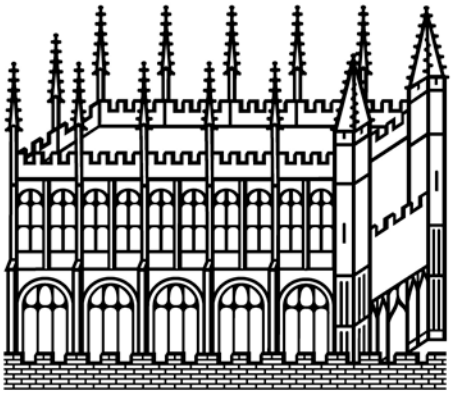


Bodleian Libraries

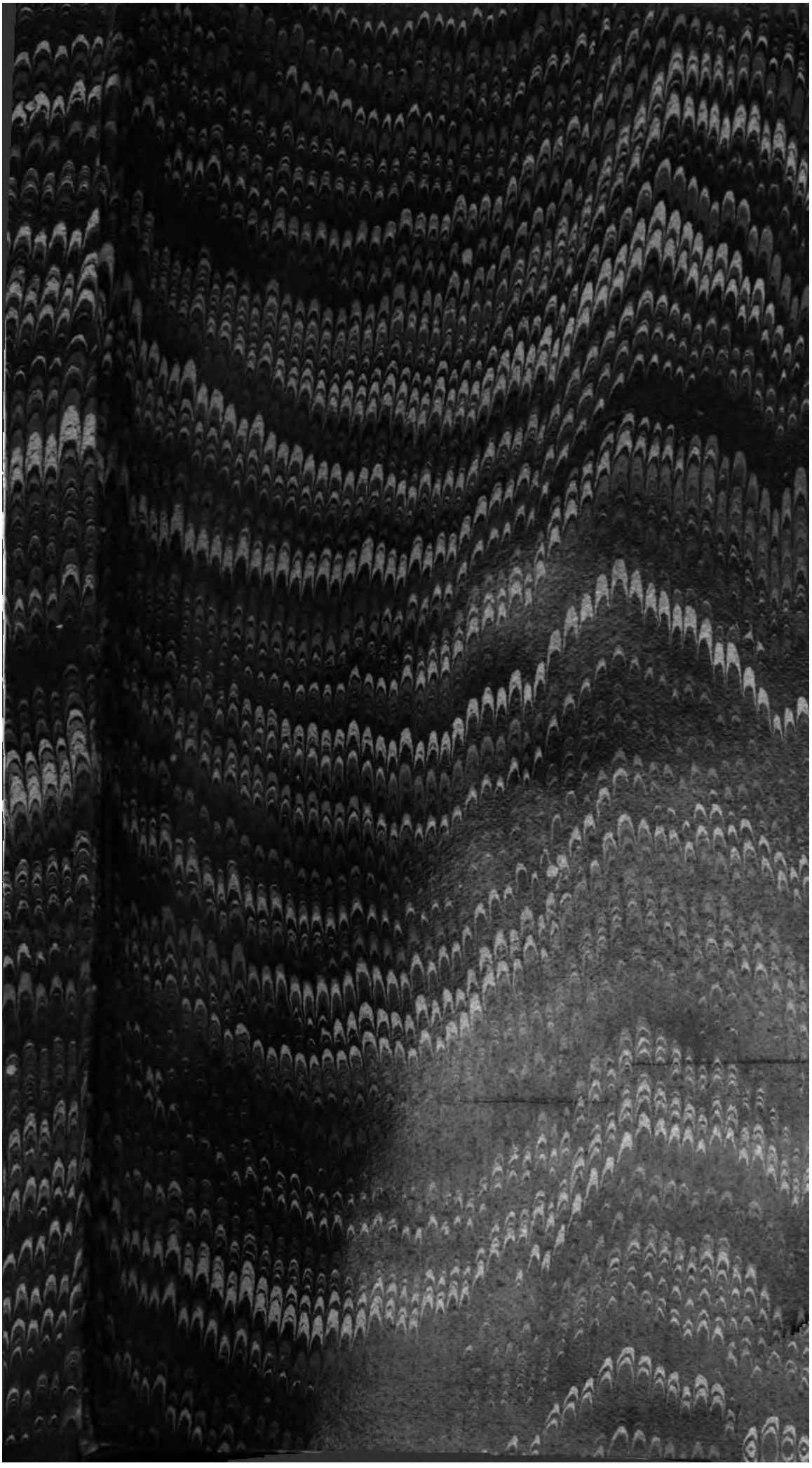
UNIVERSITY OF OXFORD

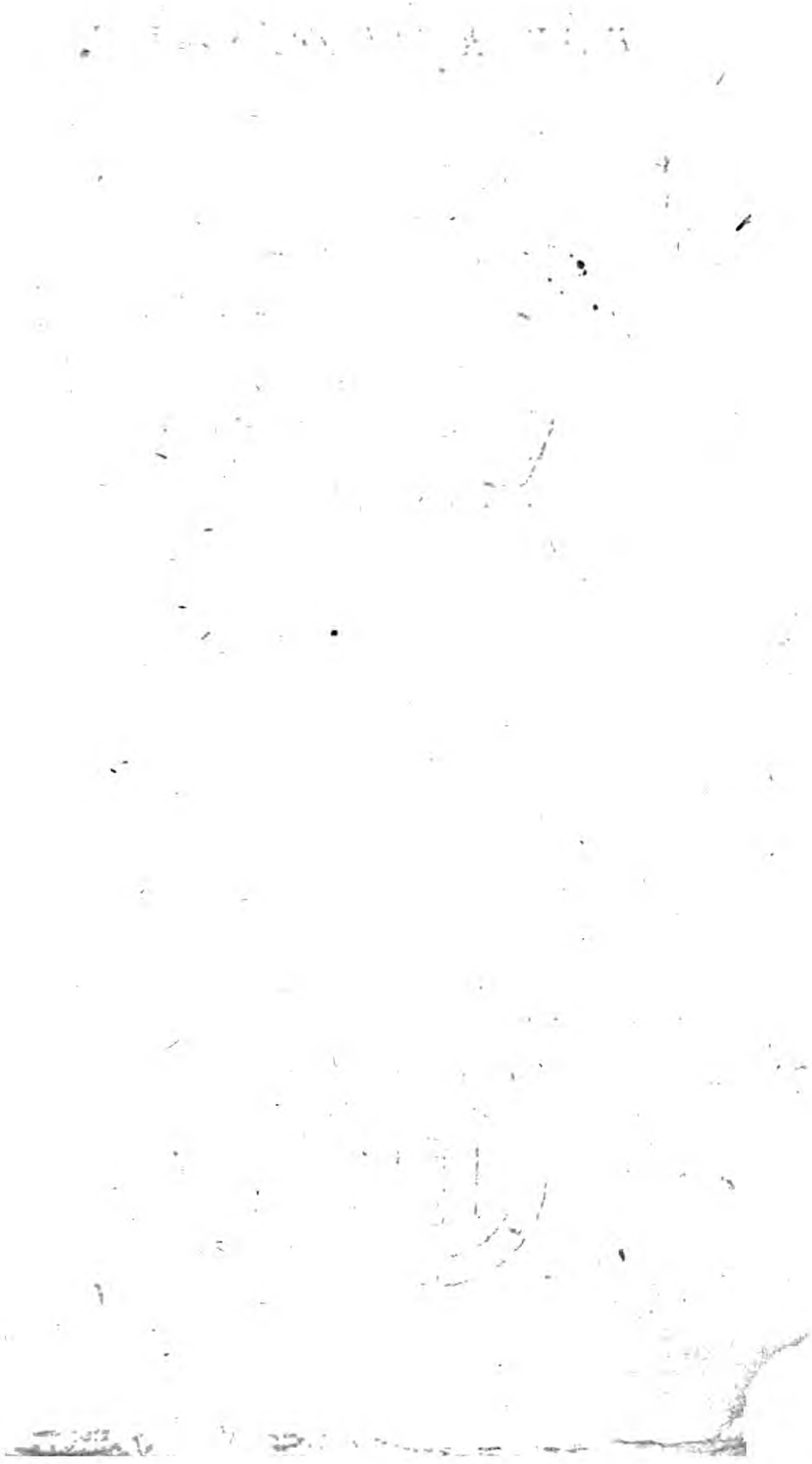
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





PORTRAIT D'ÉSOPE.

La Vertu, le bon Sens, l'Eſprit & la Prudence
Tomberent en partage au plus laid des Mortels;
Ne jugeons plus ſur l'apparence;
Tel que nous mépriſons mérite des Autels.

LES FABLES D'ÉSOPE,

MISES EN FRANÇOIS,

Avec le Sens moral en quatre Vers, & des Figures à chaque Fable.

Nouvelle Édition, revue, corrigée & augmentée de la Vie d'Ésope, avec Figures, & les Quatrins de Benserade,

DÉDIÉE A LA JEUNESSE.

A ROUEN,

DE L'IMPRIMERIE PRIVILÉGIÉE.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC PERMISSION.

86 al 20

AVERTISSEMENT.

L'ON ne fait aucun doute que la maniere dont on a traité de nos jours les Fables d'Eſope, ne ſoit fort au-deſſus de tout ce que l'on pourroit imaginer ſur ce ſujet. Ainſi l'on n'auroit jamais penſé à donner ce Recueil au Public, après celui que l'illuſtre M. de la Fontaine a mis au jour, ſi l'on ne s'étoit apperçu que les Chefs-d'œuvre de cet Auteur, fort intelligibles pour les Enfans d'un âge à pouvoir entrer dans le ſtyle & dans le tour de la Poéſie, ne l'étoient pas également en beaucoup d'endroits pour ceux d'un âge moins avancé. C'eſt donc préciſément pour s'accommoder à la portée de ces derniers, qu'on a conté les Fables d'Eſope en Proſe. L'on s'eſt attaché dans les Récits, à les rendre les plus clairs & les plus exacts qu'il a été poſſible : & pour en relever

la ſimplicité par quelqu'ornement qui pût flatter le goût de ceux dont l'eſprit eſt formé, l'on a joint au bas ſon application en quatre Vers. L'on ſouhaite que ce petit Ouvrage ſoit encore pour les uns & pour les autres de quelqu'utilité.

Pour rendre cette nouvelle Edition plus complette, on s'eſt cru dans l'obligation d'y joindre à la tête de chaque Fable les Quatrains du Sieur de Benſerade, ſi connus & ſi eſtimés du Public. On ſe flatte que cette augmentation ſera d'autant plus de plaiſir, que la premiere Edition, où ces Quatrains n'ont pas été mis, a été fort bien reçue.

A LA

JEUNESSE.

JEUNESSE, acceptez le Préſent
Qu'Eſope vous adreſſe :
Goûtez des Leçons qu'en riant
Lui dicta la Sageſſe ;
Il ne vous faudra point craindre ici de Pédant.
Accourez, c'eſt l'Agneau qui ſera votre Maître ;
Il ne peut que vous égayer.

Mille autres Animaux à vos yeux vont
paroître ;
Mais gardez-vous de vous en effrayer.
Enfans, ce n'eſt point pour vous nuire
Qu'un Art ingénieux les tire de leurs
Bois :
S'ils vont parmi vos Jeux faire entendre
leurs voix,
Ce n'eſt que pour mieux vous inſtruire.

F. M.

CHAPITRE IV.

Eſope eſt vendu en qualité d'Eſclave.

ZÉnas étoit l'Intendant de la maiſon de campagne où travailloit Eſope. Etant allé voir ſi les travailleurs s'acquittoient fidellement des Ouvrages qu'on leur avoit ordonnés, il en apperçut un qui s'acquittoit négligemment de ſa tâche ; il ſe mit à le battre rudement, quoique ſa faute fût légere. Eſope touché d'un ſi mauvais traitement : Pourquoi, lui dit-il, frappes-tu avec cette violence un homme qui ne t'a fait aucun tort ? Tu accables de coups chaque

jour, ſans ſujet, tous les domeſtiques de la maiſon; aſſurément j'en avertirai le Maître. Zénas ayant entendu Eſope parler de la ſorte, fut étrangement ſurpris de cette liberté, à quoi il ne s'attendoit nullement; & raiſonnant en lui-même, il diſoit: Mes affaires iront très-mal, ſi le Maître eſt informé de ma conduite; il faut que je prévienne Eſope, & que je me hâte de l'accuſer, avant qu'il inſtruiſe le Maître de mes déportemens, ce qui pourroit me faire chaſſer de mon emploi. Après avoir raiſonné de la ſorte, il reprit le chemin de la Ville, pour aller trouver ſon Maître; il l'aborda, & le ſalua plein de trouble: D'où vient cette émotion & cette inquiétude qui paroiſſent ſur votre viſage, lui demanda le Maître? Il eſt arrivé à votre maiſon de campagne, lui repliqua Zénas, une choſe étonnante. Eh quoi! interrompit le Maître, quelqu'arbre a-t-il produit des fruits hors de ſaiſon? Ou quelque cavale a-t-elle fait quelque monſtre? Ce n'eſt point cela, repartit Zénas; mais c'eſt qu'Eſope, qui avoit toujours été muet, parle maintenant avec une extrême facilité. Regardez-vous cet événement, lui repliqua le Maître, comme quelque choſe de monſtrueux? Sans doute, lui repliqua Zénas; je paſſe ſous ſilence toutes les impertinences, & toutes les injures qu'il m'a dites; mais il a vomi contre vous & contre les Dieux, des blaſphêmes atroces. Ce récit mit

le Maître d'Eſope dans une colere étrange. Il dit à Zénas: Je vous abandonne ce malheureux, faites-lui tous les traitemens que vous voudrez : Donnez-le, vendez-le, faites-en tout ce que vous trouverez à propos d'en faire ; je le livre à votre diſcrétion. Zénas ſe voyant le Maître abſolu d'Eſope, lui fit ſçavoir que ſa liberté dépendoit entierement de lui. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira, lui dit Eſope, & diſpoſez de ma perſonne à votre choix. Sur ces entrefaites un Marchand vint par haſard dans la Ville où ils étoient, pour y acheter du bétail. Il s'adreſſa à Zénas, & lui demanda s'il n'avoit point quelque bête à vendre : Non, lui repliqua Zénas ; mais j'ai un Eſclave qui n'eſt pas loin d'ici, & que vous pouvez acheter. Zénas fit appeller Eſope à la priere du Marchand, qui ſe mit à rire après avoir conſidéré ſa figure. Où avez-vous pris, dit-il à Zénas, ce Monſtre, qui reſſemble à un pot ? Eſt-ce un homme ou un tronc d'arbre ? S'il n'avoit pas l'uſage de la voix, je le prendrois pour un outre plein de vent. Pourquoi avez-vous retardé mon voyage, pour me faire voir ce malheureux ? Après avoir dit cela, il pourſuivit ſon chemin. Eſope ſe mit à le ſuivre : Arrêtez un moment, lui dit il ; mais le Marchand lui repliqua d'un ton aigre, & ſe retournant vers lui : Eloigne toi de moi, vilain chien. Dites-moi, lui repartit Eſope,

pour quel ſujet êtes-vous venu dans ce Village ? C'eſt pour y acheter quelque choſe de bon, répondit le Marchand ; mais je n'ai nullement beſoin d'un homme auſſi difforme, & auſſi inutile que vous l'êtes. Achetez-moi, lui repliqua Eſope, ſi vous m'en croyez ; vous ne ſerez pas fâché de m'avoir, & je vous rendrai de plus grands ſervices que vous ne penſez. Quel ſecours puis-je attendre de vous, lui demanda le Marchand, puiſque vous êtes fait d'une telle façon, que vous vous attirez le mépris & la haine de tout le monde ? N'avez-vous pas dans votre maiſon, lui repartit Eſope, des enfans brouillons, incommodes, & qui crient ſans ceſſe ? Prenez-moi pour leur ſervir de Maître, ils auront peur de moi, comme d'un homme maſqué Ces paroles firent rire le Marchand, qui ſe tournant vers Zénas : combien voulez-vous, lui demanda-t-il, me vendre ce Malheureux ? Trois oboles, lui répondit Zénas. Le Marchand les lui donna, & dit : Je n'ai rien dépenſé ni rien acheté. Ils ſe mirent tous deux en chemin ; & quand ils furent arrivés à la maiſon du Marchand, deux petits enfans qui étoient encore à la mamelle, ſe mirent à crier auſſi-tôt qu'ils eurent apperçu Eſope. Vous voyez déjà, dit-il à ſon Maître, l'effet de ma promeſſe. Le Marchand ſe mit à rire. Saluez, lui dit il, tous vos Compagnons. Ceux-ci regardant Eſope avec étonnement, ſe diſoient les uns

aux autres : En vérité, c'eſt un grand malheur pour notre Maître d'avoir acheté un homme ſi laid & ſi difforme. Apparemment qu'il ne l'a pris que pour ſervir de mauvais augure dans ſa maiſon.

CHAPITRE V.

L'adreſſe que fit paroître Eſope dans le choix des Fardeaux dont il ſe chargea.

PEu de jours après le Maître étant de retour dans ſa maiſon, ordonna à ſes Valets de faire des ballots, & de ſe tenir prêts le lendemain pour ſon voyage d'Aſie.

Ils diſpoſerent donc toutes choſes ſelon l'ordre du Maître, & partagerent entr'eux les fardeaux dont ils devoient ſe charger. Eſope demandoit qu'on lui donnât le plus léger, étant nouveau venu, & le dernier acheté, & peu propre à un pareil emploi. Ils lui dirent obligeamment qu'il pouvoit ne rien porter, s'il le vouloit, & qu'ils l'en diſpenſoient. Il leur répondit qu'il n'étoit pas juſte qu'on le ménageât de la ſorte, tandis qu'ils travailloient tous, & qu'ils portoient des fardeaux. Ils lui permirent donc de choiſir un fardeau, & de ſe charger comme il le jugeroit à propos. Après qu'il eut regardé de tous côtés, & aſſemblé pluſieurs hardes, des vaſes, des ſacs & des paniers, il demanda qu'on lui mît ſur le dos une corbeille pleine de pain que deux Valets devoient porter : Ils ſe mirent tous à rire, en diſant : qu'il n'y avoit rien de plus fou que ce miſérable Eſclave, & qu'il faiſoit bien paroître ſa bêtiſe, en ce qu'ayant demandé la plus légere charge, il avoit cependant choiſi le fardeau le plus peſant. Ils ajouterent qu'il étoit juſte de le contenter, & ils lui mirent ſur le dos la corbeille qu'il avoit demandée. Eſope le ſentoit accablé de ce fardeau qui ſurpaſſoit de beaucoup ſes forces, & le ſecouoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le Marchand lui voyant ſur les épaules une charge auſſi peſante, en parut tout étonné, & remarquant avec quelle ardeur il travailloit : En vérité, dit-il, je ſuis déjà

récompenſé de ce qu'il m'a coûté, car il porte lui ſeul la charge d'un cheval. Quand ils furent arrivés à l'Hôtellerie où ils doivent dîner, Eſope eut ordre de diſtribuer du pain à tous les Valets, de ſorte qu'après le repas ſa corbeille demeura à demi-vuide; ainſi ſon fardeau étant diminué de moitié, il en marchoit bien plus à l'aiſe. Le ſoir on diſtribua encore du pain pour le ſouper des Valets. Le lendemain la corbeille d'Eſope fut entierement vuidée, il la mit ſur ſes épaules, marcha avec tant de vîteſſe, & devança de ſi loin tous ſes Compagnons, qu'ils ne ſçavoient qu'en dire: ils doutoient ſi celui qu'ils voyoient devant eux étoit Eſope ou quelqu'autre; mais l'ayant reconnu, ils ne purent s'empêcher d'admirer l'habileté d'un homme ſi laid & ſi difforme, qui s'étoit moqué d'eux, & qui avoit montré ſa ſoupleſſe, en ſe chargeant du pain, bien perſuadé que ce fardeau ne lui demeureroit pas long-temps ſur le dos. Mais ſes Compagnons étant chargés de Ballots, & de différentes Marchandiſes, ne pouvoient pas eſpérer de le voir ſoulagés de la ſorte durant le voyage, parce que ces Marchandiſes ne ſe conſommoient pas comme les proviſions de bouche.

CHAPITRE VI.

Eſope eſt vendu une ſeconde fois.

LE Marchand étant arrivé à Epheſe, vendit pluſieurs Eſclaves, & fit un grand profit ſur cette vente : il ne lui en demeura que trois, un Grammairien, un Muſicien & Eſope. L'un des amis du Marchand lui conſeilla de faire voile vers Samos, dans l'eſpérance d'y vendre ſes Eſclaves à un plus haut prix. Lorſqu'il fut arrivé à Samos, il fit habiller le Grammairien & le Muſicien, & les expoſa au Marché pour les vendre ; mais ne

pouvant parer Eſope, ni lui donner aucun habit qui lui convînt, parce qu'il avoit le corps tout contrefait, il le revêtit d'un ſac, & l'ayant déguiſé de la ſorte, il le mit au milieu de ſes deux Compagnons. Ceux qui le voyoient en cet équipage, diſoient tout épouvantés : Que fait là ce Monſtre qui obſcurcit l'éclat des autres ? Quoiqu'Eſope ſe vit expoſé aux railleries & aux inſultes de tous les paſſans, cependant il ne perdoit point contenance, & les regardoit tous fixement. Le Philoſophe Xantus qui faiſoit en ce temps-là ſéjour à Samos, alla dans le Marché, où voyant les deux Eſclaves ſi bien vêtus, & Eſope au milieu deux ſi contrefait, & dans un auſſi mauvais équipage, admira l'invention & l'adreſſe du Marchand, qui avoit placé habilement un homme ſi laid au milieu des deux autres, pour les faire valoir davantage par l'oppoſition de ſa difformité. Le Philoſophe s'approchant de plus près, demanda au Muſicien d'où il étoit ? De Cappadoce, répondit-il. Que ſçavez vous faire, lui repartit Xantus ? Toutes choſes, dit le Muſicien. Cette réponſe fit ſourire Eſope. Les Diſciples de Xantus qui l'accompagnoient ayant vu rire Eſope, & remarqué ſes dents, le prirent pour quelque Monſtre. Sans doute, diſoit l'un, c'eſt un hargneux qui montre ſes dents. Pour quel ſujet, diſoit l'autre, s'eſt-il mis à rire de la ſorte ? Il ne rit pas, diſoit un troiſieme, il ſe ride & ſe renfro-

gne. Ils voulurent tous s'informer du ſujet qui l'avoit fait rire ; de ſorte que l'un des Diſciples de Xantus s'approchant d'Eſope, lui demanda pourquoi il avoit ri de la ſorte : Brebis de Mer, lui repliqua Eſope, retire-toi d'ici. Cette réponſe couvrit de honte le Diſciple, qui ſe retira bruſquement. Xantus demanda au Marchand à quel prix il mettoit le Muſicien : A mille oboles, répondit-il. Xantus trouvant ce prix exceſſif, le tourna vers l'autre Eſclave, & lui demanda de quel Pays il étoit : Je ſuis Lycien, répondit-il. Que ſçavez vous faire, pourſuivit Xantus ? Toutes choſes, repartit l'Eſclave. Eſope ſe mit à rire en l'entendant. L'un des Diſciples du Philoſophe ne ſçachant pourquoi Eſope rioit des réponſes des deux Eſclaves, voulut lui en demander le ſujet, mais il en fut empêché par l'un de ſes Compagnons. Vous n'avez qu'à l'interroger, lui dit-il, ſi vous voulez être appellé Bouc-Marin. Xantus s'adreſſant alors au Marchand, lui demanda de quel prix étoit ce Grammairien : De trois mille oboles, répondit le Marchand. Ce prix exceſſif chagrina Xantus, qui voulut s'en retourner ; mais ſes Diſciples lui demandant s'il n'agréoit pas ces Eſclaves ? Oui, dit-il, je les trouve fort à mon gré ; mais j'ai réſolu de ne donner jamais une grande ſomme pour aucun Eſclave. Si cela eſt, lui repartit l'un de ſes Diſciples, rien ne vous empêche d'acheter le plus difforme des trois, il vous

rendra autant de ſervice que les autres, & nous voulons bien payer le prix qu'il doit coûter. Il ne ſeroit pas raiſonnable, repliqua Xantus, que vous payaſſiez le prix de l'Eſclave, & que j'euſſe à moi la Marchandiſe; mais ma Femme aime trop la propreté & la netteté, pour vouloir ſouffrir d'etre ſervie par un homme ſi laid & ſi mal-propre. Ce n'eſt pas là une raiſon, lui repartirent-ils, pour vous empêcher d'acheter cet Eſclave, car il y a une maxime qui dit qu'il ne faut point obéir à ſa Femme, ni avoir pour elle de ſi grands ménagemens. Avant que de l'acheter, repliqua le Philoſophe, voyons s'il ſçait quelque choſe, de peur de perdre notre argent. Alors s'approchant d'Eſope : Réjouiſſez-vous, lui dit-il; pourquoi, demanda Eſope? Etois-je triſte? Je vous donne le bon jour, repartit Xantus : Je vous le rends, répondit Eſope. Xantus & ſes Diſciples parurent tout étonnés de ces réponſes ſi promptes & ſi vives. Il lui demanda de quel Pays il étoit : Je ſuis Noir, lui dit Eſope. Ce n'eſt pas là ce que je vous demande, dit Xantus; mais je ſouhaite apprendre le nom de votre Patrie, & le lieu d'où vous êtes ſorti : Du ventre de ma Mere, lui repartit Eſope. Je ne dis pas cela, repliqua Xantus : Je vous demande en quel lieu vous êtes né? Ma Mere ne m'a point informé, dit Eſope, ſi je ſuis né dans un lieu haut ou dans un lieu bas. Que ſçavez-vous faire, lui demanda le Philoſo-

phe ? Rien du tout, repartit Eſope. Que voulez vous dire, pourſuivit Xantus ? Ceux-ci, repliqua Eſope, ont dit qu'ils ſçavent tout ; & ils ne m'ont rien laiſſé à faire. Les Diſciples du Philoſophe étoient fort émerveillés de ſes réponſes. En vérité, dirent-ils pleins d'admiration, cet homme fait paroître beaucoup d'eſprit & de vivacité dans tout ce qu'il dit : Il n'y a perſonne qui puiſſe ſe vanter de tout ſçavoir ; voilà pourquoi il rioit & ſe moquoit de leurs réponſes. Voulez vous que je vous achete, lui demanda Xantus ? C'eſt une affaire, lui dit Eſope, où vous n'avez nullement beſoin de mon conſeil. Achetez-moi ou ne m'achetez pas, ſelon que vous le jugerez à propos ; un homme ne doit rien faire par force ou par contrainte ; cette affaire dépend entierement de votre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez votre bourſe, & comptez l'argent. Si vous ne le voulez pas, ceſſez de vous moquer de moi. Les Diſciples ſe diſoient les uns aux autres : Par les Dieux immortels, il pouſſe notre Maître à bout ! Si je vous achete, dit Xantus, vous tâcherez peut-être de vous dérober par la fuite : Eſope ſe mit à rire. Si l'envie m'en prend, repliqua-t-il, je ne vous demanderai pas conſeil ſur cela, comme vous n'avez pas beſoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raiſon, dit Xantus ; mais vous êtes bien laid. Il faut, repliqua-t-il, qu'un Philoſophe regarde l'eſprit &

non pas le viſage. Alors Xantus s'adreſſant au Marchand : Combien voulez-vous vendre cet Eſclave, lui demanda-t-il ? Vous êtes venu ici, repliqua le Marchand, pour mépriſer ma Marchandiſe : vous négligez des Eſclaves beaux & bien faits, & vous choiſiſſez celui qui eſt ſi laid & ſi difforme. Achetez l'un des deux autres, & prenez celui-ci ſur le tout. Non, repliqua Xantus, je veux acheter celui-ci. Je veux en avoir ſoixante oboles, dit le Marchand. Les Diſciples de Xantus compterent ſur le champ cette ſomme, & l'Eſclave lui fut livré. Les Partiſans qui ſe trouverent là, s'informoient exactement du nom du Vendeur & de l'Acheteur; mais la honte les empêchoit de ſe déclarer, à cauſe du vil prix, & du peu de cas qu'ils faiſoient de la Marchandiſe. Eſope ſe tenant au milieu : C'eſt moi, dit-il tout haut, qui viens d'être vendu. Voici celui qui m'a acheté ; c'eſt celui-là qui m'a vendu. S'ils ne parlent ni l'un ni l'autre, il faut que l'on me rende ma liberté. Les Partiſans ſe mirent à rire : ils remirent à Xantus leurs droits, & s'en allerent.

CHAPITRE VII.

Xantus retourne à ſon logis, & donne Eſope à ſa Femme.

ESope ſe mit à la ſuite de Xantus, qui s'en retournoit dans ſa maiſon. La chaleur étoit extrême. Xantus ayant relevé ſa robe, piſſoit en marchant; Eſope s'en étant apperçu, prit le bas de ſa robe par derriere, & la tirant à lui: Revends-moi ſur le champ, lui dit-il, ou je m'enfoirai. Pourquoi cela, lui demanda Xantus? Parce qu'il m'eſt impoſſible, repartit Eſope, de ſervir un Maître

qui fait ce que vous faites ; car ſi vous qui êtes le Maître, & qui n'avez de compte à rendre à perſonne, vous ne donnez point cependant de relâche à la nature, & ſi vous piſſez en marchant, que faudra-t-il que je faſſe, quand vous me donnerez quelque commiſſion, ou que vous me chargerez de quelqu'affaire, moi qui ne ſuis qu'un ſimple Eſclave ? Si la nature exige de moi de pareilles choſes en chemin faiſant, je ſerai contraint de voler pour y ſatisfaire. Eſt-ce là ce qui vous alarme, lui demanda Xantus ? Je piſſe en marchant pour éviter trois maux, continua-t-il. Quels maux, demanda Eſope ? C'eſt, répondit Xantus, que le Soleil me brûleroit la tête, que la terre brûlante m'incommoderoit les pieds, & que la mauvaiſe odeur de l'urine m'offenſeroit l'odorat. Allons, lui dit Eſope, vous m'avez perſuadé. Quand ils furent arrivés au logis, Xantus ordonna à Eſope de demeurer auprès de la porte, parce qu'il ſçavoit que ſa Femme aimoit la propreté, & qu'elle auroit été choquée, ſi on lui eût préſenté un homme auſſi laid & auſſi dégoûtant qu'Eſope, ſans l'y préparer par quelque bon mot, ou par quelque plaiſanterie. Il entra donc dans la maiſon, & l'ayant abordée : Madame, lui dit il, vous ne me reprocherez plus à l'avenir les devoirs que vos ſervantes me rendent ; car j'ai acheté un Eſclave pour moi d'une beauté ſi accomplie, que vous n'avez jamais vu

d'homme mieux fait & plus agréable ; il s'eſt arrêté à l'entrée de la maiſon. Les Servantes crurent que leur Maître parloit ſérieuſement, elles diſputoient déjà entr'elles avec beaucoup de chaleur à qui auroit Eſope pour Epoux. La Femme de Xantus ordonna d'introduire dans la maiſon le nouvel Eſclave. L'une des Servantes doubla le pas, croyant, par cette promptitude, avoir la préférence d'Eſope pour ſon mariage : elle cherchoit & appelloit l'Eſclave ; mais quand il lui eut dit, c'eſt moi, me voilà, la Servante toute interdite, lui demanda ſi c'étoit lui en effet qu'on nommoit Eſope : C'eſt moi même, répondit-il. Si cela eſt vrai, repliqua-t-elle, n'entrez pas dans la maiſon, car vous feriez fuir toutes mes Compagnes. Une autre ſortit encore, & le vit : Il faut lui dit-elle, avant qu'on vous permette l'entrée de cette maiſon, que l'on vous taille le viſage ; mais ſur toutes choſes, je vous défends de m'approcher. Eſope entra, & ſe préſenta devant la Maîtreſſe de la maiſon ; quand elle l'eut enviſagé, elle jetta les yeux ſur ſon Epoux : Où êtes-vous allé chercher ce Monſtre, lui dit elle, pour me l'amener ici ? ôtez-le promptement de devant moi. Calmez-vous, ma Femme, lui répondit Xantus, n'inſultez pas mon nouveau Serviteur. Comment voulez-vous que je le ſouffre, repliqua t-elle ? Mais je m'apperçois que vous commencez à me dédaigner & à me haïr, que vous voulez me donner

donner une Rivale, & prendre une autre Epouſe : vous gardez encore quelques meſures avec moi ; vous n'oſez, par un reſte de bienſéance, me dire durement en face, que je ſorte de votre maiſon : vous m'avez amené cette tête de chien, pour m'obliger à déſerter malgré moi, ſçachant bien que je ne pourrai ſouffrir un Monſtre auſſi difforme : Rendez-moi ma Dot, & je m'en irai. Ce diſcours n'étonna pas extrêmement Xantus, qui ſe tournant vers Eſope : Vous m'avez fait, lui dit-il, cent plaiſanteries ſur le chemin, en me voyant piſſer, cependant vous demeurez muet devant ma Femme, & vous n'avez pas un ſeul bon mot pour l'appaiſer. Jettez-la dans un Gouffre, repartit Eſope. Taiſez-vous, malheureux que vous êtes, lui repliqua Xantus ; ne ſçavez-vous pas que j'ai pour elle une tendreſſe extrême ? Eh quoi ! repartit Eſope, vous aimez effectivement cette Femme ? Oui, ſans doute, reprit Xantus, je l'aime plus que moi-même. O Dieux ! répondit Eſope, en frappant du pied, le ſage Xantus ſe laiſſe mener par ſa Femme ; & ſe tournant en même temps vers elle : Madame, lui demanda-t-il, voudriez-vous que votre Mari vous eût acheté un jeune Eſclave, beau & bien fait, plein de feu & de vigueur, pour vous contempler toute nue dans le Bain, & pour folâtrer avec vous, à la honte du Philoſophe ? O grand Euripide ! que n'ai-je votre éloquence, pour dire ſur le même ton

que vous diſiez : « L'impétuoſité de la Mer eſt » terrible, le débordement des Rivieres eſt » à craindre, la violence du feu cauſe de grands » ravages, la pauvreté eſt un malheur inſup- » portable. Il y a mille autres accidens qui ren- » dent la vie triſte & ennuyeuſe ; mais une mé- » chante Femme eſt le plus grand de tous les » malheurs ». Sur ce principe, Madame, puiſque vous avez l'honneur d'être l'Epouſe d'un Philoſophe, donnez-vous bien de garde de vous faire ſervir par des Valets trop bien faits & trop beaux, pour ne pas vous expoſer à déshonorer votre Mari. Ce diſcours étonna la Femme de Xantus, & ne ſçachant que répondre, elle ſe tourna vers ſon Mari, pour lui demander où il avoit trouvé ce bel Eſclave : En vérité, ajouta-t-elle, quelqu'eſtropié & quelque contrefait qu'il ſoit, il ne laiſſe pas d'être plaiſant ; je veux faire ma paix avec lui. Xantus s'adreſſant à Eſope : Votre Maîtreſſe, lui dit-il, s'eſt réconciliée avec vous. Je ne ſuis pas trop malheureux, repartit Eſope ; car ce n'eſt pas une choſe aiſée que d'appaiſer une Femme. Taiſez-vous, repliqua Xantus, je vous ai acheté pour me ſervir, & non pas pour me contredire.

CHAPITRE VIII.

L'agréable réponſe que fit Eſope au Jardinier.

LE lendemain Xantus ordonna au Jardinier de le ſuivre, & il le mena dans un Jardin pour y acheter des Légumes. Eſope prit un faiſceau d'herbes que le Jardinier avoit fait. Alors le Jardinier adreſſant la parole à Xantus qui ſe diſpoſoit à le payer : Je vous prie, lui dit-il, de me réſoudre une queſtion que j'ai à vous propoſer. Expliquez-moi votre difficulté, lui dit Xantus :

Je ne ſçaurois, répondit le Jardinier, deviner la raiſon pourquoi les Herbes que je cultive, & que j'arroſe avec tant de ſoin, ne viennent cependant que fort tard à leur perfection; au contraire, celles que la terre produit d'elle-même, viennent plus promptement, bien qu'elles ne ſoient ni cultivées ni arroſées. Quoique cette queſtion fut du reſſort d'un Philoſophe, Xantus ne put la réſoudre, & ſe contenta d'y faire une réponſe générale, en diſant que c'étoit un effet de la divine Providence, qui régloit les choſes de la ſorte. Eſope étoit préſent; la réponſe de ſon Maître le fit rire. Eſt-ce pour vous moquer de moi, lui demanda le Philoſophe, que vous riez de la ſorte? Je me moque en effet, repartit Eſope, non pas de vous, mais de celui qui vous a inſtruit; car c'eſt la ſolution ordinaire que donnent les Sages à la plupart des queſtions qu'on leur propoſe, ils ſe contentent de dire, que tout eſt gouverné par la Providence. Permettez-moi, continua-t il, de répondre au Jardinier, & il ſera ſatisfait de ma réponſe. Alors Xantus ſe tournant vers le Jardinier, lui dit: Il ne me conviendroit nullement à moi qui ai philoſophé dans les Ecoles ſi fameuſes, de diſputer maintenant dans un Jardin; mais le Garçon qui m'accompagne, pourra réſoudre votre problême, ſi vous le lui propoſez, car il ſçait fort bien tirer les conſéquences de pluſieurs principes. Eh quoi! demanda le

Jardinier, ſe peut-il faire qu'un homme ſi laid & ſi monſtrueux ait quelque teinture des Belles-Lettres? Quel malheur d'être contrefait de la ſorte! Voyons donc ſi vous pourrez réſoudre mon doute, & me ſatisfaire ſur la queſtion que j'ai propoſée. Alors Eſope lui parla en ces termes: Quand une Femme ſe marie pour la ſeconde fois, ayant déjà des enfans de ſon premier Epoux, ſi le Mari qu'elle prend, a des enfans d'une autre Femme, elle eſt la mere des enfans qu'elle a amenés; mais elle n'eſt que marâtre à l'égard des enfants qu'elle a trouvés dans la maiſon de ce nouveau Mari: elle traite les uns & les autres avec une extrême différence: elle applique tous ſes ſoins à nourrir & à bien élever ceux qu'elle a portés dans ſon ſein, & qu'elle aime avec une grande tendreſſe; mais le plus ſouvent elle n'a que de l'averſion pour les enfans de ſon Mari, auxquels elle ôte tout ce qu'elle peut, pour le donner à ſes propres enfans, qu'elle chérit par un inſtinct naturel, comme une partie d'elle-même; au contraire, elle hait les autres comme des étrangers. Ainſi, la terre eſt la mere de tout ce qu'elle produit d'elle-même; mais elle n'eſt, pour ainſi dire, que la marâtre de tout ce que vous y tranſplantez: elle nourrit donc avec plus de ſoin les Plantes qu'elle produit, & qu'elle regarde comme ſes enfans légitimes; mais elle eſt plus avare à l'égard des Plantes que vous culti-

vez, elle leur fournit moins d'alimens, parce qu'elle les regarde comme des étrangers. Cette réponſe charma le Jardinier. Je vous ſuis ſenſiblement obligé, dit-il à Eſope, vous m'avez tiré d'un grand embarras par ce raiſonnement, dont je ſuis très-ſatisfait. Allez & emportez gratuitement autant de légumes que vous voudrez; & toutes les fois que vous en aurez beſoin, vous en pourrez venir prendre ici, comme ſi le Jardin vous appartenoit.

CHAPITRE IX.

D'un ſeul grain de Lentille qu'Eſope fit bouillir dans un pot, & de quelques autres aventures plaiſantes.

AU bout de quelques jours Xantus alla au Bain, il y rencontra quelques-uns de ſes Amis, & ordonna à Eſope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de Lentille. Eſope obéit à la lettre; & étant arrivé au logis, il prit un grain unique de Lentille qu'il mit bouillir dans un pot. Après que Xantus ſe fut baigné avec ſes Amis, il

les pria à dîner, les avertiſſant d'avance que le repas ſeroit très-frugal, n'ayant que des Lentilles à leur donner, ajoutant qu'il ne falloit pas juger du zele de ſes Amis par la diverſité des mets, mais qu'il falloit plutôt prendre garde à la bonne volonté. Ils accepterent l'offre que Xantus leur faiſoit. Si-tôt qu'ils furent entrés dans ſa maiſon : Donnez-nous, dit-il à Eſope, de l'eau du Bain pour nous rafraîchir & pour boire. Eſope courut promptement au Bain, & apporta de l'eau de l'égout qu'il préſenta à Xantus. Après qu'il en eut goûté, n'en pouvant ſupporter la mauvaiſe odeur : Où avez-vous puiſé cette eau, demanda-t-il à Eſope ? Dans le Bain, comme vous me l'avez ordonné, répondit-il. La preſence des Amis de Xantus l'empêcha de ſe mettre en colere. Il ordonna à Eſope d'apporter un Baſſin ; il l'apporta. Se tenant debout devant la compagnie : Ne donnes tu pas à laver, demanda Xantus à Eſope ? Non, répondit-il, car je ne fais préciſément que ce que l'on me commande. Vous ne m'avez point dit, verſe de l'eau dans le Baſſin, lave-moi les pieds, apporte-moi mes pantoufles, & toutes les autres choſes néceſſaires. Xantus ſe tournant alors vers ſes Amis : Ce n'eſt pas un Eſclave que j'ai acheté, leur dit-il, c'eſt un Maître. Quand ils ſe furent mis à table, Xantus demanda à Eſope ſi les Lentilles étoient cuites ; Eſope prit la cuiller à pot, & tira du Coquemard le ſeul grain de Len-

tille qu'il avoit fait cuire, & qu'il leur ſervit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un eſſai, pour voir ſi les Lentilles étoient aſſez cuites ; & le preſſant entre les doigts : Apporte, dit-il à Eſope, cela eſt bien. Alors il verſa l'eau dans les écuelles, & la ſervit aux Conviés. Où eſt la Lentille, demanda Xantus ? Je vous l'ai donnée, repartit Eſope. Eh quoi ! reprit Xantus, n'en avez-vous fait cuire qu'un grain unique ? Non, répondit l'Eſclave ; car vous m'avez dit expreſſément : Faites cuire une Lentille, & non pas des Lentilles, au pluriel. Cette réponſe déconcerta entierement Xantus : Mes Amis, dit-il aux Conviés, je vous prie d'excuſer la bêtiſe de cet Eſclave, qui me fera devenir fou. Viens-çà, méchant Serviteur, dit-il à Eſope ; va nous acheter quatre pieds de Cochon, fais-les cuire pour les ſervir promptement. Eſope accomplit cet ordre en toute diligence. Tandis que les pieds de Cochon cuiſoient, Xantus, qui cherchoit un prétexte pour battre Eſope, le voyant occupé à quelqu'affaire domeſtique, tira furtivement du pot l'un des pieds de Cochon, & le cacha.

CHAPITRE X.

Xantus voulant tromper Eſope, eſt trompé lui-même.

ESope rentra un moment après, il fouilla dans le pot, & n'y trouva que trois pieds de Cochon, ce qui lui fit comprendre qu'on lui avoit fait quelque ſupercherie. Il courut promptement dans l'Etable où l'on engraiſſoit un Cochon ; il lui coupa un pied qu'il mit dans la marmite bouillir avec les trois autres qui y étoient déjà. Xantus craignant qu'Eſope ne prît la fuite quand il s'ap-

percevroit qu'il manquoit un pied de Cochon, le remit dans le pot. Après qu'Eſope les eut ſervis, Xantus voyant qu'il y en avoit cinq : Qu'eſt-ceci, dit-il à Eſope ? J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il eſt vrai, repartit Eſope ; mais combien de pieds ont deux Cochons ? Ils en ont huit, répondit Xantus. Oh bien, reprit Eſope, vous en voyez cinq, & le Cochon que l'on engraiſſe ici près, en a trois ! Xantus parut tout chagrin de cette réponſe. N'ai-je pas eu raiſon de vous dire, dit-il en s'adreſſant à ſes Amis, que cet Eſclave me fera perdre l'eſprit ? Monſieur, dit Eſope, qui voulut payer ſon Maître de quelque raiſon, ne ſçavez-vous pas qu'il ne peut y avoir de mécompte en une ſomme, qu'autant que l'on diminue de la quantité, ou que l'on y ajoute ? Xantus ne trouvant donc point de prétexte raiſonnable pour battre Eſope, s'appai-

CHAPITRE XI.

Des Viandes & des Ragoûts que Xantus envoya à ſon Epouſe par Eſope.

LE lendemain l'un des Diſciples de Xantus fit un Feſtin magnifique, où il invita le Maître & les Ecoliers. Xantus choiſit ce qu'il y avoit de plus exquis, & de plus délicat ſur la table, & le donna à Eſope, qui étoit debout derriere lui. Allez, dit-il, & portez cela chez ma Bien-aimée. Eſope partit ſur le champ; mais en chemin faiſant il raiſonnoit en lui-même : Voici, diſoit-il,

une belle occaſion de me venger de ma Maîtreſſe, & des railleries ſanglantes qu'elle fit de moi lorſqu'elle me vit la premiere fois; j'éprouverai ſi elle aime effectivement mon Maître. Quand il fut entré dans le logis, il appella ſa Maîtreſſe; & mettant devant elle les Viandes dont Xantus l'avoit chargé: Voilà, lui dit-il, tout ce que mon Maître envoie, non pas à vous, mais à ſa Bien-aimée. Il appella ſur le champ la petite Chienne que l'on nourriſſoit dans le logis: Tenez, mignonne, lui dit-il, mangez, voilà ce que mon Maître m'ordonne de vous donner. Eſope mit en morceaux toutes les Viandes, & les jetta à la Chienne. Après cela il s'en retourna vers ſon Maître, qui lui demanda s'il avoit tout donné à ſa Bien-aimée: Oui, répondit Eſope, & elle l'a mangé en ma préſence. Qu'a-t-elle dit en le mangeant, demanda Xantus? Pas le moindre mot, repartit Eſope; mais elle vous remercioit intérieurement. L'Epouſe de Xantus bien fâchée de ce que ſon Mari ne lui avoit pas envoyé ſa part du Feſtin, crut que cet oubli étoit une marque qu'il ne l'aimoit pas autant qu'à l'ordinaire, & que ſa tendreſſe étoit refroidie, puiſqu'il avoit eu plus de ſoin de ſa Chienne que de ſa Femme: elle faiſoit de grandes lamentations, & proteſta, pleine de dépit & de colere, qu'elle n'auroit plus à l'avenir de commerce avec ſon Mari: elle s'enferma toute épleurée dans ſa Chambre, & ne pouvoit ſe conſoler de

l'indifférence de ſon Mari. Les *Conviés s'é*tant bien échauffés à boire, après avoir propoſé de part & d'autre pluſieurs *queſtions*, l'un de la compagnie, plus ſubtil & plus curieux que les autres, demanda *quand il* y auroit de grandes diviſions & de grands déſordres parmi les hommes? Eſope, *qui ſe te*noit debout derriere celui qui parloit, répondit : Ce ſera quand les morts *reſſuſcite*ront; car alors chacun voudra redemander ce qu'il poſſédoit en ce monde. Les *Diſci*ples de Xantus rirent de cette repartie ingénieuſe, & avouerent de concert qu'Eſope avoit infiniment de l'eſprit. Un autre demanda, pourquoi une Brebis que l'on traînoit à la Boucherie, ne crioit point, & qu'au contraire, un Cochon faiſoit des cris épouvantables? Eſope prenant la parole, dit que la Brebis accoutumée à voir traire ſon lait & tondre ſa laine, à ſe laiſſer prendre & attacher par les pieds, ſuivoit paiſiblement, ne ſe doutant point qu'on lui voulût faire d'autre mal : Mais que la Truie, dont on ne tire point de lait, & dont on ne tond point la laine, & qui n'eſt pour cela ni traînée ni liée par les pieds, ſçachant qu'elle n'a rien de bon que ſa chair, fait grand bruit, & de grandes plaintes, quand on la traîne à la Boucherie. Ce raiſonnement fit encore rire les Diſciples de Xantus, qui donnerent de grandes louanges à Eſope. Incontinent après le dîner, Xantus retourna à ſon logis, & de-

manda ſa Femme, pour lui parler familierement, ſelon ſa coutume ; mais elle le regardant d'un œil fier & mépriſant : Retirez-vous, lui dit-elle, & ne m'approchez pas: Donnez-moi ma Dot, & je ſortirai de votre maiſon, car je ne veux pas demeurer davantage avec vous. Allez flatter votre Chienne à qui vous avez envoyé ſa part du Feſtin. Xantus fort ſurpris d'un reproche ſi peu attendu, ne ſçavoit à qui s'en prendre ni que répondre: Il faut, ſans doute, dit-il, qu'Eſope m'ait joué quelque tour, ou vous voulez me perſuader que je ſuis ivre. Eh quoi! n'eſt-ce pas à vous que j'ai envoyé ce qu'il y avoit de plus exquis & de plus délicat dans le Feſtin ? Non, en vérité, répondit-elle, on a tout donné à la Chienne. Venez ici, approchez, dit Xantus à Eſope; à qui avez-vous donné la part du Feſtin ? A votre Bien-aimée, répondit Eſope. Eh bien, Madame, dit Xantus, ſe tournant vers ſon Epouſe, vous n'avez rien reçu? Pas la moindre choſe, repliqua-t-elle. Monſieur, dit Eſope à ſon Maître, à qui m'avez-vous commandé de porter ce que vous m'avez donné ? A ma Bien-aimée, répondit Xantus. Alors Eſope appella la petite Chienne : C'eſt celle-ci, lui dit-il, qui vous aime davantage, & qui vous veut le plus de bien ; car quoique votre Epouſe témoigne avoir pour vous une grande affection, cependant elle s'offenſe à tous propos pour la moindre choſe : elle vous contrarie,

elle tempête, elle vous accable de reproches & d'injures ; elle menace de vous quitter : au lieu que votre Chienne, après avoir été grondée, menacée & battue, ne s'enfuit pas ; elle oublie tout, elle vient à vous, elle vous careſſe & vous flatte, & vous donne toutes les marques qu'elle peut de ſa reconnoiſſance. Il falloit donc, Monſieur, me dire, portez cela à ma Femme, & non pas à ma Bien-aimée. Vous voyez, Madame, dit Xantus en ſe tournant vers ſon Epouſe, qu'il n'y a point eu en cela de ma faute, & qu'Eſope ſeul eſt coupable. Prenez donc patience, & calmez-vous, je ne manquerez pas d'occaſion de le battre & de le punir. Cette réponſe ne la ſatisfit pas ; elle ſortit furtivement de la maiſon, & retourna chez ſes parens. Ne vous l'avois-je pas bien dit, Monſieur, dit alors Eſope en ſe tournant vers ſon Maître, que votre Chienne vous aime mieux que votre Femme ?

CHAPITRE XII.

De quelle adreſſe ſe ſervit Eſope pour appaiſer la Femme de Xantus, & pour l'obliger à retourner avec ſon Mari.

QUelques jours ſe paſſerent ſans que Xantus pût fléchir ſa Femme, ni par careſſes ni par prieres. Il lui envoya quelques-uns de ſes proches, pour l'engager à faire la paix, & oublier ce qui l'avoit ſi fort chagrinée ; mais elle ne voulut point entendre raiſon, tant ſon dépit étoit violent. Cette obſtination cauſa une douleur extrême à Xantus. Ne vous affligez point de la ſorte,

Monſieur, lui dit Eſope, & ne vous chagrinez point mal-à-propos. Je vous réponds que dès demain elle reviendra ici de ſon bon gré, & en grande hâte. Ayant reçu de l'argent, il alla au Marché, & acheta des Oiſons, des Poules, du Gibier, & toutes les choſes néceſſaires pour faire un grand repas. En s'en retournant il alloit de maiſon en maiſon, & paſſa, à deſſein, devant le logis des parens de ſa Maîtreſſe, pour leur faire voir ces proviſions, ſans faire ſemblant de ſçavoir que cette maiſon leur appartînt, ni que ſa Maîtreſſe y demeurât. Ayant rencontré par haſard quelqu'un des Valets de cette maiſon, il lui demanda s'il ne pouvoit pas lui vendre quelque choſe de propre à faire un Feſtin de Noces. Pour qui, demanda ce Valet? pour le Philoſophe Xantus, répondit Eſope: car il doit ſe marier demain. Ce Valet monta en grande hâte dans l'appartement de la Femme de Xantus, pour lui apprendre cette nouvelle. Sans délibérer davantage, elle ſe tranſporta promptement dans la maiſon de ſon Mari, pleine d'inquiétude & de trouble, faiſant de grandes plaintes, avec de grands cris. Il ne vous eſt pas permis, lui diſoit-elle, d'épouſer une autre Femme, tant que je vivrai. Ainſi elle demeura dans la maiſon de ſon Mari, par l'adreſſe d'Eſope, comme elle en étoit ſortie par le tour qu'il lui avoit joué.

CHAPITRE XIII.

Quelles Viandes ſervit Eſope à ceux que Xantus avoit invités.

AU bout de quelques jours Xantus voulut faire encore un Feſtin à ſes Diſciples. Allez, dit il à Eſope, acheter tout ce que vous trouverez de meilleur & de plus excellent. Eſope ſe diſoit à lui-même en chemin faiſant : J'apprendrai bien à mon Maître à ne me point donner des ordres ſi mal-à-propos. Il acheta quelques Langues de Cochon, & les apprêta pour régaler les Conviés. Il ſervit devant chacun une Langue grillée, avec de la

ſauſſe. Les Diſciples furent contens de ce premier ſervice, qui convenoit aſſez à des Philoſophes, parce que c'eſt par le ſecours de la Langue qu'ils expriment leurs plus belles penſées. Eſope leur ſervit pour le ſecond mets des Langues bouillies. Quand on eut demandé l'autre ſervice, il mit encore des Langues ſur la table. Cette répétition fâcha étrangement les Diſciples de Xantus, qui s'ennuyoient de ne voir que des Langues : Eh quoi ! dirent-ils à Eſope avec une eſpece d'indignation, ne verrons-nous tout le jour que des Langues ? Eſope, ſans s'alarmer de leurs plaintes, leur en ſervit encore. Eſt-il poſſible, dit Xantus tout en colere, que vous n'ayiez autre choſe à nous donner ? Non, répondit Eſope, d'un air tranquille. Comment, miſérable que vous êtes, ne vous ai-je pas ordonné de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis ? Je vous ſuis bien obligé, Monſieur, répondit Eſope à ſon Maître, des reproches & des réprimandes que vous me faites en préſence de tant de Philoſophes ; car qu'y a-t-il dans le monde de meilleur & de plus excellent que la Langue ? C'eſt par le ſecours de la Langue que l'on enſeigne les Sciences & la Philoſophie. C'eſt par ſon moyen que nous donnons & que nous recevons, que l'on fait des Harangues, des Prieres, des Complimens, que l'on plaide des Cauſes, & que l'on étale toute la pompe de l'Eloquence. On fait les

Mariages, on bâtit les Villes, on pourvoit à la sûreté des hommes par le miniſtere de la Langue : enfin elle ſert à la conſervation de la vie ; par conſéquent, je crois qu'il n'y a rien de meilleur, ni de plus excellent que la Langue Tous les Diſciples approuverent ce raiſonnement, & dirent de concert, qu'Eſope avoit raiſon. Ils donnerent le tort au Maître, & ſe retirent chacun chez ſoi.

CHAPITRE XIV.

Xantus ordonne de faire un ſecond Feſtin, qui ne fut encore ſervi qu'en Langues.

LE lendemain les Diſciples de Xantus lui firent quelques reproches ſur le repas qu'il leur avoit donné ; il s'excuſoit en di-

ſant que la choſe ne s'étoit point paſſée ainſi de ſon conſentement, & qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la malice de ſon Valet ; mais j'eſpere qu'il nous traitera mieux aujourd'hui, & je veux lui donner mes ordres en votre préſence. Ayant fait ſur le champ venir Eſope : Achetez-nous, lui dit-il, tout ce que vous trouverez de plus méchant, & à meilleur marché, pour donner à ſouper à ces Meſſieurs. Eſope, ſans changer de méthode, acheta encore des Langues, & les ayant apprêtées les ſervit aux Conviés. Ils ne purent s'empêcher de murmurer, & de ſe dire les uns aux autres : Eh quoi, toujours des Langues de Cochon ! Un moment après il ſervit encore des Langues, & en apporta juſqu'à la troiſieme fois. Ce procédé irrita étrangement Xantus contre ſon Eſclave. Comment l'entendez vous, Eſope, lui dit il ? Quand je vous ai ordonné d'acheter tout ce qu'il y a de meilleur & de plus excellent, vous avez acheté des Langues ; & quand je vous ai commandé d'acheter ce qu'il y a de plus méchant, & à meilleur marché, vous nous donnez encore des Langues : Il eſt vrai, Monſieur, répondit Eſope. Qu'y a-t-il en effet de plus méchant que la Langue ? N'eſt-ce pas elle qui renverſe les Villes, qui fait égorger les hommes, qui fait tous les menſonges, toutes les médiſances, tous les parjures ? Elle ruine les Mariages, les Provinces, les Royaumes entiers ; enfin elle cauſe une infinité de maux, &

remplit la vie de chagrins, d'erreurs & de troubles. Alors quelqu'un des Conviés dit à Xantus : Si vous ne vous tenez bien ſur vos gardes, & ſi vous ne prenez de grandes précautions, ce Valet vous fera perdre l'eſprit ; car il a l'ame comme le corps Vous n'avez pas raiſon, lui repartit Eſope ſur le champ, de vous mêler des affaires d'autrui, & de tâcher par vos malins diſcours de mettre la diviſion entre le Maître & le Valet.

CHAPITRE XV.

Eſope amena à ſon Maître un Homme mal-habile & indolent.

XAntus ayant entendu ce diſcours, & cherchant l'occaſion de battre ſon Valet : Malheureux, lui dit-il, puiſque tu reproches à mon Ami d'être trop curieux, & de ſe mêler des affaires d'autrui, fais-moi venir quelqu'un aſſez indolent, pour ne ſe ſoucier de rien. Eſope alla le lendemain dans la place publique. Après avoir examiné ſoigneuſement ceux qu'il y rencontra, il

il apperçut un homme qui ſe tenoit aſſis depuis long-temps dans la même place, jugeant à ſa figure que c'étoit un homme fort pareſſeux & fort ſimple, il l'aborda, en lui diſant que ſon Maître le prioit à dîner. Cet homme ruſtique, ſans s'informer ni qui étoit Eſope, ni de quelle part il venoit, entra dans la maiſon de ſon Maître, & ſe mit à table ſans façon, avec des ſouliers mal-propres & crottés. Xantus demanda qui étoit cet homme ? C'eſt un Indolent, répondit Eſope, & qui ne s'ingere nullement dans les affaires d'autrui. Alors Xantus dit tout bas à ſa Femme : Faites tout ce que je vous dirai, & obéiſſez ponctuellement à mes ordres, afin que je trouve un ſujet légitime pour châtier ſéverement Eſope. Madame, dit-il en préſence de tout le monde, verſez de l'eau dans un Baſſin, & lavez les pieds de nôtre Hôte ; car il ſe perſuadoit que ce Ruſtique ne conſentiroit jamais à ſe voir ſervir de la ſorte par cette Dame, qu'il ne manqueroit pas de lui faire de grands complimens ; ce qui feroit voir manifeſtement qu'il n'étoit ni ſi bête ni ſi indolent qu'Eſope avoit voulu le faire entendre, & que ce ſeroit un prétexe légitime pour le châtier. La Dame ayant verſé de l'eau dans un Baſſin, ſe préparoit à laver les pieds de l'Hôte, lequel voyant que la Maîtreſſe du Logis ſe diſpoſoit à lui rendre ce ſervice, ſe diſoit à lui-même, elle veut me faire honneur ;

voilà pourquoi elle ſe réſout à me laver les pieds elle-même, quoiqu'elle pût ordonner à ſes Servantes de me les laver. Alors étendant les pieds : Lavez-les, Madame, lui dit ce Ruſtaud. Après qu'elle les eut lavés, il ſe remit à table. Xantus ordonna de donner à ſon Hôte du même vin qu'il buvoit. Cet homme ſe diſoit en lui-même : La bienſéance demande qu'ils ſoient ſervis avant moi ; mais puiſqu'ils veulent que je boive le premier, que m'importe, ce n'eſt pas à moi à m'inquiéter de cette cérémonie ; ainſi il ſe mit à boire. Pendant le dîner on lui préſenta un mets qu'il trouvoit fort de ſon goût, & qu'il mangeoit avec plaiſir, & de bon appétit. Le Maître fit venir le Cuiſinier, & le gronda fort d'avoir mal apprêté ce ragoût, & ſur le champ il commanda qu'on le mît tout nu pour le châtier. L'Hôte diſoit en lui-même : Ce ragoût me paroît excellent, il eſt très bien apprêté, rien n'y manque ; mais ſi le Maître du logis, pour contenter ſon envie, veut faire battre ſon Cuiſinier ſans ſujet, que m'importe, ce ne ſont pas là mes affaires. Xantus étoit tout chagrin, & ſupportoit impatiemment le peu de curioſité & l'indolence de ſon Hôte, qui ne ſe ſoucioit de rien, & ne prenoit intérêt à quoi que ce ſoit. Quand on eut ſervi le Gâteau, cet Hôte indifférent le tournant de tous côtés, commença d'en manger comme ſi c'eût été du pain ordinaire. Ce mauvais

goût, & cette groſſiereté aigrit de plus en plus le Philoſophe, lequel s'en prenant à ſon Boulanger : Ignorant que tu es, lui dit-il, pourquoi n'a-tu pas mis dans ce Gâteau du Miel & du Poivre, pour lui donner un peu de haut goût ? Monſieur, répondit le Boulanger, ſi le Gâteau eſt mal cuit, je conſens d'être battu ; mais s'il eſt mal aſſaiſonné, & s'il y manque quelque choſe, c'eſt à ma Maîtreſſe, & non pas à moi qu'il faut s'en prendre. Si ma Femme en eſt la cauſe, dit Xantus, je la ferai brûler toute vive. Il fit ſigne à ſa Femme d'obéir à tout ce qu'on lui commanderoit, afin d'avoir un prétexte pour châtier Eſope. On fit donc apporter une grande quantité de fagots, pour faire un bucher. On y mit le feu, on en fit approcher la Femme de Xantus, & on fit ſemblant de l'y vouloir jetter, pour voir quelle figure feroit l'Hôte à ce ſpectacle, & quel empreſſement il témoigneroit pour l'en empêcher ; mais ſans s'alarmer de cet appareil lugubre, il demeura dans ſa tranquillité ordinaire, & ſe diſoit à lui-même : s'il n'a aucune raiſon de ſe fâcher contre ſon Epouſe, pourquoi ſe met-il de la ſorte en colere ? Et s'adreſſant à Xantus : Si vous vous croyez obligé, lui dit-il, de faire ce traitement à votre Femme, attendez un moment, pour aller querir la mienne, afin que vous les faſſiez brûler toutes deux enſemble. Le Philoſophe entendant cet hom-

me parler de la ſorte, admira ſa ſimplicité ou ſa ſtupidité, ſon indolence ou ſa fermeté, & dit à Eſope : En vérité, tu ne te connois pas mal en gens ; voilà, ſans contredit, le plus indolent de tous les hommes, & qui ſe ſoucie le moins des choſes humaines. Je ſuis vaincu, & tu recevras la récompenſe que tu mérites. Me voilà content, j'oublie tous les tours que tu m'as joués par le paſſé, je te les pardonne ; je t'affranchirai, & je te mettrai en liberté.

CHAPITRE XVI.

De la réponſe qu'Eſope fit à un Juge.

LE lendemain Xantus commanda à Eſope d'aller au Bain, & de voir ſi la foule y étoit grande, parce qu'il avoit envie de ſe baigner. Eſope en chemin faiſant rencontra par haſard le Préteur, qui ſçachant qu'Eſope appartenoit à Xantus, lui demanda où il alloit? Je n'en ſçais rien, lui répondit Eſope. Le Préteur jugeant qu'il ſe moquoit de lui, & qu'il dédaignoit de lui répondre, ordonna qu'on le menât ſur l'heure en priſon. Comme on l'y traînoit, Eſope ſe mit à crier

de toute ſa force : Vous voyez bien, Monſieur le Préſident, que ma réponſe eſt fort juſte, & que j'avois bien raiſon de vous dire que je ne ſçavois où j'allois. En effet, je ne croyois nullement aller en priſon ; je vous ai rencontré par haſard, & cette rencontre eſt la cauſe de mon empriſonnement. Le Préteur étonné de la promptitude, & de la vivacité de cette réponſe, le mit en liberté. Eſope alla donc aux Bains, où il trouva une compagnie très-nombreuſe ; il les conſidéroit attentivement les uns après les autres. Il vit à l'entrée du Bain, une pierre contre laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui ſortoient. L'un de ceux qui entrerent pour ſe baigner voyant cette pierre, l'ôta du lieu où elle étoit, & la tranſporta dans un autre endroit. Eſope étant retourné vers ſon Maître, lui dit : Monſieur, ſi vous voulez vous baigner aujourd'hui, vous le pouvez faire commodément, car je n'ai vu qu'un ſeul homme dans le Bain. Xantus alla donc aux Etuves, & voyant la foule des gens qui s'y baignoient : Eh quoi ! dit-il à Eſope, ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y avoit qu'un ſeul homme dans le Bain ? Il eſt vrai, Monſieur, répondit Eſope ; car ayant vu cette groſſe pierre que voilà à l'entrée du Bain, à laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui ſortoient, un homme ſeul de toute l'Aſſemblée a pris cette pierre, pour ne s'y pas bleſſer, & l'a tranſportée

dans un autre endroit. Je vous ai donc dit que c'eſt le ſeul homme que j'avois vu aux Etuves, le préférant à tous les autres. Xantus ſouriant, dit qu'Eſope avoit toujours la repartie prompte & pleine de ſens.

CHAPITRE XVII.

Ce que répondit Eſope touchant les ſuperfluités que la nature rejette.

UN jour Xantus ſortant de la Garderobe, demanda à Eſope, pourquoi les hommes, après s'être ſoulagés le ventre, avoient accoutumé de regarder leurs excré-

mens ? Eſope lui répondit en ces termes : Au temps paſſé il y eut un homme qui vivoit d'une maniere fort délicate & voluptueuſe, & qui ſe plaignoit d'être long-temps ſur le Baſſin. Un jour qu'il y demeura aſſis plus long-temps qu'à l'ordinaire, il rendit tous ſes inteſtins. Depuis ce temps-là les hommes craignant un accident ſemblable, ont accoutumé de regarder leurs excrémens. Mais vous, Monſieur, vous ne devez rien appréhender de pareil, car vous n'avez point d'entrailles. Un autre jour, au milieu d'un grand Feſtin où Xantus ſe trouva avec ſes Diſciples, après que le Vin les eut mis en belle humeur, ils commencerent à ſe propoſer les uns aux autres pluſieurs Queſtions ſur différentes matieres. Xantus commençoit déjà à ſe troubler, parce que le Vin lui montoit à la tête. Eſope qui étoit auprés de lui : Monſieur, lui dit-il, je vous avertis que Bacchus a trois tempéramens ou trois différens degrés. Le premier, eſt le plaiſir ; le ſecond, l'ivreſſe ; & le troiſieme, l'outrage. Vous avez bu à ſouhait, vous vous êtes tous bien réjouis, contentez-vous, demeurez-en là, & ne vous mêlez point d'autre choſe. Xantus qui commençoit déjà d'être ivre, prit cette remontrance en mauvaiſe part. Taiſez-vous, lui dit-il, allez donner des conſeils aux enfers. Il faut donc vous y conduire, lui repartit Eſope. L'un des Diſciples de Xantus voyant que le Vin commen-

çoit à lui ôter la raiſon : Maître, lui demanda-t-il, y a-t-il quelqu'un qui puiſſe boire la Mer tout entiere ? Oui, ſans doute, repliqua Xantus, je m'offre moi-même à la boire. Mais ſi vous n'en pouvez venir à bout, reprit le Diſciple, à quelle peine ſerez-vous condamné ? Je conſens, répondit Xantus, de perdre ma Maiſon. Alors pour confirmer cette Gageure, ils mirent tous deux leurs Anneaux en dépôt, & ſe retirerent. Le lendemain Xantus étant réveillé, & ſe lavant le viſage, fut étonné de voir qu'il n'avoit plus ſa Bague. Il demanda à Eſope ce qu'elle étoit devenue ? Je n'en ſçais rien, répondit-il ; mais ce que je ſçais, c'eſt que vous avez perdu votre Maiſon. Pourquoi cela, demanda Xantus ? C'eſt qu'hier étant ivre, vous vous engageâtes à boire la Mer, & vous laiſsâtes votre Anneau pour gage. Comment pourrai-je, dit Xantus, venir à bout d'une choſe qui eſt infiniment au-deſſus de tout le pouvoir humain ? Mais, mon pauvre Eſope, je te prie de mettre en uſage tout ton eſprit, toute ton adreſſe, toutes tes ſubtilités, toute ton expérience, pour dégager ma parole, & pour me tirer de l'embarras où je ſuis ; en ſorte que je puiſſe reprendre mon gage avec honneur. A la vérité, répondit Eſope, il m'eſt impoſſible de vous faire exécuter ce que vous avez promis ; mais je ferai ſi bien, que je romprai la Gageure. Quand vous ſerez encore aujourd'hui tous raſſemblés, té-

moignez de l'aſſurance, & ne faites point paroître de crainte. Dites, aujourd'hui que vous êtes de ſens raſſis, les mêmes choſes que vous dites hier étant ivre. Faites étendre des tapis ſur le rivage, faites-y dreſſer une table ; ordonnez à vos Valets de vous préſenter dans des Coupes l'eau de la Mer pour la boire. Quand vous verrez tout le Peuple aſſemblé pour ce ſpectacle, commandez, étant aſſis, que l'on vous préſente une Coupe pleine d'eau de la Mer. La tenant entre les mains, demandez à haute voix, afin que tout le monde vous puiſſe entendre, à celui qui a les Gages, quelles ſont les conditions de votre Traité. Il vous répondra que vous vous obligez à boire toute l'eau de la Mer. Alors vous tournant vers l'Aſſemblée, vous direz : Habitans de Samos, vous ſçavez que les Rivieres & les Fleuves ſe vont rendre dans la Mer. Pour moi je ne me ſuis engagé qu'à boire l'eau de la Mer ſeulement, mais non pas l'eau des Rivieres qui s'y déchargent. Il faut donc que cet Ecolier empêche premierement les Fleuves de rentrer dans la Mer, & quand il l'aura fait, je la boirai. Xantus voyant que cet expédient étoit infaillible pour dégager ſa parole, & pour retirer ſon Anneau, en conçut une bonne eſpérance, & fut pénétré de joie. Le Peuple s'étant donc raſſemblé ſur le rivage, pour un ſpectacle ſi extraordinaire, & pour voir de quelle maniere Xantus ſe tireroit

d'embarras ; il dit devant tout le monde, ce qu'Eſope lui avoit ſuggéré. Les Habitans de Samos admirerent l'eſprit & l'invention d'Eſope, & le comblerent de louange. L'Ecolier ſe jetta aux pieds de Xantus, avouant qu'il étoit vaincu, & le pria de diſſoudre la Gageure ; ce qu'il accorda très-volontiers, à la priere de tout le Peuple.

CHAPITRE XVIII.

Xantus oubliant les bienfaits d'Eſope, lui manque de parole.

APrès qu'ils furent retournés au logis, Eſope s'adreſſant à ſon Maître, lui dit : N'ai-je pas bien mérité, Monſieur, après

tous les ſervices que je vous ai rendus, d'être mis en liberté ? Mais Xantus lui faiſant des menaces fort aigres : Eſt-ce que je n'ai pas réſolu de vous affranchir ? Tenez-vous à la porte ; remarquez ſi vous ne verrez pas deux Corneilles, & venez me le dire, ce ſera bon augure ; ſi vous n'en voyez qu'une, ce ſera un mauvais ſigne Eſope ayant apperçu deux Corneilles ſur un arbre, le vint dire à Xantus ; mais pendant qu'il ſortoit pour les voir, l'une des Corneilles s'envola, de ſorte qu'il n'en vit qu'une ſur l'arbre. Malheureux, lui dit Xantus, ne m'es-tu pas venu dire que tu avois vu deux Corneilles ſur un arbre ? Il eſt vrai, répondit Eſope, mais l'une des deux s'eſt envolée. Eſt-ce ainſi, miſérable Eſclave, que tu te moques de moi ? Alors il commanda qu'on le dépouillât ſur le champ, pour le fouetter. Tandis que l'on battoit Eſope, on vint prier Xantus à ſouper. Eſope s'écria : que je ſuis malheureux ! j'ai vu deux Corneilles, & je ſuis battu. Vous n'en avez vu qu'une, & cependant vous allez faire bonne chere. Mon expérience ne m'apprend que trop combien cet augure eſt faux. Xantus ne put s'empêcher d'admirer la vivacité & la préſence d'eſprit de ſon Eſclave, & défendit de le battre plus long temps.

CHAPITRE XIX.

Eſope ne laiſſe entrer dans le Logis qu'un ſeul des Conviés.

AU bout de quelques jours Xantus invita à un Feſtin pluſieurs Philoſophes, & pluſieurs Rhéteurs ; il ordonna à Eſope de ſe tenir à la porte, pour faire les honneurs du Logis, & pour n'y laiſſer entrer que des gens habiles & de mérite. L'heure du Feſtin étant venue, Eſope ferma la porte, & ſe tenoit au dedans de la maiſon. L'un des Conviés arriva, & frappa à la porte. Eſope, ſans

CHAPITRE XX.

Du Tréſor que trouva Eſope, & de l'ingratitude de Xantus.

QUelques jours s'étant écoulés, Xantus ſuivi d'Eſope, s'aviſa d'aller dans un Cimetiere pour lire les Inſcriptions & les Epitaphes qui étoient gravées ſur les Tombeaux : Cette lecture lui cauſoit un extrême plaiſir. Eſope remarqua ſur l'un de ces Tombeaux les Lettres ſuivantes, R. P. Q. F. I. T. A. il les fit auſſi remarquer à Xantus, & lui demanda s'il pouvoit expliquer ce que ces

Lettres ſignifioient ? Xantus les conſidéra avec attention, mais il avoua de bonne foi qu'il n'en pouvoit trouver le ſens. Alors Eſope ſe tournant vers lui : Si je pouvois, Monſieur, lui dit-il, par le moyen de ce petit pilier, vous découvrir un Tréſor, quelle récompenſe me donneriez-vous ? Je vous promets, lui dit Xantus, que je vous rendrai la liberté, & que vous aurez pour votre part la moitié du Tréſor. Eſope accepta ces offres, & s'éloignant d'une motte de terre environ de quatre pas, il ſe mit à fouiller, & trouva le Tréſor dont il avoit parlé à Xantus ; il le lui apporta, & lui dit : Acquittez-vous maintenant de votre promeſſe, & rendez-moi ma liberté que je rachete par ce Tréſor, dont vous êtes le Maître. Je m'en donnerai bien de garde, lui repartit Xantus, & je ne ferai pas la folie de vous affranchir, à moins que vous ne m'expliquiez le myſtere que ces Lettres cachent ; car j'aime mieux en ſçavoir le ſens que de poſſéder ce Tréſor. Eſope lui repliqua : Celui qui a enfoui dans ce lieu ce Tréſor, étoit un Sage : il a fait graver ces Lettres, qui ſignifient, étant jointes enſemble : Si tu fouilles à quatre pas d'ici, tu trouveras une grande quantité d'Or. Puiſque tu es ſi habile, & ſi entendu, dit Xantus, je ne ſerois pas ſage ſi je te rendois la liberté. Monſieur, repartit Eſope, ſi vous y manquez, vous y perdrez plus que moi ; car j'irai avertir le Roi de Byzance, à qui

ce Tréſor appartient. D'où le ſçavez-vous, lui demanda Xantus ? Voici, lui répondit Eſope, d'autres Lettres qui me l'apprennent, R. R. D. Q I. T. car elles ſignifient : *Rends au Roi Denis le Tréſor que tu as trouvé.* Xantus perſuadé par ces paroles que ce Tréſor appartenoit effectivement au Roi de Byzance, n'oublia rien pour appaiſer Eſope. Prenez la moitié de l'argent, lui dit-il, & gardez le ſilence. Ce n'eſt pas vous qui me le donnez, lui repliqua Eſope, c'eſt celui qui a enfoui ici ce Tréſor. Ecoutez ce que ces caracteres ſignifient : A. E. D. Q. I. T. A. *Partagez entre vous autres le Tréſor que vous avez trouvez.* Venez dans ma maiſon, lui dit Xantus, afin que nous partagions enſemble cet argent, & que je vous rende votre liberté. Xantus, craignant qu'Eſope ne parlât, & qu'il ne découvrît ce qu'il venoit de leur arriver, le fit jetter en priſon. Pendant qu'on l'y menoit : Eſt-ce ainſi, diſoit-il en ſe plaignant, que les Philoſophes gardent leur parole ? Non-ſeulement vous ne me rendez pas ma liberté, quoique vous me l'euſſiez promiſe, mais vous ordonnez encore qu'on me traîne en priſon. Xantus fléchi par ce reproche, ordonna qu'on le relâchât ſur le champ, & lui dit : Je ne doute point qu'après que tu auras recouvré ta liberté, tu ne m'accuſes avec plus d'emportement, & plus de violence. Eſope lui dit : Faites-moi maintenant tout le mal que vous pourrez,

mais je vous proteſte que vous m'affranchirez malgré vous.

CHAPITRE XXI.

De quelle maniere Eſope fut mis en liberté.

VErs ce temps-là il arriva dans la Ville de Samos une choſe aſſez étonnante. Tandis qu'on célébroit une Fête publique, on vit un Aigle, qui fondant du haut des airs, arracha l'Anneau public, & le fit tomber dans le ſein d'un Eſclave. Tous les Habitans de Samos étonnés de ce prodige, & ſaiſis de crainte, s'aſſemblerent, & prierent Xantus,

qui étoit l'un des plus conſidérables entre les Citoyens, & un grand Philoſophe, de leur expliquer ce que ſignifioit un événement ſi merveilleux. Xantus ne ſçachant que répondre, demanda du temps pour y penſer. Etant de retour dans ſa maiſon, il ſe ſentit accablé de triſteſſe & d'inquiétude, & tomba dans une profonde mélancolie, parce qu'il ne pouvoit rendre raiſon de ce prodige. Eſope s'étant apperçu du chagrin qui dévoroit ſon Maître, lui demanda pourquoi il ſe laiſſoit abattre de la ſorte ? Repoſez-vous-en ſur moi, & banniſſez la triſteſſe qui vous dévore : Montrez-vous demain dans la Place publique, & dites aux Habitans de Samos, que vous n'êtes point accoutumé à rendre raiſon des prodiges ni à deviner ; mais que vous avez un Valet dans votre maiſon, qui a de belles connoiſſances, & qui pourra leur donner des lumieres ſur une aventure qui leur cauſe tant d'alarmes. Si je puis éclaircir leur doute, toute la gloire, Monſieur, retombera ſur vous d'avoir un Serviteur ſi habile : Si je n'en puis venir à bout, toute la honte en retombera ſur moi. Xantus perſuadé & conſolé par ces paroles, alla le lendemain dans la Place publique, & ſe ſouvenant des avis d'Eſope, répéta au milieu de l'Aſſemblée tout ce qu'il lui avoit dit. Ils le prierent de faire venir Eſope ſur l'heure. Quand il fut arrivé, & qu'il ſe fut préſenté à l'Aſſemblée, les Habitans de Samos ayant

conſidéré ſa figure, firent de grands éclats de rire, & diſoient en ſe moquant de lui : Eſt-il poſſible qu'un homme ainſi eſtropié & contrefait, puiſſe expliquer ce prodige ? Pouvons-nous entendre quelque choſe de bon ſortir de la bouche de ce Monſtre ? Et ils recommencerent tous à rire & à ſe moquer d'Eſope, lequel ayant étendu la main pour demander ſilence à l'Aſſemblée : Habitans de Samos, leur dit-il, pourquoi me mépriſez-vous ? A cauſe de la difformité de mon viſage : C'eſt l'eſprit, & non pas la figure, qu'il faut conſidérer, la nature a ſouvent enchâſſé une belle ame dans un corps mal-fait. Vous arrêtez-vous à conſidérer la figure d'une bouteille ? N'êtes-vous pas plus touchés de la liqueur qu'elle renferme & de l'excellence du vin ? Tous les aſſiſtans ayant entendu Eſope parler de la ſorte, lui dirent : Si vous avez quelque choſe de bon à nous dire, pour rendre le calme & le repos à notre Ville, hâtez-vous de nous raſſurer. Alors Eſope, plein de confiance, leur dit : Habitans de Samos, quand la fortune, qui aime à ſemer les diſſenſions & le trouble, propoſe un prix de gloire entre le Maître & le Valet, s'il arrive que le Valet ſuccombe, on l'accable de coups ; il eſt ſupérieur à ſon Maître, on ne laiſſe pas de le battre ; ainſi, de quelque côté que la choſe tourne, il ne peut manquer d'être battu. Si vous me donnez maintenant la permiſſion de parler en toute liber-

té, je vous déclarerai, ſans rien craindre, ce que vous avez tant d'envie de ſçavoir. Alors le Peuple cria tout d'une voix à Xantus : Affranchiſſez Eſope, ayez cette complaiſance pour les Habitans de Samos, accordez-lui ſa liberté au nom de toute la Ville. Xantus ne répondit rien. Alors le Préteur prenant la parole, dit à Xantus : Si vous ne vous rendez aux prieres du Peuple de Samos, & ſi vous ne rendez de bonne grace la liberté à Eſope, je l'affranchirai ſur le champ de ma pleine autorité, & alors il ſera égal à vous. Xantus ne pouvant réſiſter à l'ordre du Préteur, donna, contre ſon gré, la liberté à Eſope. Le Trompette de la Ville cria tout haut au milieu de l'Aſſemblée : *Le Philoſophe Xantus a affranchi Eſope à la priere des Samiens* : C'eſt ainſi que fut accomplie la prédiction d'Eſope, qui avoit dit à Xantus qu'il lui rendroit malgré lui la liberté. Eſope ſe voyant donc libre, dit à toute l'Aſſemblée : Peuple de Samos, l'Aigle, comme vous le ſçavez, eſt le Roi des Oiſeaux; s'il a enlevé l'Anneau impérial, pour le faire tomber dans le ſein d'un Eſclave, c'eſt pour donner à entendre que quelqu'un des Rois qui regnent maintenant, ſonge aux moyens de vous ravir votre liberté, pour vous mettre aux fers, & pour vous réduire en ſervitude, après avoir aboli toutes vos Loix. Ces paroles remplirent de douleur & de crainte tous les Samiens. Peu de jours après les Samiens reçurent des

Lettres de la part de Créſus, Roi de Lydie, qui leur ordonnoit de lui payer un tribut tous les ans, leur déclarant, s'ils y manquoient, qu'il leur viendroit faire la guerre, & qu'ils n'avoient qu'à ſe préparer dès-lors au combat. Ils s'aſſemblerent donc, pour délibérer ſur une affaire auſſi importante, où il s'agiſſoit de leur liberté : ils craignoient, avec raiſon, de tomber ſous la domination de Créſus ; ils jugerent à propos de conſulter Eſope, & de ſuivre ſes avis en toutes choſes. Il leur dit : Meſſieurs, quand les Principaux de la Ville auront opiné qu'il faut payer un tribut à Créſus, & qu'il eſt à propos de lui obéir, pour détourner les malheurs de la guerre, il ſera inutile que je vous donne conſeil ; mais je me contenterai de vous rapporter une hiſtoire, pour vous apprendre de quelle maniere vous devez vous comporter en cette aventure. La fortune nous montre en cette vie deux chemins tout oppoſés ; l'un conduit à la liberté, mais l'entrée eſt rude & difficile, & l'iſſue en eſt commode & agréable : l'entrée du chemin qui conduit à la ſervitude eſt facile & commode, mais la ſortie en eſt rude & épineuſe. A ces paroles les Samiens s'écrierent tout d'une voix : Puiſque nous ſommes nés libres, on ne nous rendra pas Eſclaves impunément. Ils renvoyerent l'Ambaſſadeur du Roi de Lydie, ſans avoir conclu la paix. Créſus ayant entendu le rapport de ſon Ambaſſadeur, réſolut

de faire la guerre aux Samiens ; mais l'Ambaſſadeur lui dit : Je ne crois pas, Seigneur, que vous puiſſiez domter ce Peuple, ni remporter ſur les Samiens de grands avantages, tandis qu'ils auront Eſope parmi eux, & qu'ils ſuivront ſes conſeils ; je crois que le plus court expédient ſeroit de leur envoyer des Ambaſſadeurs exprès, pour leur demander Eſope, leur promettant que s'ils vous l'accordoient, vous n'en ſeriez pas ingrat, que vous les récompenſeriez par d'autres moyens, & que dès à préſent vous vous deſiſtiez de la guerre, & que vous ne ſongiez plus à exiger d'eux aucun tribut ; alors vous pourrez les vaincre ſans peine. Créſus ſe laiſſa perſuader par ces paroles ; il envoya un Ambaſſadeur à Samos pour demander Eſope : les Samiens conſentirent à le livrer. Eſope étant informé de cette réſolution, dit au milieu de l'Aſſemblée : Peuple de Samos, c'eſt beaucoup d'honneur pour moi d'aller vers le Roi de Lydie, de me jetter à ſes pieds, & de lui faire la révérence ; mais avant que de partir, je veux vous raconter une Fable. Au temps que les Animaux ſe parloient, les Loups déclarerent la guerre aux Brebis, elles étoient ſecondées des Chiens, qui combattoient à leur tête, & qui empêchoient les Loups d'approcher ; ils envoyerent un Ambaſſadeur aux Brebis, pour leur déclarer qu'ils vouloient à l'avenir vivre en bonne intelligence avec elles, & ne plus ſonger à la guerre déſormais, pourvu

pourvu qu'elles leur livraſſent les Chiens. Les Brebis peu aviſées ſe laiſſerent perſuader par les remontrances des Loups; elles leur livrerent les Chiens, qui furent bientôt mis en pieces, après cela les Loups dévorerent ſans peine les Brebis. Les Samiens qui comprirent parfaitement le ſens de cette Fable, réſolurent de retenir Eſope parmi eux, mais il n'y voulut pas conſentir; il fit voile avec l'Ambaſſadeur, & alla trouver le Roi de Lydie.

CHAPITRE XXII.

Du départ d'Eſope pour ſe rendre auprès de Créſus, Roi de Lydie.

ESope étant arrivé en Lydie, & ayant été préſenté à Créſus, ce Prince ſe mit en

colere en le voyant. Quelle honte pour moi! dit-il, qu'un auſſi petit homme m'ait empêché de faire la conquête d'une auſſi grande Iſle. Grand Roi, repartit Eſope, je ne ſuis point venu vers vous par crainte ni par force, ni par néceſſité, c'eſt par mon choix, & de bon gré que je ſuis venu. Permettez-moi de vous parler un moment; & avant que d'entrer en matiere, trouvez bon que je vous raconte une Fable. Un certain homme qui s'amuſoit à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit ſur le champ, prit auſſi par haſard une Cigale; elle lui dit, voyant qu'il ſe préparoit à la tuer comme les Sauterelles: Ne me faites point mourir ſans ſujet; je ne ronge point les Epis, je ne vous ai jamais fait aucun tort en quoi que ce ſoit: le mouvement de certaines petites membranes qui ſont en moi, m'aide à pouſſer un chant mélodieux qui réjouit les paſſans; je n'ai que la voix pour tout partage, & vous ne trouverez autre choſe en moi. L'ayant entendu parler de la ſorte, il la remit en liberté. Grand Prince, vous me voyez proſterné à vos pieds, ne me faites pas mourir ſans ſujet, je n'ai jamais fait tort à qui que ce ſoit; ſi l'on peut me reprocher quelque choſe, c'eſt que je parle librement, & que je ne flatte jamais perſonne, quoique j'aie le corps tout contrefait, & un extérieur mépriſable. Le Roi plein d'admiration, & en même temps de compaſſion, lui dit: Eſope, ce n'eſt point

moi qui vous donne la vie, c'eſt le deſtin; demandez-moi tout ce que vous voudrez, & je vous l'accorderai ſans reſtriction. Grand Prince, lui repartit Eſope, je vous prie de vous réconcilier avec les Samiens. Je le veux bien, repliqua Créſus, je me réconcilie avec eux. Alors Eſope ſe proſterna aux pieds du Roi, pour lui rendre de très-humbles actions de graces.

CHAPITRE XXIII.

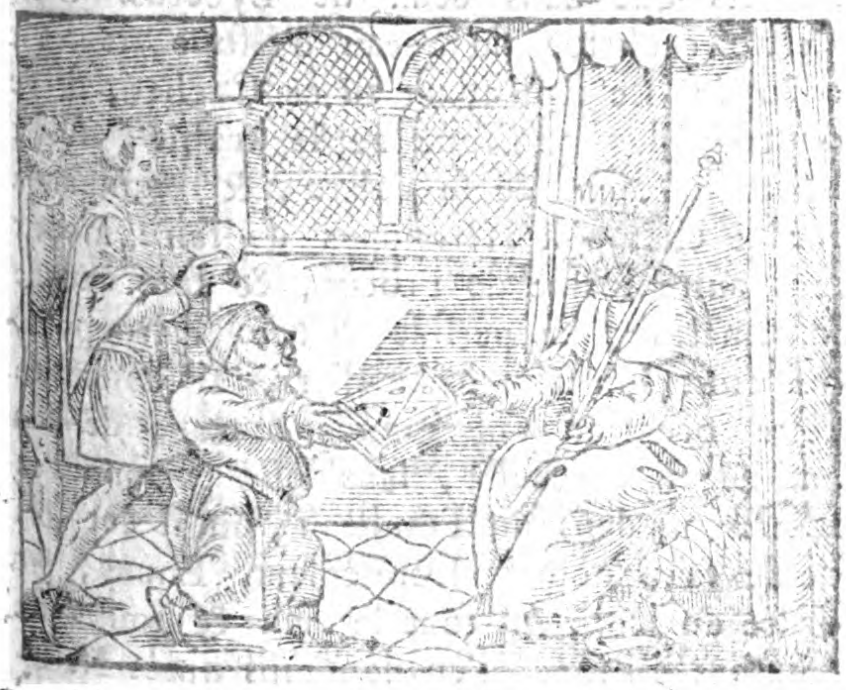
En quel temps Eſope écrivit ſes Fables.

CE fut environ en ce temps-là qu'Eſope compoſa ſes Fables, qui ſe ſont conſervées juſqu'à maintenant. Il en fit préſent

à Créſus, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoiſſance, & qui lui donna le titre d'Ambaſſadeur, avec des Lettres pour aller dire aux Samiens, qu'il leur accordoit la Paix, & qu'il ſe réconcilioit de bonne foi avec eux, à la priere & à la conſidération d'Eſope; outre cela, le Roi le combla de préſens, & lui fournit abondamment toutes les choſes néceſſaires pour ſon voyage. Les Samiens donnerent à ſon arrivée toutes les marques de joie dont ils purent s'aviſer : ils lui préſenterent des Couronnes, & célébrerent des Jeux publics, pour lui faire plus d'honneur. Il lut publiquement les Lettres du Roi, & il leur fit comprendre que la liberté qu'ils lui avoient accordée depuis peu, étoit récompenſée d'une autre maniere, par les ſentimens que le Roi avoit pour eux, en leur offrant la Paix de ſi bonne grace. Etant parti de l'Iſle de Samos, il voyagea en pluſieurs Pays différens, pour chercher des Philoſophes, & pour diſputer avec eux. Il alla juſqu'en Babylone, où il donna de grandes preuves de ſon érudition, qui le mit en faveur auprès du Roi Lycérus. Les Rois vivoient alors en bonne intelligence, & jouiſſoient d'une Paix profonde. Ils s'écrivoient ſouvent les uns aux autres, & ſe propoſoient réciproquement des queſtions à la maniere des Sophiſtes, à condition que ceux qui ne les pourroient réſoudre, paieroient aux autres un certain tribut, ſelon qu'ils étoient

convenus entr'eux. Eſope expliquoit ſans peine tous les Problêmes que l'on propoſoit au Roi Lycérus, ce qui acquit à ce Prince une haute réputation; mais comme les autres Rois ne pouvoient réſoudre avec la même facilité les Problêmes que Lycérus leur propoſoit, ils étoient contraints, ſelon leurs conventions, de lui payer de grands tributs.

CHAPITRE XXIV.



Eſope adopte Ennus, qui lui fit de grands outrages.

ESope ſe voyant ſans enfans, adopta un certain Gentilhomme nommé Ennus; il

le préſenta, & le recommanda au Roi, comme s'il eût été ſon Fils légitime : mais cet ingrat, peu de temps après, ſéduiſit la Maîtreſſe d'Eſope, & il eut avec elle un commerce criminel. Eſope ayant été averti de cette affaire, reſolut de chaſſer ſur le champ Ennus de ſa maiſon. Cet homme cachant une haine ſecrete contre ſon Maître, pour ſe venger contrefit une Lettre qu'il envoya au nom d'Eſope, aux Princes qui envoyoient des Problêmes à Lycérus, pour leur donner avis que déſormais il ſeroit plus dans leurs intérêts que dans ceux de Lycérus. Cette Lettre cachetée du Sceau d'Eſope, leur fut envoyée. Le Roi ayant vu ce Cachet, & ne doutant plus qu'Eſope ne le trahît, ſuivit les mouvemens de ſa colere, & commanda ſur le champ à Hermippus de faire mourir ſans autre forme de Procès, & ſans aucune information, le perfide Eſope. Hermippus, qui étoit ſon ami particulier, lui donna en cette occaſion une grande marque de ſon amitié ; il le cacha, ſans que perſonne en ſçût rien, dans un Tombeau, où il eut ſoin de le faire nourrir ſecrétement. Ennus, par ordre du Roi, eut tout le bien & toutes les Charges d'Eſope. Peu de temps après Nectenabo, Roi des Egyptiens, ayant appris la mort d'Eſope, écrivit à Lycérus pour le prier de lui envoyer des Ingénieurs & des Architectes habiles, pour bâtir une Tour qui ne touchât ni le Ciel ni la Terre, & de lui

envoyer auſſi en même temps quelqu'homme d'un eſprit fin & délié, qui pût répondre ſur le champ à toutes les queſtions qu'il lui propoſeroit, ajoutant que s'il le pouvoit faire, il recevroit le tribut, autrement, qu'il le paieroit lui-même. Ces Lettres cauſerent une extrême inquiétude à Lycérus, parce qu'il n'avoit perſonne auprès de lui qui pût expliquer le Problème de la Tour. Le Roi, pénétré de douleur, diſoit qu'en perdant Eſope, il avoit perdu le principal appui de ſes Etats. Hermippus voyant que la douleur du Roi étoit ſincere, & que la feinte mort d'Eſope le mettoit au déſeſpoir, vint le trouver, & l'aſſura qu'Eſope étoit encore plein de vie, ajoutant que le zele qu'il avoit pour la perſonne & pour les intérêts du Roi, l'avoit empêché de le tuer, bien perſuadé que le Roi lui-même le repentiroit tôt ou tard de l'Arrêt qu'il avoit donné contre lui. Cette bonne nouvelle, à quoi il ne s'attendoit pas, le ſurprit, & le combla de joie. Eſope tout couvert de boue & d'ordure, fut tiré du Tombeau, & préſenté ſur le champ au Roi, qui le voyant dans un état ſi pitoyable, ne put s'empêcher de verſer des pleurs. Il commanda de le baigner, & de lui fournir abondamment toutes les choſes néceſſaires. Eſope fit voir la fauſſeté de l'accuſation, & des calomnies que l'on avoit inventées contre lui; & pour pouſſer ſa généroſité à bout, il demanda la grace d'Ennus

au Roi, qui vouloit le faire mourir. Lycérus donna enſuite la Lettre du Roi d'Egypte à Eſope, qui pénétrant le ſens myſtérieux de cette Lettre, ſe mit à rire, & dit à Lycérus qu'il pouvoit écrire au Roi d'Egypte, que quand l'Hiver ſeroit paſſé, il lui enverroit des Ouvriers pour bâtir la Tour dont il lui avoit parlé, & quelqu'Homme habile pour répondre à toutes les queſtions qu'il lui voudroit propoſer. Alors Licérus renvoya les Ambaſſadeurs du Roi d'Egypte, & remit Eſope dans toutes les charges & toutes les dignités qu'il avoit auparavant. Il lui rendit auſſi Ennus & tous ſes biens.

CHAPITRE XXV.

Des préceptes qu'Eſope donne à Ennus.

ESope ayant repris Ennus, ne lui témoigna aucun chagrin de tout ce qui s'étoit paſſé ; il le reçut dans ſa maiſon comme s'il eût été ſon Fils, & lui donna pluſieurs beaux préceptes pour la conduite de ſa vie. Mon Fils, lui diſoit-il, avant toutes choſes, ayez ſoin d'honorer la Divinité, reſpectez le Roi, rendez-vous redoutable à vos ennemis, de peur qu'ils ne vous mépriſent, & ne vous inſultent. Soyez facile & indulgent envers vos amis, afin qu'ils s'affectionnent toujours à vous

de plus en plus. Souhaitez à vos ennemis toutes ſortes de maux, qu'ils ſoient accablés de maladies, & qu'ils deviennent pauvres, afin qu'ils ſoient hors d'état de vous rendre de mauvais offices. Priez ſouvent pour la ſanté de vos amis. Ayez toujours beaucoup d'attachement & de tendreſſe pour votre Femme, de peur que l'envie ne la prenne de faire l'eſſai d'un autre homme; car les Femmes ſont naturellement volages & légeres; elles penſent moins au mal quand on les gagne par la complaiſance. Ne donnez point votre attention à des paroles indiſcrettes. Parlez peu, & ſoyez toujours le maître de votre langue. Ne portez point d'envie à ceux que la fortune favoriſe; mais réjouiſſez-vous plutôt de leur proſpérité; car l'envie vous ſeroit plus nuiſible à vous-même qu'aux autres. Ayez ſoin de vos Domeſtiques, & veillez ſur leur conduite, afin qu'ils ne vous craignent pas ſeulement comme leur Maître, mais auſſi qu'ils vous aiment comme leur Bienfaicteur. Nayez point honte d'apprendre toujours de meilleures choſes. Ne confiez jamais à votre Femme des ſecrets importans; car elle épiera ſans ceſſe l'occaſion de prendre ſur vous l'aſcendant, & de vous maîtriſer. Amaſſez tous les jours quelque choſe pour le lendemain; car il vaut beaucoup mieux laiſſer en mourant du bien à ſes ennemis, que d'avoir pendant la vie beſoin de ſes amis. Recevez & ſaluez d'une ma-

niere honnête, ceux qui vous abordent. Les careſſes que le Chien fait avec la queue à ſon Maître, l'obligent à lui donner du pain. Ne vous repentez jamais d'être homme de bien. Banniſſez de votre maiſon les médiſans, car ils rediront aux autres tout ce que vous ferez, & tout ce que vous direz en particulier. Ne faites rien que l'on puiſſe vous reprocher, ni qui puiſſe vous cauſer du chagrin. Ne vous troublez point des divers événemens de la vie. Ne donnez jamais de mauvais conſeils, & n'imitez point les mœurs corrompues des méchans. Ces remontrances toucherent ſi vivement Ennus, qu'étant percé comme d'une fleche, par les remords de ſa conſcience, & par le diſcours d'Eſope, qu'il en mourut peu de jours après.

CHAPITRE XXVI.

De quelle maniere Eſope nourrit & dreſſa quatre petits Aiglons.

ESope fit venir tous les Oiſeleurs, & leur ordonna de lui prendre quatre Aiglons. Il les nourrit, & les dreſſa d'une maniere extraordinaire, s'il faut ajouter foi à une choſe ſi peu vraiſemblable; car on raconte qu'il leur apprit en volant bien haut à porter dans des Corbeilles des Enfans pendus à leur cou, & les accoutuma ſi bien à obéir à leur commandement, que ces Enfans les fai-

ſoient voler par-tout où ils vouloient, c'eſt-à-dire, auſſi haut & auſſi bas qu'ils le ſouhaitoient. Quand l'Hiver fut paſſé, au commencement du Printemps, Eſope prépara toutes les choſes néceſſaires pour un grand voyage. Il diſpoſa les Aigles & les Enfans qu'il vouloit conduire en Egypte, où il arriva au grand étonnement des Peuples, qui furent les témoins d'une merveille ſi peu attendue. Dans l'étonnement dont ils étoient ſaiſis, ils ne ſçavoient que penſer d'Eſope. Cependant Nectenabo ayant été averti de ſon arrivée, dit à quelqu'un de ſes amis : on m'a trompé, car je croyois qu'Eſope étoit mort depuis long-temps. Le lendemain le Roi ordonna à tous les Grands de ſa Cour de ſe vêtir de Robes blanches. Il ſe vêtit lui-même d'un habit de pourpre. Il orna ſa tête d'une Couronne toute ſemée de pierreries. Etant ainſi paré magnifiquement, il s'aſſit dans ſon Trône, & commanda qu'on lui fît venir Eſope. A peine fut-il entré, qu'il lui demanda tout haut : Eſope, à qui me comparez-vous, & ceux qui ſont auprès de moi ? Je vous compare, lui répondit Eſope, au Soleil du Printemps, & je compare vos Courtiſans à des Epis mûrs. Le Roi fut charmé de cette réponſe, & fit de grands préſens à Eſope. Le lendemain le Roi s'habilla d'un habit blanc, & ordonna à ſes Courtiſans de prendre des habits de pourpre. Le Roi fit encore la même demande à Eſope

auſſi-tôt qu'il fut entré. Il lui répondit : Je vous compare au Soleil, & je compare vos Courtiſans à ſes rayons. Alors Nectenabo lui dit : Je fais peu de cas de Lycérus par rapport à moi. Eſope ſe mit à ſourire. Grand Roi, lui dit-il, ne parlez pas ſi légerement de Lycérus : Si vous vous comparez avec votre Peuple, vous brillerez comme le Soleil ; mais ſi vous faites comparaiſon de vous & de Lycérus, l'éclat qui vous environne paroîtra comme une obſcurité. Nectenabo fut tout étonné de la liberté de cette réponſe. Nous avez-vous amené, lui demanda-t-il, des Ingénieurs pour bâtir la Tour ſur le modele que j'ai propoſé ? Ils ſont tout prêts, lui dit-il, pourvu que vous nous marquiez l'emplacement Alors le Roi ſortit de la Ville, le mena dans une grande plaine, & lui montra l'endroit qu'il avoit deſtiné pour conſtruire cette Tour. Eſope plaça aux quatre angles de la place les quatre Aigles, & les quatre jeunes enfans pendus aux corbeilles : il leur mit en main des Truelles, & les autres inſtrumens dont les Maçons ont coutume de ſe ſervir. Il fit ſigne aux Aigles de s'envoler. Quand ces enfans ſe virent enlevés dans l'air, ils ſe mirent à crier tous enſemble : Apportez-nous des Pierres & de la Chaux : donnez-nous du Bois, & tous les autres matériaux néceſſaires pour bâtir. Nectenabo tout interdit de ce ſpectacle, & de voir ces enfans enlevés dans l'air par des Ai-

gles qui obéiſſoient à leurs ordres, demanda à Eſope quel Pays produiſoit ces hommes volans. Lycérus, lui répondit Eſope, en a beaucoup de cette eſpece ; mais vous, continua-t-il, qui n'êtes qu'un homme, voulez-vous entrer en parallele avec un Prince égal aux Dieux ? Je ſuis vaincu, dit Nectenabo ; il ne me reſte plus qu'à vous faire des queſtions, pour voir ſi vous y pourrez répondre ſur le champ. J'ai, dit-il, une eſpece de Cavalles fort extraordinaire, car quand elles entendent le henniſſement des Chevaux qui ſont à Babylone, elles conçoivent & deviennent pleines tout auſſi-tôt. Si vous êtes aſſez habile pour me donner la raiſon d'un événement ſi étrange, développez-nous votre doctrine. Grand Prince, lui repartit Eſope, donnez-moi du temps juſqu'à demain, & j'expliquerai votre Problême. Lorſqu'il fut retourné dans ſon appartement, il fit prendre un Chat par ſes Valets, qu'ils conduiſirent par toute la Ville en le fouettant. Les Egyptiens ont une grande vénération pour ces animaux ; voyant que l'on fouettoit ce Chat, ils y accoururent en foule ; ils l'arracherent des mains de ceux qui le fouettoient ; & allerent promptement raconter cette nouvelle au Roi, qui ayant fait venir Eſope : Vous ne ſçavez peut-être pas, lui dit-il, que nous rendons dans l'Egypte les mêmes honneurs aux Chats qu'aux Dieux : Pourquoi avez vous fait cela ? Je l'ai fait, répondit

Eſope, pour venger Lycérus, dont ce Chat a étranglé la nuit paſſée le Coq, qui lui marquoit par ſon chant toutes les heures de la nuit, & qui étoit outre cela très-vaillant & très-courageux. Eh quoi! Eſope, lui repartit le Roi, n'avez vous point de honte de mentir impunément, comme vous faites? Comment ſeroit-il poſſible qu'un Chat eût été dans une nuit d'Egypte à Babylone? Eſope lui dit en ſouriant: De la même maniere que vos Cavalles conçoivent en entendant les henniſſemens des Chevaux qui ſont à Babylone; l'un n'eſt pas plus poſſible que l'autre. Le Roi ne put s'empêcher, en entendant cette réponſe, d'admirer la ſubtilité & la prudence d'Eſope. Peu de temps après le Roi ayant fait venir de la Ville d'Héliopolis un grand nombre d'hommes ſçavans, & fort verſés dans les queſtions des Sophiſtes, il s'entretenoit avec eux du rare ſçavoir, & des ſubtiles inventions d'Eſope, & les pria d'un Feſtin où il devoit ſe trouver avec eux. Quand ils furent à table, l'un de ces Sophiſtes, venus d'Héliopolis, s'adreſſant à Eſope: Etranger, lui dit-il, le Dieu que j'adore m'a envoyé ici, pour te propoſer une queſtion à réſoudre. Vous vous énoncez mal, lui dit Eſope; car Dieu ſçait tout, & il n'y a rien de caché pour lui, ainſi il ne peut rien apprendre des hommes; non ſeulement vous vous abuſez vous même, mais vous voulez encore faire connoî-

tre l'ignorance de votre Dieu. Un autre lui dit : Il y a un grand Temple dans lequel on voit une Colonne qui contient douze Villes, chacune deſquelles eſt ſoutenue de trente Poutres que deux Femmes environnent. Voilà une belle queſtion, lui répondit Eſope, les enfans parmi nous ſçavent expliquer cela dès le berceau. Ce Temple dont vous parlez, c'eſt le Monde ; ce Pilier, c'eſt l'Année ; les Villes ſont les Mois ; les Poutres, les Jours des Mois ; le Jour & la Nuit qui ſe ſuccedent réciproquement, ſont les deux Femmes qui environnent les Poutres. Le lendemain Nectenabo ayant fait venir ſes Courtiſans : Je crains beaucoup, leur dit-il, que nous ne ſoyons obligés de payer un tribut à Lycéres, à cauſe d'Eſope ; mais un d'entr'eux dit au Roi : il faut lui propoſer des queſtions bizarres, qui n'ont ni ſens ni raiſon, que nous ne ſçaurions nous-mêmes expliquer, & dont nous n'avons jamais entendu parler. Je vous les expliquerai demain, leur dit Eſope. Après cela il alla dans ſon appartement faire un petit Billet, où il écrivit ces paroles : Nectenabo confeſſe devoir à Lycérus mille talens de tribut. Le lendemain étant retourné auprès du Roi, il lui préſenta ce Billet. Les Courtiſans & les Conſeillers du Roi dirent tout d'une voix, avant que de l'ouvrir : Nous ſçavons cela ; il y a longtemps que nous en avons été inſtruits, ce n'eſt pas une nouveauté pour nous. Puiſque

vous confeſſez la dette, leur repartit Eſope, je vous en ſuis fort obligé, & vous en remercie très-humblement. Mais Nectenabo ayant lu le Billet, & ne pouvant ſouffrir les termes de dette & de tribut : Je ne dois rien à Lycérus, dit-il, & cependant vous portez vous votre témoignage contre moi, comme ſi j'étois ſon débiteur. Alors ils changerent de ſentiment & de langage, & dirent tous de concert : Nous n'en ſçavons rien, nous n'en avons jamais entendu parler. Si cela eſt, leur repartit Eſope, votre queſtion eſt expliquée. L'admiration & l'étonnement de Nectenabo redoublant toujours : Il faut l'avouer, s'écria-t-il, que le Roi Lycérus eſt trop heureux d'avoir dans ſon Royaume un homme d'une érudition ſi profonde, & qui eſt comme une ſource inépuiſable de ſciences. Il mit donc entre les mains d'Eſope l'argent du tribut dont ils étoient convenus entr'eux, & le renvoya avec de grandes démonſtrations d'amitié. Eſope étant retourné a Babylone, raconta à Lycérus tout ce qui s'étoit paſſé dans l'Egypte, & lui donna le tribut que Nectenabo lui envoyoit. Lycérus ordonna par reconnoiſſance de faire ériger, à la gloire d'Eſope, une Statue d'or.

CHAPITRE XXVII.

Du voyage que fit Eſope en Grece & à Delphes.

PEu de temps après le retour d'Eſope à Babylone, il prit la réſolution d'aller voyager dans la Grece, avec la permiſſion du Roi, qui y conſentit, après qu'Eſope lui eut juré qu'il retourneroit, ſans y manquer, à Babylone pour y paſſer le reſte de ſa vie. Eſope ayant parcouru les principales Villes de la Grece, où il donna à tout le monde de grandes preuves de ſon éminent

ſçavoir, eut envie d'aller juſqu'à Delphes. Ceux du Pays étoient charmés de l'entendre diſcourir : cependant ils ne lui portoient point de reſpect, & ne lui rendirent aucuns honneurs. Eſope, les regardant : Habitans de Delphes, leur dit-il, je pourrois vous comparer, avec juſtice, à une piece de bois qui flotte ſur la Mer : Ceux qui la voient de loin pouſſée par les ondes, croient que c'eſt quelque chose d'un grand prix ; mais ils en jugent tout autrement, quand la Mer l'a portée ſur le rivage. Lorſque j'étois fort éloigné de votre Ville, j'avois pour vous une grande admiration, & je vous regardois comme des hommes qui méritoient toute mon eſtime ; mais depuis que je ſuis arrivé parmi vous, j'ai reconnu mon erreur ; j'ai abſolument changé de ſentimens, & je vous regarde comme les plus mépriſables de tous les hommes. Les Habitans de Delphes l'entendant parler de la ſorte, & craignant qu'il ne les décriât dans toutes les Villes où il paſſeroit, prirent la réſolution de le faire mourir par artifice & par une calomnie concertée. Pour mieux exécuter leur deſſein, ils s'aviſerent de prendre dans le fameux Temple d'Apollon, un Flacon d'or, & de le cacher furtivement parmi les meubles d'Eſope, qui, ne ſe doutant nullement de ce complot, & de la ſupercherie qu'on lui avoit faite, ſortit de Delphes pour aller dans la Phocide. Les Habitans de Delphes

coururent après, ils l'arrêterent, & l'accuſerent comme un ſacrilege. Il ſe défendit, & nia hardiment d'avoir commis une action ſi lâche ; mais ſans s'arrêter à ce qu'il leur diſoit, ils fouillerent par force dans ſes Valiſes, où ils trouverent le Vaſe d'or qu'ils y avoient mis. Ils l'emporterent faiſant grand bruit, & le montrerent à tout le Peuple de Delphes. Eſope, connoiſſant leur mauvaiſe foi & leur perfidie, proteſta de ſon innocence, les priant de le mettre en liberté, & de le laiſſer continuer ſon voyage. Non-ſeulement ils refuſerent de le relâcher, mais encore ils le traînerent en priſon comme un ſacrilege, & le firent condamner à la mort par les ſuffrages de tous les Juges. Eſope ne pouvant trouver aucun ſtratagême pour ſe garantir du malheur dont il étoit menacé, déploroit dans ſa priſon ſon infortune. L'un de ſes amis, nommé Damas, le voyant dans un état ſi déplorable, & accablé de douleur, lui demanda le ſujet de ſon affliction. Une Femme, lui répondit Eſope, ayant depuis peu enſeveli ſon Mari, alloit pleurer tous les jours ſur ſon tombeau ; un Laboureur, qui travailloit à la terre aſſez près de là, conçut de l'amour pour cette Femme, &, ayant quitté ſes Bœufs & ſa Charrue, alla dans le tombeau, où s'étant aſſis, il commença à pleurer comme elle. Cette Femme lui demandant pourquoi il pleuroit de la ſorte ? C'eſt parce que j'ai depuis peu enterré ma

Femme, lui répondit-il, & je ſoulage ma douleur par mes larmes. Le même malheur m'eſt arrivé, dit la Femme. Puiſque nous ſommes tous deux dans la même ſituation, ajouta le Payſan, qui peut nous empêcher de nous marier enſemble? J'aurai pour vous la même tendreſſe que j'avois pour mon Epouſe, & vous m'aimerez comme vous aimiez votre Mari. Ce diſcours perſuada la Femme, ils convinrent enſemble de ſe marier. Pendant qu'ils faiſoient leurs conventions, un Voleur enleva les bœufs du Payſan, qui, retourné à ſon champ, & n'y trouvant plus ſes bœufs, commença à ſe déſeſpérer, & à pleurer plus amerement que jamais. La Femme ſortit du tombeau, & le voyant accablé de douleur: Eh quoi, lui dit-elle, vous pleurez encore! Oui, ſans doute, lui répondit-il; c'eſt maintenant que j'ai bien raiſon de pleurer. Voilà, à peu près, continua Eſope, l'état où je ſuis; après avoir évité de grands périls, je ne vois point de moyen d'éviter la mort dont je ſuis menacé; c'eſt pour cela que je pleure.

CHAPITRE XXVIII.

Eſope eſt livré pour être précipité du haut d'un Rocher.

ALors les Habitans de Delphes vinrent en foule à la priſon d'Eſope : ils l'en tirerent avec violence, pour le traîner ſur un lieu fort élevé, & pour le jetter du haut en bas. Lorſque les Bêtes parloient, leur diſoit-il, le Rat ayant lié amitié avec la Grenouille, la pria de venir ſouper avec lui : il la conduiſit dans l'Office d'un homme fort riche, où il y avoit pluſieurs choſes bonnes à manger.

Le Rat lui diſoit : Mangez, mon Amie. La Grenouille, après qu'ils eurent fait grande chere, voulut traiter le Rat à ſon tour, & le pria de venir prendre un repas chez elle : Mais de peur que le chemin ne vous fatigue, j'attacherai par un fil votre pied au mien, afin que vous nagiez avec moi. Ayant parlé de la ſorte, elle ſauta dans l'Etang, elle nageoit entre deux eaux ; mais le Rat perdoit la reſpiration, & crevoit à force de boir. Il dit, en ſe mourant, ces paroles à la Grenouille : Vous êtes la cauſe de ma mort ; mais un plus grand que vous me vengera quelque jour. Sa prédiction fut accomplie peu de temps après ; car un Aigle ayant apperçu le corps du Rat qui flottoit à fleur d'eau ſur l'Etang, vint fondre deſſus, & l'enleva avec la Grenouille qui lui tenoit par le pied, & il dévora l'un & l'autre. Vous me faites mourir injuſtement, & vous m'opprimez par la force ; mais j'aurai des vengeurs qui vous puniront. Babylone & la Grece entiere vous demanderont compte de mon ſang. Ce diſcours ne toucha nullement les Habitans de Delphes, & ne les diſpoſa point à lui pardonner. Il ſe réfugia dans le Temple d'Apollon ; mais ils l'en arracherent de force, & pleins de colere & de rage, ils le traînerent ſur une éminence, pour le précipiter. Durant le chemin Eſope leur diſoit : Ecoutez-moi, Peuples de Delphes : Un Lievre ſe voyant pourſuivi par un Aigle, ne ſçachant où ſe cacher,

cacher, pour éviter un Ennemi ſi dangereux, ſe réfugia dans le trou d'un Eſcarbot, le priant de lui donner un aſyle. L'Eſcarbot pria l'Aigle de ne point faire mourir ce pauvre Animal, le conjurant au nom du grand Jupiter, de ne pas dédaigner ſa petiteſſe. L'Aigle indigné, donna un coup d'aile à l'Eſcarbot, enleva le Lievre, l'étrangla & le dévora. L'Eſcarbot offenſé de cet outrage, vola avec l'Aigle pour reconnoître ſon nid; il y entra, il y fit un trou par où les œufs de l'Aigle tomberent, & ſe caſſerent. L'Aigle enragé de l'audace de celui qui lui avoit fait cet affront, réſolut de faire ſon nid dans un lieu plus élevé; l'Eſcarbot y monta, & fit le même ravage que la premiere fois. L'Aigle ne ſçachant plus quelles meſures prendre pour ſe garantir des inſultes d'un Ennemi qu'il ne connoiſſoit pas, alla trouver Jupiter, (car on dit communément que cet Oiſeau eſt ſous la protection du Maître des Dieux,) & mit ſur ſes genoux la troiſieme partie de ſes œufs, les lui recommandant, & le priant d'en avoir grand ſoin; mais l'Eſcarbot ayant fait comme une pilule de fiente, vola au Ciel, & répandit cette ordure dans le ſein de Jupiter, qui ſe levant bruſquement pour ſe ſecouer, & ne ſe ſouvenant plus que les œufs de l'Aigle étoient ſur ſes genoux, les fit tomber, & ils ſe briſerent. Jupiter ayant appris de l'Eſcarbot, que ce qu'il en avoit fait, n'étoit que pour tirer

vengeance de l'Aigle, qui ne s'étoit pas contenté de l'outrager, mais encore qui avoit commis une impiété contre Jupiter même; puiſque l'Eſcarbot l'avoit conjuré en ſon nom, ſans en pouvoir rien obtenir, fit une ſévere réprimande à l'Aigle, lorſqu'il fut de retour, & lui dit que l'Eſcarbot étoit la cauſe de tous ſes chagrins, & qu'il avoit eu raiſon de ſe venger de la ſorte. Mais Jupiter ne voulant pas que l'eſpece des Aigles fût entierement détruite, perſuada à l'Eſcarbot de ſe réconcilier de bonne foi. L'Eſcarbot n'en voulut rien faire, & n'eut point d'égard pour la médiation de Jupiter, qui ordonna ſagement que les Eſcarbots ne paroîtroient point pendant tout le temps que les Aigles pondent leurs œufs. Peuples de Delphes, ne mépriſez point le Dieu dans le Temple duquel je ſuis venu chercher un aſyle, quoique ce Temple ne ſoit pas fort grand, ni proportionné à la majeſté de ce Dieu; car aſſurément il punira l'impiété des méchans. Les Habitans de Delphes ne ſe ſouciant pas de ſes remontrances, le conduiſoient toujours au lieu deſtiné pour ſon ſupplice. Eſope voyant que tous ſes diſcours ne les attendriſſoient point, & ne pouvoient leur faire changer de réſolution, leur parla en ces termes: Ecoutez, hommes cruels & avides de ſang: Un Laboureur ayant vieilli à la campagne, ſans avoir jamais mis le pied dans la Ville, pria ſes valets de l'y tranſ-

porter pour la voir. Ils attelerent des Aſnes à un Chariot, ſur lequel ils mirent le Vieillard, & le laiſſerent aller tout ſeul. Peu de temps après il s'éleva un grand orage mêlé de pluies & de vents, & l'air s'obſcurcit. Les Aſnes qui ne connoiſſoient plus leur chemin, ſans ſçavoir où ils alloient, conduiſirent le pauvre Vieillard ſur le bord d'un précipice. Ce malheureux ſe voyant dans un péril preſque inévitable : Hélas ! s'écria-t-il, en s'adreſſant à Jupiter, en quoi ai-je offenſé votre Majeſté, pour me faire mourir d'une maniere ſi tragique, non point par des Chevaux courageux, ni par des forts Mulets, mais par des Aſnes qui ſont les plus vils de tous les animaux ? Mon ſort reſſemble en quelque maniere à celui de ce malheureux Vieillard ; & ce qui m'afflige le plus dans mon infortune, c'eſt que je ſuis condamné à la mort, non point par des hommes ſages & d'un grand mérite, mais par les plus indignes & les plus méchans hommes de l'Univers Etant ſur le point d'être précipité, il leur dit encore cette Fable : Un homme devint éperdument amoureux de ſa propre fille, dont il abuſa, après avoir envoyé ſa femme à la campagne, pour être plus en liberté d'exécuter ſon infame projet. Cette fille lui diſoit : Mon Pere, vous faites une choſe abominable ; j'aimerois beaucoup mieux être déshonorée par d'autres hommes que par vous, qui m'avez donné la vie. Je vous

fais le même reproche, infames Habitants de Delphes ; j'aimerois mieux tomber dans les Gouffres de Sylla & de Charybde, ou dans les Rochers de l'Afrique, que de périr injuſtement par des mains ſi indignes. Je déteſte votre Patrie, & j'atteſte les Dieux qui vengeront ma mort, & qui vous puniront de m'avoir fait mourir avec tant d'injuſtice. Les Habitans de Delphes, ſans s'arrêter à ſes menaces, le précipiterent du haut d'un rocher, & il mourut. Peu de temps après tout le Pays ſe vit déſolé par la peſte. Ils conſulterent l'Oracle, qui leur dit que ce malheur étoit une punition de l'injuſtice qu'ils avoient faite à Eſope, & qu'il falloit expier le crime dont ils s'étoient noircis par ſa mort. Le remords qu'ils en eurent, les obligea à lui dreſſer une Pyramide. Les plus grands Hommes de la Grece, & les plus Sages de ce temps-là ayant appris le mauvais traitement qu'on avoit fait à Eſope, vinrent à Delphes, & s'étant informés de ceux qui avoient été les principaux Auteurs de la mort d'Eſope, ils en firent une cruelle vengeance.

LES FABLES D'ESOPE.

FABLE PREMIERE.

Le Coq & la Perle.

Le Coq ſur un fumier grattoit, lorſqu'à ſes yeux
Parut un Diamant : Hélas ! dit-il, qu'en faire ?
Moi qui ne ſuis point Lapidaire ;
Un grain d'orge me convient mieux.

UN Coq trouva par haſard une Perle en grattant dans un fumier ; il la rejetta, & dit : Un Lapidaire rendroit graces aux Dieux d'une telle fortune ; mais à mon égard, une Perle me convient ſi peu,

que je m'eſtimerois beaucoup plus heureux d'avoir trouvé un grain d'orge.

Ce Tréſor qu'un Coq mal-habile
Rebute, & voit ici d'un œil indifférent,
C'eſt Homere ou Virgile
Entre les mains d'un ignorant.

FABLE II.

Le Loup & l'Agneau.

Un Loup querelloit un Agneau,
Qui ne ſçavoit pas troubler l'eau:
A tous coups l'injuſte puiſſance
Opprime la foible innocence.

LE Loup & l'Agneau ſe déſaltéroient dans le courant d'un Ruiſſeau: Le premier fort près de ſa ſource, l'autre fort au-deſſous.

Le Loup, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour mettre l'Agneau en pieces, ne l'eut pas plutôt apperçu qu'il courut à lui, & l'accuſa d'avoir troublé ſon eau. Comment pourrois-je la troubler, lui dit l'Agneau tout tremblant ? Je bois fort au-deſſous de l'endroit où vous buvez : Croyez que bien loin de chercher à vous nuire, je n'en ai pas ſeulement la penſée. Hier, repliqua le Loup, je vis ton Pere qui animoit par ſes cris des Chiens qui me pourſuivoient. Il y a plus d'un mois, répondit l'Agneau, que mon Pere a ſenti le couteau du Boucher. C'étoit donc ta Mere, pourſuivit le cruel : Ma Mere, repartit l'autre, mourut ſes jours paſſés en me mettant au monde. Morte ou non, reprit le Loup, en grainçant les dents, je ſçais combien tu me hais, toi & tous les tiens, il faut que je m'en venge. Cela dit, il ſe lance ſur l'Agneau, l'étrangle & le mange.

L'Agneau n'alléguoit rien pour ſa juſte défenſe,
Qui ne mît le Loup dans ſon tort :
Mais il ne ſçavoit pas qu'opprimer l'innocence,
C'eſt le droit du Méchant, quand il eſt le plus fort.

FABLE III.

La Grenouille, le Rat & le Milan.

Le Rat & la Grenouille auprès d'un Marécage
S'entretenoient en leur langage ;
Le Milan fond ſur eux,
Et les mange tous deux.

LA Grenouille conteſtoit avec le Rat : La premiere ſoutenoit qu'à bon droit elle s'étoit miſe en poſſeſſion de certain Marais. L'autre prétendoit au contraire, qu'il lui appartenoit, & partant que la Grenouille devoit le déguerpir. Celle-ci n'en voulut rien faire. Bientôt la diſpute s'échauffa entr'eux, & à tel point, qu'enfin ils ſe battirent. Ils euſſent beaucoup mieux fait de s'accorder ; car

tandis qu'échauffés au combat, ils ne penſoient à rien moins qu'au Milan, celui-ci qui les guettoit de loin vint fondre ſur les combattans, & les mit tous deux en pieces.

C'eſt ainſi, petits Princes,
Qui vous entre battez, que pendant le débat,
Un Voiſin plus puiſſant fondant ſur vos Provinces,
A vos dépens viendra terminer le combat.

FABLE IV.

Le Cerf & la Brebis.

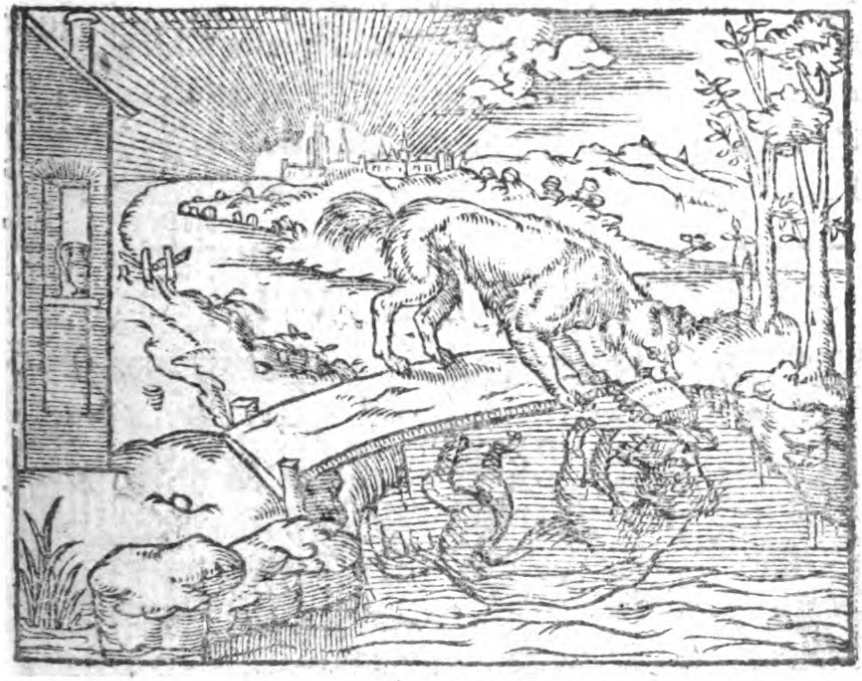
Le Cerf & la Brebis eurent une querelle;
Mais parce que le Loup en étoit le témoin,
Elle avoua la dette, & lorſqu'il fut bien loin,
Quand on promet par force, on ne doit rien, dit-elle.

LE Cerf accompagné du Loup demandoit à la Brebis qu'elle eût à lui rendre un

boiſſeau d'Orge qu'il lui avoit, diſoit-il, prêté. La Brebis, que la préſence du Loup intimidoit, avoua la dette, quoiqu'elle n'eût jamais rien emprunté du Cerf, & prit jour pour s'acquitter envers lui. Ce jour venu, l'autre ne manqua pas d'aller chez la Brebis, & de la ſommer de lui tenir parole; mais celle-ci qui le vit ſeul, ſe moqua de lui. Je ne ſuis pas, lui dit-elle, obligée de vous la tenir, puiſque je ne vous l'ai donnée que par force, & de peur du Loup, qui vous accompagnoit: Allez, je ne vous dois rien.

Le Cerf n'étoit pas trop content;
Il crut que la Brebis l'alloit payer comptant.
Mais il étoit bien fou de compter ſur ſon Orge;
Tient-on un Traité fait le poignard ſur la gorge?

FABLE V.



Le Chien & l'Ombre.

Le morceau dans la geule un Chien paſſoit à nage,
Et comme au travers l'onde il en eut vu l'image,
Pour elle il oublia le corps qu'il laiſſa cheoir.
Où ne nous réduit point l'avidité d'avoir !

UN Chien traverſoit une Riviere ſur un Pont, tenant un morceau de chair dans ſa gueule ; il en vit l'Ombre dans l'eau, & crut que c'étoit quelque nouvelle proie. Auſſi-tôt il lâcha la ſienne, & s'élança vers ce rien, qui lui ſembloit être un mets exquis. Mais quel fut ſon déſeſpoir, lorſqu'il vit ſon avidité fruſtrée ! Malheureux que je ſuis ! s'écrioit-il, en

regrettant ce qui lui étoit échappé, pour n'avoir ſçu m'en tenir à ce que j'avois, j'ai tout perdu.

Combien de Conquérans auſſi fous que ce Chien,
Pour vouloir trop avoir, perdent tout, & n'ont rien!
Hé, ſans porter le feu ſur les Etats des autres,
Monarques, ne ſongez qu'à conſerver les vôtres!

FABLE VI.

Le Lion allant à la Chaſſe avec les Animaux.

Les Animaux diſoient tout d'un commun accord,
Chaſſons, que les profits ſoient également nôtres:
Mais le Lion prit tout, ne laiſſant rien aux autres.
Voilà comme on partage avec le plus fort.

LE Lion, la Brebis & quelques autres Animaux allerent enſemble à la Chaſſe.

Le premier avoit juré qu'au retour il partageroit également entre tous ſes Aſſociés, ce que les uns ou les autres auroient pris. Un Cerf tomba dans les lacs de la Brebis, qui en avertit auſſi-tôt le Lion. Celui-ci accourut, dépeça la proie en quatre parts, & en fit le partage, en préſence des Animaux. Voici comment : Parce que je m'appelle Lion, la premiere part, leur dit-il, m'appartient. Je ſuis le plus courageux, ainſi la ſeconde m'eſt encore due. Il me faut auſſi céder la troiſieme, comme au plus fort ; & ſi quelqu'un de vous me diſpute la quatrieme, je l'étranglerai ſur l'heure. Ainſi le Lion prit le Cerf tout entier, ſans que ſes Aſſociés oſaſſent même s'en plaindre.

Peu s'en fallut encore qu'il ne les croquât tous.
Pour conquérir une Province,
Petits, qui vous liguez avec un méchant Prince,
C'eſt ainſi qu'au partage il ſe moque de vous.

FABLE VII.

Le Loup & la Grue.

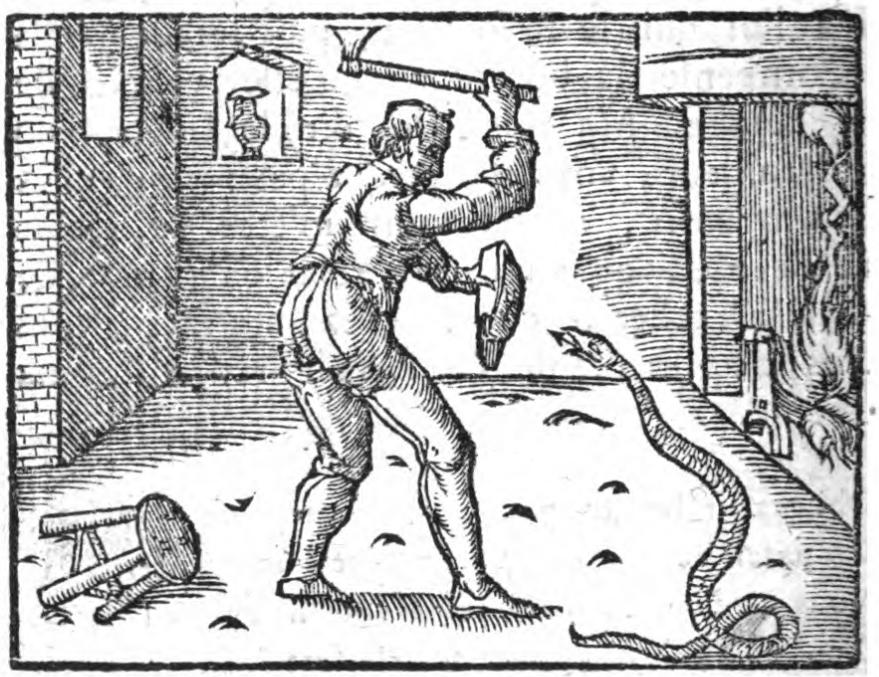
La Grue ayant tiré de la gorge du Loup
Un os de ſon long bec, qui le preſſoit beaucoup;
Il n'a tenu qu'à moi de vous manger, Commere,
Lui dit le Loup ingrat, & c'eſt votre ſalaire.

UN Loup mangea une Brebis, mais ſi goulument, qu'un os s'engagea fort avant dans ſa gorge, & y reſta. Tout ce qu'il put faire alors, ce fut de chercher du ſecours; mais il eut beau en demander, chacun le laiſſa crier, ſans ſe mettre en peine du mal qu'il reſſentoit. Il étoit, diſoit-on, très-juſtement puni de ſa gourmandiſe.

La Grue ſeule ſe laiſſa gagner par ſes belles paroles, & ſe mit en devoir de le ſoulager, fourra ſon long bec dans ſon goſier, & en tira l'os qui le ſuffoquoit, puis lui demanda récompenſe du bon office qu'elle venoit de lui rendre. Ma mie, lui dit le Loup d'un ton railleur, vous n'y penſez pas : Moi, vous récompenſer, quand vous m'êtes redevable de la vie, quand il n'a tenu qu'à moi de vous arracher le cou : Allez, ingrate, vous êtes trop heureuſe de l'avoir retiré de ma gueule.

Obligez un ingrat, pour toute récompenſe,
Un pareil compliment paiera votre imprudence.
Vous me fîtes du bien, je ne vous fis nul mal
Tout cela, diroit-il, me ſemble fort égal.

FABLE VIII.



Le Laboureur & la Couleuvre.

Tranſie & demi-morte étoit une Couleuvre :
Un homme auprès du feu la mit dans ſa maiſon ;
Qu'enſuite elle infecta de ſon ingrat poiſon.
Ah ! quel prix pour une bonne œuvre ?

UN Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre tranſie de froid, & demi-morte, il en eut pitié, la prit, & l'emporta dans ſa Cabane, où après avoir allumé un grand feu, il la réchauffa ſi bien, & en prit tant de ſoin, que peu à peu elle reprit ſes forces ; mais le premier uſage qu'elle en fit, fut de s'élever contre ſon Bienfaicteur, &

de ſe lancer ſur lui pour le piquer. Méchante, lui dit le Laboureur ſurpris de ſon ingratitude, eſt-ce ainſi que tu reconnois le bien que je viens de te faire ? Après que je t'ai ſauvé la vie, tu cherches, ingrate, à me l'ôter. Cela dit, il prit une hache & la tua.

C'eſt ainſi qu'un ingrat eſt de ſon Bienfaiſteur
Le plus cruel perſécuteur :
Vous l'accablez de biens, il s'en ſert pour vous nuire,
Vous voulez l'élever, il cherche à vous détruire.

FABLE IX.

Le Sanglier & l'Aſne.

L'Aſne, mauvais plaiſant, railloit le Sanglier,
Qui d'abord en conçut un dépit effroyable :
Après il en eut honte, & tâcha d'oublier
Qu'il eut grincé les dents contre ce miſérable.

L'Aſne ſe moquoit un jour du Sanglier, & le bravoit. Celui-ci fut ſur le point de l'en punir, mais il retint ſa colere : Malheureux, lui dit-il en le regardant d'un œil de mépris, qu'il me ſeroit aiſé de rabattre ton inſolence ! Mais aux Dieux ne plaiſe que je m'emporte contre un lâche, qui n'en vaut pas la peine.

Se venger d'un Faquin, c'eſt ſe déshonorer :
Mépriſer ſa lâche inſolence,
C'eſt toute la vengeance
Qu'un noble cœur en doit tirer.

FABLE X.

Le Rat de Ville & le Rat des Champs.

Le Rat de Ville étoit dans la délicateſſe ;
Le Rat des Champs vivoit dans la ſimplicité ;
L'un avoit plus de politeſſe,
L'autre étoit plus en ſûreté.

LE Rat de Ville & le Rat des Champs ſe traiterent tour à tour. Le dernier commença la Fête dans un endroit fort écarté, & tira de ſon trou l'élite de ſes Proviſions, des Pois, du Fromage, & quelque peu de Lard. Il étoit pauvre, ainſi ce fût là tout ce qu'il put ſervir à ſon Ami, qui plus content du bon accueil de ſon Hôte que de ſes mets

groſſiers, n'y touchoit par complaiſance que de l'extrémité de la dent. Le repas fini, le Rat de Ville invita l'autre à venir le lendemain dîner chez lui, & lui vanta fort la chere qu'il faiſoit à la Ville. Le Campagnard s'y rendit, & trouva dans un fort beau Sallon le Feſtin préparé, ſur un tapis couvert de relief de viandes exquiſes : Mais à peine eut-il commencé à manger, qu'un Valet ouvrant bruſquement la porte du lieu où il étoit, vint troubler la joie des deux Amis, qui tout épouvantés s'enfuirent, qui deçà, qui delà. Le Valet retiré, le Rat de Ville rappella ſon Compagnon, qui demi-mort de la frayeur qu'il avoit eue, lui demanda ſi on lui donnoit ſouvent de pareilles alarmes : à tous momens, repliqua l'autre : mais il n'eſt point de plaiſir ſans peine. Quels que ſoient les vôtres, repartit le premier, s'ils ne ſont pas tranquilles, ils ne me tentent plus. Adieu, j'ai d'abord envié l'abondance de vos repas; mais comptez que je fais maintenant plus de cas du moindre des miens que de tous les vôtres.

Il n'eſt point de plaiſir où la crainte ſe trouve,
Riches, c'eſt ce qu'ici ce Rat ſenſé vous prouve.
Liberté, vous dit-il, repos & ſûreté
Sont des biens qu'on ne voit que chez la Pauvreté.

FABLE XI.

L'Aigle & la Corneille.

La Corneille excroqua la pâture de l'Aigle,
L'Aigle en rit comme font les magnanimes cœurs :
Aux petits appartient la fourbe ; & dans la regle
Il faut mieux que les Grands ſoient trompés que trompeurs.

UN Aigle tenoit une Huître entre ſes ſerres, & s'efforçoit d'en rompre l'écaille pour en tirer le Poiſſon qu'elle renfermoit, mais ſans pouvoir en venir à bout. Vous voilà bien intrigué, lui dit une Corneille, qui mouroit d'envie de lui excroquer ſa proie ; élevez-vous en l'air,

& le plus haut qu'il vous ſera poſſible ; puis laiſſez tomber votre Huître ſur ces cailloux ; l'écaille ſera bien forte ſi elle ne s'y briſe. L'Aigle trouva l'expédient merveilleux, & fit ce que l'autre lui conſeilloit : mais la conſeillere ſeule y trouva ſon compte ; car l'Huître s'étant briſée en tombant, la Corneille en enleva le Poiſſon, & prit la fuite, non ſans rire de la ſotte crédulité de l'Aigle.

Quand un fourbe vous dit : Pour finir votre affaire
Voici ce qu'il faut faire ;
Vous croyez que pour but il n'a que votre bien ;
Mais déſabuſez-vous, il ne ſonge qu'au ſien.

FABLE XII.

Le Renard & le Corbeau.

Le Renard du Corbeau loua tant le ramage,
Et trouva que ſa voix avoit un ſon ſi beau,
Qu'enfin il fit chanter le malheureux Corbeau,
Qui de ſon bec ouvert laiſſa chéoir un fromage.

UN Corbeau tenoit un fromage dans ſon bec. Un Renard en ſentit l'odeur, & s'avançant vers le Corbeau : Que vois-je, lui dit-il d'un air ſurpris ? On m'avoit fait entendre que votre plumage étoit noir. Hé, grands Dieux ! celui d'un Cygne n'eſt pas plus blanc. De grace, Seigneur Corbeau, permettez que je vous contemple un

moment tout à mon aiſe. Sans flatterie, vous me ſemblez ſi beau, que je ne puis me laſſer de vous admirer. Mais, ajouta-t-il, en adouciſſant ſa voix : Je ſuis bien perſuadé que la beauté n'eſt pas la ſeule perfection qui vous diſtingue. La Nature qui s'eſt plu à vous rendre le plus accompli de tous les Oiſeaux, vous a donné ſans doute une voix divine ; & pour bien chanter, il n'eſt, j'en jurerois, dans nos bois, que vous & le Roſſignol. A ce diſcours le Corbeau, tout tranſporté d'aiſe, voulut faire connoître que le Renard ne ſe trompoit pas, & ouvrit le bec pour chanter ; mais en l'ouvrant il laiſſa tomber ſa proie, & le Renard s'en ſaiſiſſant, prit auſſitôt congé du Corbeau, auſſi ſatisfait, diſoit-il en le raillant, de la bonté du fromage, que de la beauté de la voix.

Ce Corbeau que tranſporte une vanité folle,
S'aveugle, & ne s'apperçoit point
Que pour mieux le duper, un Flatteur le cajole :
Hommes, qui d'entre vous n'eſt Corbeau ſur ce point ?

FABLE XIII.

Le Renard & l'Aigle.

Comperes & Voiſins aſſez mal aſſortis,
A la tentation tous deux ils ſuccomberent ;
Car l'Aigle du Renard enleva les petits,
Et le Renard mangea les Aiglons qui tomberent.

UN Aigle avoit fait ſon nid ſur un Chêne. Au pied de cet arbre un Renard nourriſſoit ſes petits, & tous deux y ſembloient s'entr'aimer. Un jour que le dernier étoit allé chercher pâture, l'Aigle fondit tout à coup ſur les petits du Renard, les enleva, & en fit curée à ſes Aiglons. L'autre de retour reconnut la per-

ſidie de ſon voiſin, & en fut outré : Mais comme il ne pouvoit atteindre ſon ennemi, tout ce qu'il put faire alors, ce fut de remettre aux Dieux le ſoin de ſa vengeance. Ils ne laiſſerent pas long-temps cette méchanceté impunie ; car quelques jours après, l'Aigle qui avoit remarqué que des Laboureurs ſacrifioient une Chevre ſur l'Autel de leur Dieu, vint en enlever un morceau, où quelques charbons en feu s'étoient attachés, & les emporta avec la chair dans ſon Nid. Comme il n'étoit fait que de paille & d'autres matieres combuſtibles, il s'embraſa d'abord, & les Aiglons tomberent à terre. Alors le Renard qui ſe tenoit au pied du Chêne, ſe jetta ſur eux, & rendit la pareille à l'Aigle, en les croquant tous l'un après l'autre.

Grand, quelque ſoit votre avantage
Sur un foible ennemi, craignez de l'outrager ;
N'armât-il contre vous qu'une impuiſſante rage,
Tremblez ; il eſt des Dieux qui ſçauront le venger.

FABLE XIV.

Le Lion accablé de vieilleſſe.

Contre un Lion caduc la rage ſe débonde
Des autres Animaux qui lui furent ſoumis.
C'eſt la plus grande pitié du monde
D'être vieux, & d'avoir quantité d'ennemis.

LE Lion couché dans ſa Caverne, languiſſoit accablé de vieilleſſe, & ſur le point d'expirer. Les animaux qui ne le craignoient plus dans cet état, accoururent de toutes parts pour l'inſulter. L'Aſne même parut, & vint avec bravade le frapper d'un coup de pied. Ah ! s'écria le Lion, en ſe tournant vers le Loup & le Sanglier, j'ai ſouffert patiemment tous vos outrages,

tout lâches qu'ils ſont ; mais qu'un Aſne oſe me faire inſulte, ah ! c'eſt ce que je ne puis endurer.

As-tu la force en main ? on te craint, on t'admire ;
Déchu de ta grandeur,
N'es-tu plus en état de nuire ?
Tout, juſques au Faquin, inſulte à ton malheur.

FABLE XV.

L'Aſne & le petit Chien.

L'Aſne flatta ſon Maître, & crut qu'il feroit bien
S'il pouvoit imiter les careſſes du Chien ;
Il lui mit lourdement ſes pieds ſur chaque épaule :
La ripoſte fut prompte, & faite à coups de gaule.

UN homme careſſoit un petit Chien en préſence de ſon Aſne ; celui-ci envioit le

le bonheur du premier. Que fait ce Chien, diſoit-il en lui-même, pour mériter les careſſes de notre Maître ? Quelquefois il lui donne la patte. Eh bien, s'il ne tient qu'à cela pour s'en faire aimer, je ſerai bientôt tout auſſi heureux que ce petit animal. Cela dit, il ſe leve ſur ſes pieds de derriere, & préſente lourdement ceux de devant à ſon Maître. Et celui-ci fort ſurpris, rebuta des careſſes ſi groſſieres, & appella ſes Valets, qui accoururent, & payerent à grands coups de bâton la civilité du Baudet.

Ne ſortez point de votre caractere :
Soyez ce que le Ciel vous fit :
Un Sot a beau ſe contrefaire,
Il ne ſera jamais ce qu'eſt l'homme d'eſprit.

FABLE XVI.

Le Lion & le Rat.

Un Lion prend un Rat, & ne lui fait point mal ;
En des filets tendus ce Lion s'embarraſſe,
Ces filets ſont rongés par ce foible Animal :
Et le grand du petit reçoit la même grace.

TAndis qu'un Lion dormoit, un Rat s'en approcha, fit cent tours autour de lui, enfin s'émancipa juſqu'à ſauter ſur ſa croupe. Le Lion s'en éveilla, le prit, & fut ſur le point de l'écraſer ; mais le jugeant indigne de ſa colere, il le lâcha. Celui-ci qui lui devoit la vie, trouva bientôt l'occaſion de s'en revancher ; car quelques jours après, le Lion tomba dans les filets des Chaſſeurs. La Fo-

rêt retentit de ſes rugiſſemens : à ce bruit, le Rat accourut, rongea les mailles des réſeaux qui enveloppoient ſon Bienfaicteur, & fit ſi bien qu'il le délivra.

Ménager tout le monde eſt choſe ſalutaire :
C'étoit fait du Lion ſans le Rat, qui l'eût dit ?
Et pourtant celui-ci tira l'autre d'affaire :
Le plus grand a ſouvent beſoin du plus petit.

FABLE XVII.

L'Hirondelle & les Oiſeaux.

L'Hirondelle aux Oiſeaux qui voulurent l'entendre,
Dit : Tâchez d'empêcher la ſemaille du Lin :
Elle vous eſt nuiſible ; & le projet malin
D'en faire quelque jour des filets pour vous prendre.

UNe Hirondelle vit un Laboureur qui enſemençoit une Cheneviere, & courut

en avertir les Oiſeaux. Un jour, leur diſoit-elle, cette graine vous ſera funeſte. Le chanvre viendra, & l'Oiſeleur en fera mille engins qui ſerviront à vous prendre : Croyez-moi, volez tous ſur ce champ & mangez cette ſemaille. Elle eut beau dire, on ne l'écouta pas ; au contraire, on la ſiffla, ainſi que ſes prédictions. Cependant le chanvre crût. Arrachez, leur dit-elle encore, cette maudite herbe ; car ſi vous la laiſſez, vous vous en repentirez. Arrachez-la vous-même, lui repartit-on, pour nous, nous n'en avons pas le loiſir. Enfin le chanvre étant mûr, l'Hirondelle courut aux Oiſeaux, & leur dit : Ce que je vous ai prédit eſt ſur le point d'arriver. Si vous aimez votre liberté, éloignez-vous de ces cantons. Babillarde, lui dit-on, quand vous plaira-t-il de ne nous plus rompre la tête ? Allez, nous n'avons rien à craindre. Alors elle quitta la compagnie des Oiſeaux, qui ſe repentirent, mais trop tard, de ne l'avoir pas voulu croire, car quelque temps après l'Oiſeleur arracha ſon chanvre, en fit des réſeaux, les tendit, & les y prit preſque tous.

Prévoyez les malheurs, comme fit l'Hirondelle ;
Mais ſur-tout écoutez un Conſeiller fidele :
Un bon avis n'eſt pas à rebuter ;
Heureux qui ſçait en profiter.

FABLE XVIII.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Une Poutre pour Roi faiſoit peu de beſogne,
Les Grenouilles tout haut en murmuroient déjà ;
Jupiter à la place y mit une Cicogne.
Ce fut encore pis, car elle les mangea.

LEs Grenouilles ſe laſſerent de vivre en République. Jupiter, s'écrierent-elles un jour, donnez-nous un Roi qui ſache nous gouverner Le Dieu rit de leur imprudence, & leur refuſa long-temps ce qu'elles lui demandoient : Mais enfin étourdi de leurs cris, il ſe réſolut, quoiqu'à regret, de les contenter, & lança dans leurs marais un Soliveau.

Le bruit qu'il fit en tombant, intimida ſi fort les Grenouilles, qu'elles ſe plongerent au fond de leurs Marécages, demi-mortes de frayeur. Mais quelque peu de temps après, une des plus hardies mit la tête hors de l'eau, & d'abord n'oſa conſidérer que de loin le nouveau Roi, puis ſe raſſura juſqu'à s'en approcher; enfin le voyant ſans mouvement, ſe mit à ſauter & reſauter ſur lui. Elle fut ſuivie d'une ſeconde, la ſeconde d'une troiſieme, & celle-ci de toutes les autres, qui fort mal ſatisfaites de leur Prince immobile, s'en plaignirent à Jupiter, & lui en demanderent un autre qui fût plus agiſſant. Le Dieu leur envoya la Cicogne, qui en fort peu de temps en croqua la moitié. Et celles-ci crierent plus fort que jamais, & demanderent à Jupiter qu'il les délivrât de leur Tyran. Mais il ne voulut plus les entendre: Puiſque vous n'avez pu, leur dit-il, ſouffrir votre bon Roi, ſouffrez maintenant le méchant, de peur qu'il ne vous en vienne encore un pire.

S'en tenir à ſon Roi, tel que le Ciel le donne,
C'eſt ce qu'Eſope ici ſagement vous ordonne:
Tel Peuple las du ſien, le changea follement,
Qui bientôt regretta l'ancien gouvernement.

FABLE XIX.

Les Colombes & le Milan.

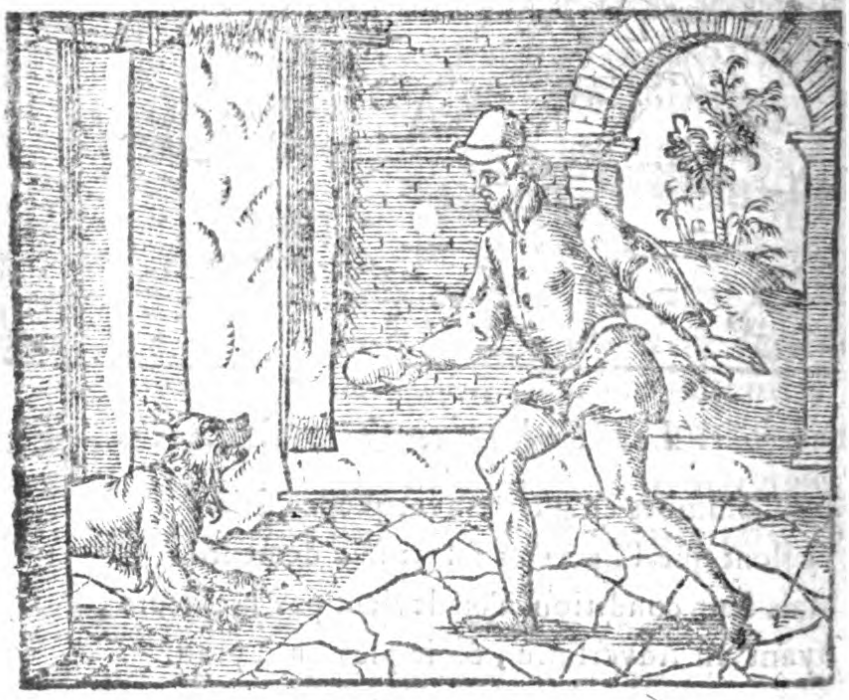
Les Colombes en guerre avecque le Milan
Veulent que l'Epervier à leur tête demeure :
Mais leur condition n'en devient pas meilleure,
Ayant un Adverſaire, & de plus un Tyran.

LE Milan faiſoit rude guerre aux Colombes ſes voiſines. Celles-ci pour ſe mettre à couvert de ces hoſtilités, crurent ne pouvoir mieux faire que de ſe choiſir entre les Oiſeaux un Roi qui pût faire tête à leur Ennemi. Le Faucon fut ce Roi, qui ne fut pas plutôt entré dans le Colombier, ſous prétexte de reconnoître les forces de

ſon parti, qu'il ſe jetta ſur les Colombes, & les tua toutes.

Nos voiſins, dit un Peuple, arment pour nous ſurprendre;
Oppoſons-leur un Chef qui puiſſe nous défendre.
On l'élit, mais bientôt le Chef eſt un Tyran,
Et le Faucon fait pis que n'eût fait le Milan.

FABLE XX.



Le Voleur & le Chien.

Le Chien dit au Larron qui le vouloit ſurprendre
Par l'appas d'un morceau de pain :
Il n'eſt pas queſtion de profit ni de gain,
Et tu viens moins ici pour donner que pour prendre.

UN Voleur s'efforçoit d'entrer pendant la nuit dans une maiſon à deſſein d'y

faire quelque vole ; mais il en fut empêché par un Chien qui la gardoit. Comme celui-ci ne ceſſoit d'aboyer, l'autre lui préſenta un morceau de pain, & crut l'engager par ce moyen à ſe taire ; mais le Chien le rejetta : Méchant, dit-il à l'Homme, je pourrois accepter ton préſent, ſi je ne connoiſſois dans quelle vue tu me l'offres. Va, retire-toi d'ici, rien ne peut corrompre ma fidélité.

Où ſont les Serviteurs qui ſuivent de ce Chien
La prudence fidelle ?
En dépit des Méchans, Princes, tout ira bien,
Si vous n'en choiſiſſez que d'après ce modele.

FABLE XXI.

La Truie & le Loup.

A la Truie en travail le Loup diſoit, Madame,
Si vous voulez, je puis vous ſoulager beaucoup:
Elle qui reconnut l'intention du Loup,
Peſte ſoit de la Sage-femme.

UN Loup vit une Truie en travail. Commere, lui dit-il, en s'approchant d'elle d'un air officieux, ſi vous le ſouhaitez, je vous aiderai à vous délivrer de votre portée: & pour ce qui eſt de vos Petits, ſi vous voulez m'en confier la garde, comptez qu'ils ſeront près de moi fort en ſûreté. Compere, lui dit la Truie, j'en ſuis bien perſuadée; mais ſi tu voulois bien t'éloigner du

lieu où je ſuis, il me ſemble que les Petits & la Mere auroient encore moins à craindre.

La Truie en refuſant les offres de ſervice
Que lui faiſoit un Loup paſſé Maître en malice,
Fort à propos, je crois, diſoit au fond du cœur,
Fou qui donne ſa Bourſe à garder au Voleur.

FABLE XXII.

Le Chaſſeur & le Chien.

N'êtes-vous pas injuſte autant qu'on le puiſſe être ?
Vous m'aimiez autrefois, & vous m'eſtropiez,
Parce que je n'ai plus ni de dents, ni de pieds :
Voilà ce qu'un vieux Chien reprochoit à ſon Maître.

UN Chaſſeur lançoit un Cerf, & tâchoit de ranimer par ſes cris, & par le ſon du

Cor, un Chien que la vieilleſſe avoit rendu peſant & tardif. Celui-ci qui manquoit bien moins de courage que de forces, fit un dernier effort, & courut de telle vîteſſe, qu'il atteignit la Bête, & la mordit, mais faute de dents, il ne put l'arrêter. Alors le Chaſſeur au déſeſpoir de manquer ſa proie, courut au Chien, & le chargea de coups, en lui reprochant qu'il n'étoit plus bon à rien. Si je ne ſuis plus ce que je fus autrefois, lui repliqua le Chien, ne t'en prends qu'à ma vieilleſſe. Maintenant je vaux peu, je l'avoue; mais, ingrat, ſouviens-toi de ce que j'ai valu dans ma jeuneſſe.

Que faire, dit un Grand, de ce vieil Officier?
Qu'il parte: il ne peut plus me rendre aucun ſervice.
D'accord: mais rendez-lui juſtice:
Ceux qu'il vous a rendus, les doit-on oublier?

FABLE XXIII.

Les Lievres.

Le Vent faiſoit du bruit dans une Forêt noire ;
Les Lievres eurent peur, nul ne les pourſuivant :
Je crois, dit l'un d'entr'eux, que ce n'eſt que le Vent,
Mais nous aurons toujours de la peine à le croire.

UNe Forêt battue du Vent, faiſoit plus de bruit que de coutume. Les Lievres s'en effrayerent. Sauvons-nous, dit l'un d'eux ; j'entends les cris du Chaſſeur, & les abois des Chiens, & toute la bande prit auſſi-tôt la fuite. Un Marais l'arrêta ; des Grenouilles y ſautoient de la rive dans l'eau. Le bruit qu'elles faiſoient en s'y plongeant

augmenta l'épouvante du Chef de nos Fuyards. Comme il ne pouvoit fuir en avant, & qu'il n'oſoit rebrouſſer en arriere, ſon embarras s'accrut, & à tel point, qu'il ne ſçavoit plus quel parti prendre. Cependant un de la Troupe réfléchiſſoit ſur ce qui les avoit ſi fort effrayés. Voici, dit-il aux autres, ce que nous fuyons, du Vent & des Grenouilles. A ces mots les Lievres ſe raſſurerent, & retournerent dans la Forêt.

Chaque Grenouille étoit pour le Lievre un Chaſſeur,
Rien ne nous groſſit tant les objets que la peur;
Un troupeau de Moutons, qui paît dans la Prairie,
C'eſt aux yeux d'un poltron de la Cavalerie.

FABLE XXIV.

Le Chevreau & le Loup.

Ouvre à ta Mere, ingrat, peux-tu la méconnoître,
Dit le Loup au Chevreau, ſe contraignant beaucoup ?
Le Chevreau répondit : Vous pourriez fort bien l'être,
Mais par la fente on voit que vous êtes le Loup.

UNe Chevre enferma ſon Chevreau dans ſa Loge, & s'en alla paître aux Champs. Un Loup qui s'en étoit apperçu, accourut dès que la Chevre fut partie, & vint frapper à la Loge. Ma fille, dit-il au Chevreau en contrefaiſant la voix de la Chevre, j'ai oublié en partant de vous embraſſer : Ouvrez vîte que je puiſſe vous marquer ma tendreſſe, ouvrez à votre chere Mere. Je ne puis m'y réſoudre,

repaſſit le Chevreau, qui l'avoit reconnu en regardant au travers des fentes de la porte. Vous avez à la vérité toute la voix d'une Chevre ; mais le mal eſt que je vous vois tout le corps d'un Loup.

Gouverneurs, quand de près l'Ennemi vous menace,
Ainſi que ce Chevreau, veillez ſur votre Place:
Tel entré dans le Fort, vous poignarde endormi,
Qui ſur le Pont-levis ſe diſoit votre Ami.

FABLE XXV.

La Brebis & le Chien.

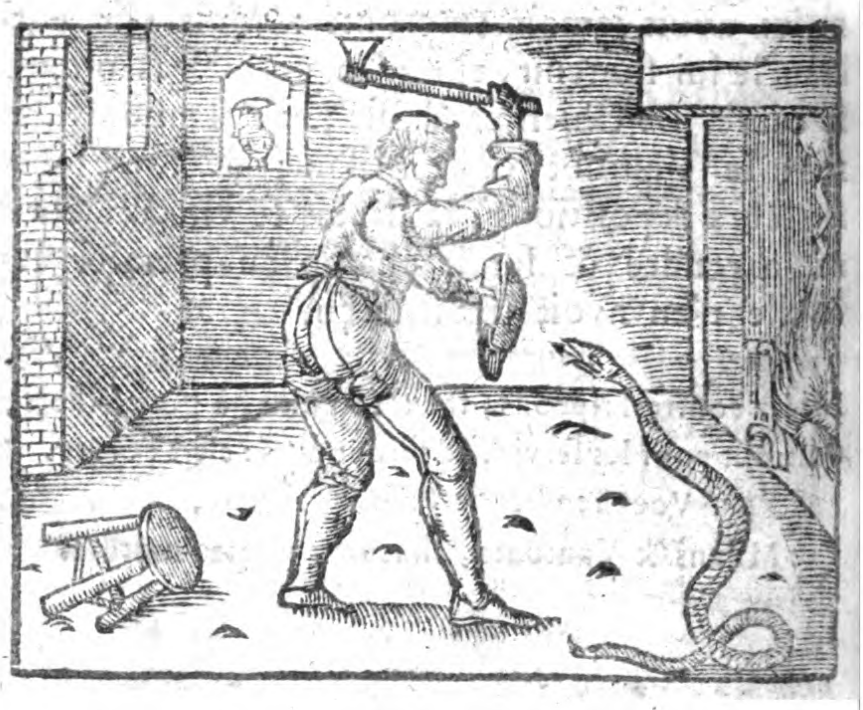
Le Mâtin ajourna la Brebis, ils plaiderent;
Malgré ſa bonne cauſe elle eut tort néanmoins:
Le Vautour & le Loup contr'elle dépoſerent.
Quelle partie, & quels témoins!

LE Chien ſomma la Brebis en préſence de quelques Animaux, de lui rendre un Pain

qu'il ſoutenoit à tort lui avoir prêté. La Brebis remontroit aux Juges, que le Chien, par une inſigne mauvaiſe foi, demandoit ce qu'elle ne lui avoit jamais emprunté : Mais elle eut beau le lui ſoutenir, elle n'en perdit pas moins ſa cauſe. Le Chien produiſit pour Témoins du fait, le Vautour & le Milan ; de ſorte que ſur leurs dépoſitions, la Brebis ſe vit condamnée à rendre & ſur le champ au premier ce qu'elle n'en avoit jamais reçu.

Plaidez contre Frippons ; faux Témoins, à grands flots,
Courront pour les ſervir, & ſeront crus : c'eſt l'ordre.
Vous rendrez le Pain, & ſi gros,
Que Milans & Vautours, chacun y pourra mordre.

FABLE XXVI.



Le Serpent & le Laboureur.

La cognée à la main, & d'une ame indignée,
L'Homme fuit le Reptile, après il s'en repent,
L'invite à revenir : Ma foi, dit le Serpent,
Je ne me fie à vous, non plus qu'à la cognée.

UN Laboureur ſe fâcha contre un Serpent qu'il nourriſſoit chez lui, & s'emporta juſqu'à le pourſuivre une cognée à la main dans le deſſein de le mettre en pieces : Mais celui-ci ſe ſauva dans les bois voiſins d'une telle viteſſe, que l'Homme ne put l'atteindre. Ce dernier, quelque temps après, vit la grêle hacher tous ſes grains, & crut qu'en

punition du mauvais traitement qu'il avoit fait au Reptile, les Dieux avoient attiré cet orage ſur ſes terres. Pour les appaiſer il ſe met en quête du Serpent, dans la vue de ſe réconcilier avec lui; le trouve, lui proteſte qu'à l'avenir il n'aura rien à craindre de ſa part, & le prie de retourner dans ſa Cabane; mais il eut beau l'en preſſer, le Serpent n'en voulut rien faire, & s'éloignant promptement de l'Homme: De grand cœur, lui cria-t-il de loin, je retournerois chez toi, ſi je ne ſçavois que tu y gardes encore ta cognée, & ſi je pouvois oublier à quelle intention tu l'as priſe un jour contre moi.

Quand un Méchant me dit, d'une voix radoucie:
Sans rancune, oublions le paſſé, je vous prie:
Je ne vous nuirai plus. Je réponds: Je vous croi;
Mais m'éloigner de vous, c'eſt le plus sûr pour moi.

FABLE XXVII.

Le Renard & la Cicogne.

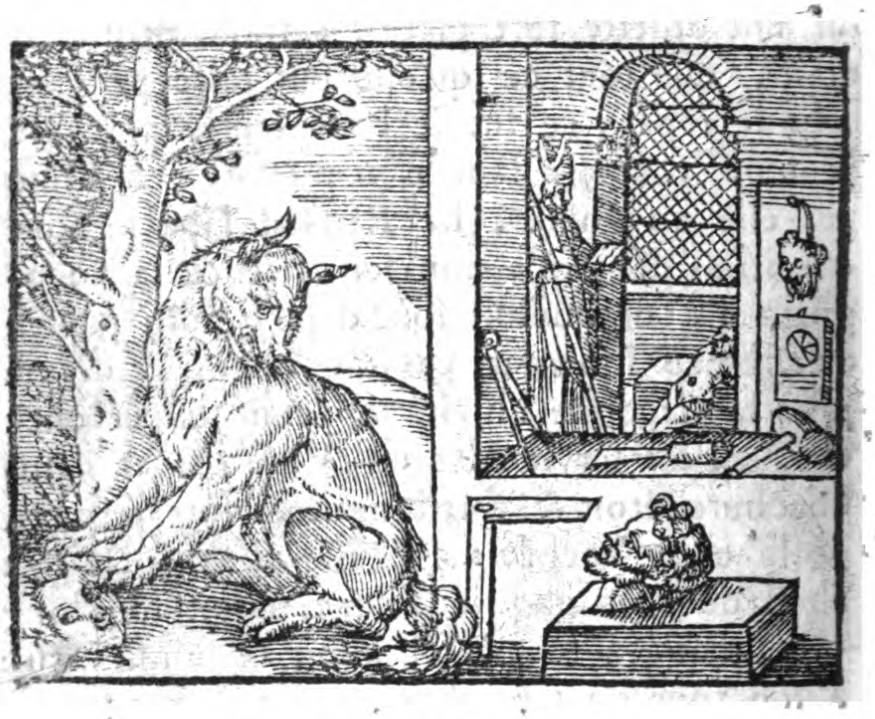
Maître Renard offrit un beau matin
A Dame la Cicogne un étrange Feſtin ;
Un Brouet fut par lui ſervi ſur une aſſiette,
Dont l'Oiſon au long bec ne put attraper miette.
Auſſi, pour ſe venger de cette tromperie,
A quelque temps delà la Cicogne le prie :
Dans un Vaſe à long cou lui ſert friand morceau,
Le Sot n'en put tâter ; & léchant ſon muſeau,
Il lui fallut à jeun retourner au Logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris.

Venez dîner chez moi, dit un jour le Renard à la Cicogne, je veux vous y traiter, & de mon mieux. Celle-ci, ſans ſe faire

beaucoup prier, accepta la parti, & s'y rendit à l'heure marquée. L'accueil fut des plus obligeans ; mais la chere n'y répondit pas. Pour tout mets, l'Hôte ſervit à ſa Voiſine, ſur une aſſiette fort plate, certain Brouet ſi clair, que tout ce qu'elle put faire pendant tout le repas, ce fut de béquéter le plat, & preſque toujours ſans rien prendre ; à peine put-elle en goûter. Le Renard lapa le tout en moins de rien, non ſans rire de la Cicogne, qui diſſimuloit ſon dépit, auſſi piquée qu'affamée. Il n'en rit pas long-temps. Le même jour la Cicogne l'invita à venir ſouper chez elle, & lui ſervit dans un Vaſe, dont l'embouchure étoit & fort longue & fort étroite, de la chair hachée : Et celle-ci qui profitoit alors de l'avantage que lui donnoit ſon long bec, mangea tout à ſon aiſe, & ſe mit à rire à ſon tour du trompeur, qui réduit pendant tout le Feſtin à ne lécher que les bords du Vaſe, quitta enfin la partie, & demi-mort de faim, ſe retira avec ſa courte honte.

Vous me fîtes jeûner. Je vous rends la pareille,
Diſoit la Cicogne au Renard baiſſant l'oreille :
Tout eſt dans les regles, Ami ;
Car à Fourbe, Fourbe & demi.

FABLE XXVIII.



Le Loup & le Buſte.

Un Loup, non ſans merveille, entra chez un Sculpteur,
Il n'y va pas ſouvent une pareille Bête ;
Voyant une Statue, il dit : La belle Tête !
Mais pour de la cervelle au dedans, ſerviteur.

UN jour un Loup entra dans l'Attelier d'un Sculpteur, & y apperçut un Buſte d'un travail excellent. D'abord il en admira la beauté ; mais dès qu'il l'eut vu de plus près, & qu'il eut remarqué que le Buſte ne donnoit aucun ſigne d'entendement : O

la belle tête ! s'écria-t-il, c'eſt grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle.

Par-tout Buſtes pareils, à la Cour, à la Ville ;
Qu'il vienne ce Loup habile,
Pour y rire de plus d'un Sot ;
O, que d'occaſions d'y placer ſon bon mot!

FABLE XXIX.

Le Geai paré des Plumes du Paon.

Oſes-tu bien cacher tes plumes ſous les nôtres,
Dirent les Paons au Geai rempli d'ambition ?
Qui s'éleve au-deſſus de ſa condition,
Se trouve bien ſouvent plus bas que tous les autres.

UN Paon perdit dans ſa mue quelques-unes de ſes plumes ; un Geai les ra-

maſſa, & s'en revêtit. Alors il crut ſurpaſſer en beauté les Paons même, & vint tout bouffi d'orgueil ſe faufiler avec eux, mais ſa vanité fut bientôt punie. Les Paons qui reconnurent l'artifice, lui arracherent ſes fauſſes plumes, & le chaſſerent à grands coups de bec de leur compagnie. Ainſi le Geai battu & déplumé, ne fut pas même plaint des autres Geais qu'il avoit mépriſés.

Qui s'éleve au-deſſus de ſa condition,
Y rentre tôt ou tard avec confuſion,
On l'a dit & redit; mais on a beau le dire,
Dans ces lieux ſur ce point, que de ſujets de rire!

FABLE

FABLE XXX.

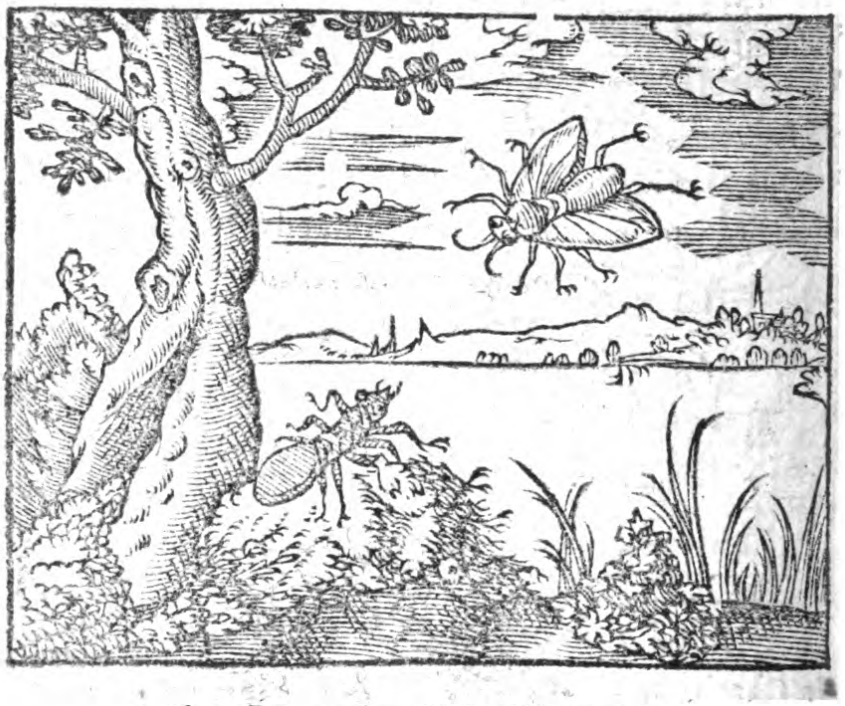
La Mouche & le Chariot.

Un Chariot tiré par deux Chevaux fougueux,
Rouloit ſur un chemin aride & ſablonneux :
Une Mouche étoit là préſomptueuſe & fiere,
Qui dit en bourdonnant, que je fais de pouſſiere !

UN Cocher pouſſoit ſur une plaine ſablonneuſe un Chariot que deux forts Chevaux tiroient avec vîteſſe : Une Mouche s'en apperçut & vint en bourdonnant ſe poſer ſur le timon du Char, & là s'imaginant qu'elle ſeule le faiſoit mouvoir : Voyez s'écrioit-elle, quelle pouſſiere je fais lever !

J'ai battu l'ennemi, la Victoire eſt complete,
Nous crie un fanfaron, on me doit ſa défaite ;
Voyons s'il eſt bien vrai qu'il ait ſauvé l'Etat :
Voici ce qu'il a fait : il a vu le Combat.

FABLE XXXI.



La Mouche & la Fourmi.

La Mouche qui n'eſt pas orgueilleuſe à demi,
Diſoit par vanité : Je ſuis noble, légere,
Et j'ai des traits piquans. Pour moi, dit la Fourmi,
Je ne ſuis ſimplement que bonne ménagere.

LA Mouche prétendoit avoir des avantages qui rendoient ſa condition fort ſupérieure à celle de la Fourmi. Ce n'eſt pas ſans raiſon, lui diſoit-elle avec orgueil, que je crois l'emporter ſur toi. Conſidere qu'elle eſt ma vie : Quelle Créature vit plus noblement que moi ? Je ne travaille point : J'entre partout où il me plaît, dans les Palais, dans les

Temples ; & de quelles viandes je m'y nourris, Dieu le ſçait. Sur quelle bouche, ſur quel ſein ne puis-je me repoſer ? Et tu voudrois après cela, miſérable, te comparer à moi, toi qui tapie dans un trou, n'y ſubſiſte qu'à peine de quelques grains à demi-pourris, & encore ne les as-tu qu'à force de travaux & de fatigues ? Il eſt vrai, repliqua la Fourmi, que tu habites des Palais ; mais on ne t'y regarde que comme une Importune : Ces Belles dont tu dérobes les faveurs, te chaſſent & te maudiſſent. Je conviens qu'en Eté tu fais bien meilleure chere que moi ; mais en Hiver, comment vis-tu ? tandis que reléguée par le froid au fond de quelque muraille, tu y mourras de faim & de miſere, je vivrai, moi, ſous terre de mes proviſions, & j'y jouirai, malgré la rigueur de la ſaiſon, des fruits de mon travail. Ceſſe donc, Fainéante, de me mépriſer. Si ta façon de vivre eſt plus noble, la mienne eſt moins à charge & plus sûre.

Un riche Fainéant voit cent mets ſur ſa table,
Et rit du Laboureur. Ce n'eſt qu'un miſérable ;
D'un peu de pain, dit-il, il ne vit qu'à demi.
Le Rieur eſt la Mouche, & l'autre la Fourmi.

FABLE XXXII.

Le Singe & le Renard.

Le Singe fut fait Roi des autres Animaux,
Parce que devant eux il faiſoit mille ſauts :
Il donna dans le piege, ainſi qu'une autre Bête ;
Et le Renard lui dit : Sire, il faut de la tête.

UN jour les Animaux s'aſſemblerent dans le deſſein de ſe choiſir entr'eux un Roi ; le Singe qui mouroit d'envie de l'être, fit en leur préſence des tours ſi ſurprenans, & des gambades ſi légeres, qu'après avoir charmé par ſa ſoupleſſe toute l'Aſſemblée, il en enleva les ſuffrages, & fut nommé Roi. Cependant le Renard chagrin de voir que l'a-

dreſſe l'eut emporté ſur le mérite, tendit au Singe ce panneau. Sire, lui dit il en lui montrant une foſſe, au fond de laquelle étoit un piege qu'il avoit préparé, & couvert de quelques feuilles, vous ſçaurez que ces jours paſſés j'ai découvert dans ce trou un Tréſor ineſtimable ; or, tout Tréſor, comme bien ſçait votre Majeſté, appartient de droit au Roi : vous êtes le nôtre ; ainſi comme il vous eſt acquis, ne manquez pas d'en faire votre profit. A ces mots le Singe ſauta dans la foſſe ; mais bien loin d'y voir ce qu'il cherchoit, il s'y trouva pris au piege du Renard. Et celui-ci éclatant de rire : Pauvre fou, dit-il à l'autre, as-tu bien pu te mettre dans l'eſprit, que tu ſçaurois gouverner les autres, quand tu ne ſçais pas te gouverner toi-même ?

Le Singe étoit fourni d'adreſſe.
On eût dans maints tours admiré ſa ſoupleſſe :
Mais il manquoit de jugement :
Et ſans cela voit-on de bon Gouvernement ?

FABLE XXXIII.

La Grenouille & le Bœuf.

La Grenouille ſuperbe en vain tâche à s'enfler
Pour atteindre le Bœuf, elle n'y peut aller ;
Mais en ſimple Grenouille au Marais élevée ;
N'eſt que dans ſon eſpece une groſſe crevée.

UNe Grenouille vit un Bœuf qui paiſſoit près d'un Marécage. Il ne ſera pas dit, cria-t-elle à ſa Fille, en ſe gonflant de toutes ſes forces, que ce Bœuf me ſurpaſſera en groſſeur. Regarde-moi bien, me voilà, je crois, pour le moins auſſi groſſe que lui. Vous n'en approchez pas, dit l'autre. M'y voici donc : Point du tout. Oh !

pourſuivit la Grenouille, j'y viendrai, ou je.... La Folle n'acheva pas, car pendant que pour s'enfler encore, elle ſe roidiſoit plus que jamais, elle creva.

Le Marquis fait le Duc : le Duc veut être Prince ;
Chacun s'enfle, & chacun devient enfin ſi mince,
Qu'ainſi que la Grenouille, il creve avec éclat.
On ſe perd à vouloir ſortir de ſon état.

FABLE XXXIV.

La Chauve-ſouris & les Oiſeaux.

Guerre entre les Oiſeaux ſanglante & meurtriere,
Dont pas un ne voulut avoir le démenti ;
Mais la Chauve-ſouris trahiſſant ſont parti,
N'oſa jamais depuis regarder la lumiere.

LEs Oiſeaux en guerre les uns contre les autres, ſe livroient bataille. Pendant

ce divisés en deux troupes, ils s'entre-battoient, la Chauve-souris sortit de ses rangs, & passa du côté des Ennemis, dans la vue d'affoiblir les leurs, dont elle souhaitoit la perte; mais après que la victoire se fut déclarée pour ceux qu'elle venoit d'abandonner, elle s'en repentit. Les Oiseaux & les vaincus, aussi-bien que les vainqueurs, justement indignés de sa lâche perfidie, la chassèrent, & lui enjoignirent, à peine de la vie, de ne jamais se présenter devant eux. De là vient qu'elle n'ose se montrer en plein jour, & qu'elle ne vole que de nuit.

Profitez de cette leçon,
Faux freres, rougissez de votre perfidie;
Et connoissez que l'infamie
Suit de fort près la trahison.

FABLE XXXV.

La Colombe & l'Epervier.

La Colombe eſt en proie à l'Epervier ſubtil,
Qui dans les mains d'un homme après lui-même tombe.
Eh ! que vous ai-je fait ? pardonnez-moi, dit-il.
Eh ! que vous avoit fait, dit l'autre, la Colombe ?

UN Epervier, après avoir long-temps pourſuivi une Colombe, ſans pouvoir l'atteindre, vint en étourdi s'abattre dans les réſeaux d'un Oiſeleur. Celui-ci ne l'eut pas plutôt pris, qu'il ſe mit en devoir de s'en défaire. Cruel, lui diſoit l'Oiſeau, qui voulez m'ôter la vie, quel mal vous ai-je fait? Et quel mal, reprit l'Homme, t'avoit fait

cette Colombe que je t'ai vu pourſuivre ?
Meurs. Cela dit, il le tue.

Ainſi le Ciel permet qu'un Méchant ſoit la proie
D'un plus Méchant que lui,
Qu'il le paie à ſon tour de la même monnie
Dont il payoit autrui.

FABLE XXXVI.

Le Renard & le Loup.

Le Loup ſe voit trahi du Renard ſon Compere,
Qui mene le Berger juſques dans ſon repaire ;
Et comme à ce maſacre il a contribué,
Il hérite du Loup, & puis il eſt tué.

UN Loup ſubſiſtoit dans ſa taniere de quelques proviſions qu'il y avoit amaſ-

ſées. Un Renard qui s'en étoit apperçu, courut lui rendre viſite, dans le deſſein de les lui excroquer : mais comme le Loup ſe tenoit ſur ſes gardes, il ne put y réuſſir. Pour les avoir d'une façon ou d'autre, voici ce qu'il fait. Il court chez un Berger, lui découvre l'endroit où le Loup s'étoit retiré, & l'y conduit, non ſans le conſeiller de mettre en pieces cette mauvaiſe bête, qui lui avoit, diſoit-il, étranglé ſi ſouvent ſes meilleurs Moutons. Le Berger ne manqua pas de ſuivre le conſeil ; mais après s'être défait du Loup, il ſe défit encore du Renard, qu'il aſſomma.

Le Berger eut raiſon ;
Son exemple nous fait connoître,
Que trouvât-on ſon compte en une trahiſon,
On doit toujours haïr & châtier le Traître.

FABLE XXXVII.

Les Loups & les Brebis.

Une ſuppenſion d'armes ſe fit jadis
Entre les Loups & les Brebis :
Bientôt parmi les Loups grand tumulte s'éleve,
Comme ſi les Brebis avoient rompu la Treve.

LEs Chiens faiſoient ſi bonne garde autour des Brebis, que les Loups, qui ne penſoient qu'à les étrangler, n'oſoient en approcher. Comme on ne pouvoit, ſans beaucoup riſquer, employer la force ouverte, il fallut avoir recours à la ruſe ; & voici celle dont les Loups ſe ſervirent. Ils firent propoſer une Treve aux Brebis, qui l'accepterent ;

& pour la commune ſûreté, l'on convint de s'envoyer des Otages de part & d'autre. Les Chiens paſſerent du côté des Loups, & les Louveteaux du côté des Brebis. Elles ſe crurent alors fort en aſſurance, mais fort mal-à-propos; car quelques jours après, aux cris que faiſoient les Louveteaux, qui ſe voyoient ſéparés de leurs Meres, les Loups étranglerent les Chiens pendant qu'ils dormoient; enſuite ils accoururent, & ſe jetterent ſur les Brebis, ſous prétexte qu'elles avoient rompu la Treve, & maltraité les Otages. Comme celles-ci n'étoient plus gardées par leurs Chiens, elles ſe trouverent à la merci de leurs Ennemis, qui n'eurent pas de peine à les mettre toutes en pieces.

Prétextes aux Méchans ne manqueront jamais.
Les articles ſignés, tel égorge ſon Hôte,
Qui le poignard en main, lui dit: c'eſt votre faute.
Vous penſiez, je le ſçais, à violer la paix.

FABLE XXXVIII.

Le Bucheron & la Forêt.

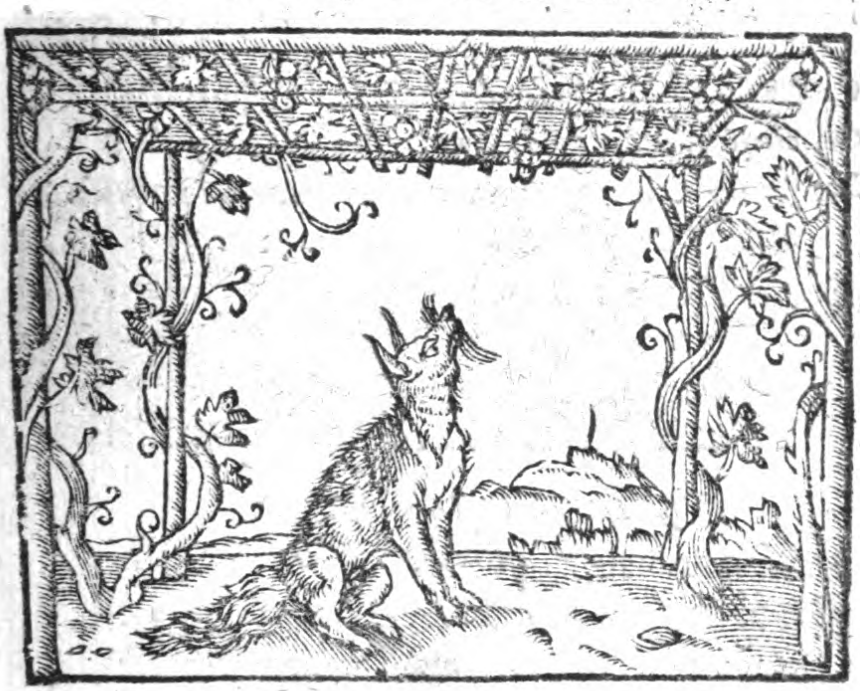
La Forêt parut indignée
Contre le Bucheron, qui ſon bois déſoloit,
N'en ayant demandé qu'autant qu'il en falloit,
Pour faire un manche à ſa cognée.

UN Bucheron pria la Forêt de lui donner de ſon bois autant qu'il lui en falloit, pour faire un manche à ſa cognée; ce qu'elle lui accorda très-volontiers : Mais elle s'en repentit, lorſqu'elle eut reconnu que ce bienfait ſeroit la cauſe de ſa ruine. Le Bucheron n'eut pas plutôt emmanché ſa cognée, qu'il s'en ſervit contre les arbres de la Forêt même, & fit ſi bien que coupant aujourd'hui celui-

ci, & demain cet autre, il la détruiſit enfin toute entiere.

Hommes, n'imitez pas l'imprudente Forêt ;
N'armez point un Méchant qui cherche à vous détruire ;
Mais peſant ſagement tout ce qui peut vous nuire,
Gardez-vous d'obliger contre votre intérêt.

FABLE XXXIX.



Le Renard & les Raiſins.

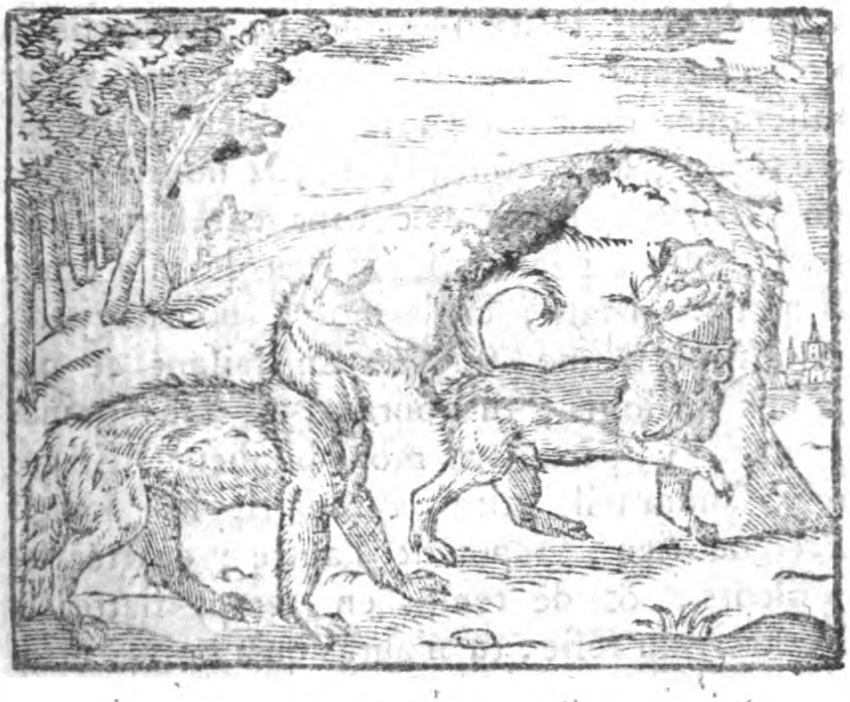
Les plaiſirs coûtent cher ! Eh ! qui les a tout purs ?
De gros Raiſins pendoient, ils étoient beaux à peindre,
Et le Renard n'y pouvant pas atteindre,
Ils ne ſont pas, dit-il, encore mûrs.

UN Renard qui mouroit de faim, apperçut des Raiſins qui pendoient ſur le haut d'une treille aſſez élevée. Ils étoient mûrs,

& le drôle en eût volontiers fait ſon profit. Mais il eut beau ſauter & reſauter, la treille ſe trouva ſi haute, qu'il ne put y atteindre. Comme il vit que tous ſes efforts étoient inutiles : Ces Raiſins, dit-il en ſe retirant tête levée, je les aurois fort aiſément, ſi je voulois ; mais ils me ſemblent ſi verds, qu'ils ne valent pas la peine que je me donnerois pour les prendre.

Ce Renard, dans le fond, étoit au déſeſpoir.
On croit qu'il dit après, avec plus de franchiſe :
Les Raiſins étoient mûrs ; mais toujours on mépriſe
Ce qu'on ne peut avoir.

FABLE XL.



Le Loup & le Chien.

Que tu me parois beau, dit le Loup au Limier,
Net, poli, gras, heureux & ſans inquiétude!
Mais qui te pele ainſi le cou? Mon collier.
Ton collier? Fi des biens avec la ſervitude.

UN Loup s'entretenoit avec un Chien des mieux nourris, & le félicitoit ſur ſon embonpoint. Ami, lui diſoit-il, à te voir ſi gras & ſi poli, il eſt aiſé de juger que ton ſort eſt fort au-deſſus du mien. N'en fais aucun doute, repliqua le Chien. En vérité,

mon cher, quand je me repréſente que tu ne couches que dans des bois, & preſque toujours à l'air, que le plus ſouvent on t'y voit mourir de faim, haï, couru, perſécuté de tout le monde, je ne puis concevoir comment tu peux ſupporter une vie ſi miſérable. Pour moi, je vis bien d'une autre façon; bien couché, mieux nourri, chez un Maître qui me fait cent careſſes; ainſi je te laiſſe à penſer ſi j'ai lieu de m'y croire heureux. Mais, crois-moi, pourſuivit-il, réſous-toi à me ſuivre. En faiſant ce que je fais au logis, tu pourras, & ſans grande peine, y partager mon bonheur. Et que m'y faudra-t-il faire, repartit le Loup? Preſque rien, répondit l'autre; écarter les Voleurs, & de temps en temps flatter le Maître: du reſte, tu n'auras qu'à boire, manger & dormir à ton aiſe. Ami, reprit le Loup tout tranſporté de joie, s'il ne tient qu'à cela pour me rendre heureux, je le ferai tout auſſi-bien que toi. Cela dit, il ſuivit l'autre. Chemin faiſant, le Loup s'apperçut que le cou du Chien étoit pelé, & lui en demanda la cauſe: Ce que tu vois, répondit l'autre, peut provenir du Colier qui ſert à m'attacher. Attacher, dit le Loup: Tu ne cours donc pas où tu veux? Pas toujours, reprit le Chien; mais à cela près, j'ai tout à ſouhait. Grand bien te faſſe, dit le Loup en rebrouſſant chemin. Quant à moi, je n'envie plus ton ſort. Moins de

biens, & plus de liberté, c'eſt ma deviſe. Cela dit, il court encore.

Dépendre dans les fers du caprice d'un Maître,
Dure condition, diſoit le Loup au Chien;
Il lui fit bien connoître,
Que ſans la liberté, tout le reſte n'eſt rien.

FABLE XLI.

Les Membres & le Ventre.

Contre le Ventre un jour les Membres diſputerent.
En ſon preſſant beſoin, nul ne le ſecourut;
Tous las de le ſervir enfin ſe révolterent,
Et tel à qui ce Ventre appartenoit mourut.

UN jour les Membres ſe dépiterent contre le Ventre. Nous nous tuons, diſent-

ils, à travailler ; & pour qui ? pour un Glouton, qui ſans prendre aucune part à notre travail, en retire ſeul tout le fruit. Qu'il prenne lui-même de quoi ſe nourrir, diſoit le Bras, je ne veux plus lui rien donner. J'ai tant fait de pas pour ce Fainéant, diſoit le Pied, que j'en ſuis tout fatigué ; il eſt temps que je me repoſe. Arrive ce qui pourra, diſoit d'une autre part la Jambe, je ne veux pas, moi, bouger d'ici. Le Ventre ainſi abandonné, ne tarda guere à s'affoiblir. Auſſi-tôt tous les Membres s'en ſentirent ; & comme chacun d'eux perdoit ſes forces à meſure que le Ventre perdoit les ſiennes, ils tomberent bientôt en défaillance, & périrent enfin avec lui.

Dans un Etat le Souverain
Eſt au Peuple ce qu'eſt le ventre au corps humain.
Que par des nœuds étroits l'un à l'autre s'uniſſe,
L'un ne peut ſuccomber que l'autre ne périſſe.

FABLE XLII.

Le Singe & le Renard.

Donne-moi, dit le Singe en parlant au Renard,
La moitié de ta queue. Il iroit trop du nôtre,
Dit-il, & j'aurois tort ſi je t'en faiſois part;
Ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre.

LE Singe prioit un Renard de lui donner une partie de ſa queue. Voiſin, lui diſoit-il, vous voyez bien que je n'en ai point, quand vous en avez trop. Et le Renard, à ce compliment, éclata de rire de toute ſa force. Quand j'en aurois, repliqua-t-il, cent fois davantage, j'aimerois

beaucoup mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les feſſes d'un Singe.

Chez vous un Sot parcourt votre bibliotheque :
Je voudrois, vous dit-il, ce Platon, ce Séneque ;
Qu'en ſera-t-il, s'il les obtient ?
Ne demandez jamais que ce qui vous convient.

FABLE XLIII.

Le Cheval & l'Aſne.

L'Aſne vit le Cheval traîner une Charrue,
Que naguere il voyoit ſi pompeux & ſi fier,
Sous un riche harnois éclater dans la rue.
Des vanités du monde il faut ſe défier.

UN Cheval de parade marchoit tête levée, & ſe carroit, fier du riche harnois qui le couvroit. Un Aſne en paſſant lui

coupa chemin par mégarde. Faquin, lui dit le Cheval d'un ton inſolent, c'eſt bien à toi de me barrer le paſſage : Retire-toi, ſi tu ne veux que je te paſſe ſur le ventre. Et l'Aſne tout effrayé, s'écarta au plus vîte. Alors le Cheval, pour montrer ſa vigueur, & de combien il l'emportoit ſur l'autre, ſe mit à courir de toute ſa force ; mais en courant il fit un tel effort, qu'il s'ouvrit l'aine, & devint inutile à ſon Maître. Celui-ci le vendit à un Laboureur ; & l'Aſne fut tout ſurpris, lorſqu'en retournant au Moulin, il vit quelques jours après le Cheval qui tiroit la Charrue. Alors il eût bien pu lui rendre bravade pour bravade, mais il n'en fit rien par modeſtie ; il fut même aſſez bon pour le plaindre.

Un Fat le vent en pouppe, inſulte au Miſérable,
Lui vante ſon palais, ſes richeſſes, ſa table ;
Le Sage, toujours humble, a moins de vanité,
Et ne s'enfle jamais dans la proſpérité.

FABLE XLIV.

Le Cerf regardant dans l'eau.

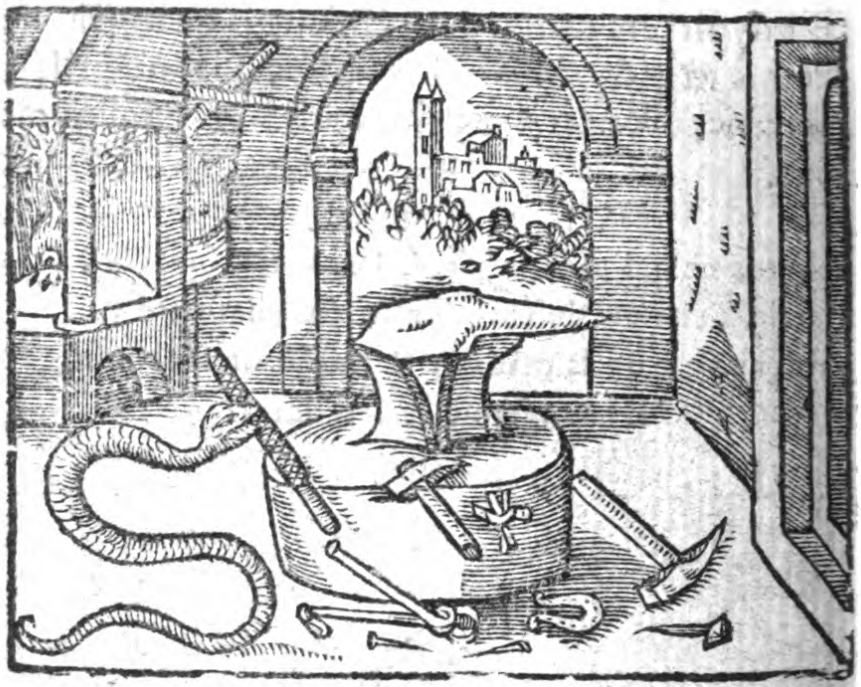
Le Cerf dans un ruiſſeau ſe mirant autrefois,
Trouvoit ſa jambe laide, & ſon bois admirable,
Mais comme les Chaſſeurs preſſoient ce miſérable,
Il fit cas de ſa jambe & mépriſa ſon bois.

UN Cerf ſe miroit dans le cryſtal d'une Fontaine, auſſi ſatisfait de la hauteur de ſon bois, que mécontent de ſes jambes, qui lui ſembloient mal taillées, & trop mennes: il les contemploit d'un air chagrin, lorſqu'un Chaſſeur parut, & lâcha ſes Chiens après lui. Auſſi tôt le Cerf prit la fuite au travers de la Forêt: là, comme il étoit ſur le point de ſe ſauver par la légereté de ſes jambes, ſon

ſon bois s'embarraſſa dans un Fort très-épais, & l'arrêta tout court. Alors le Cerf qui ſe voyoit en proie aux Chiens, changea de ſentiment, & loua ce qu'il avoit mépriſé, comme au contraire, il mépriſa ce qu'il avoit loué.

Souvent ce qui nuit, plaît. L'Ambitieux ſuppoſe,
Que la Tiare eſt du Ciel don le plus charmant ;
S'il ſçavoit à quels maux la Grandeur nous expoſe,
Il changeroit de ſentiment.

FABLE XLV.



Le Serpent & la Lime.

Le Serpent rongeoit la Lime :
Elle diſoit cependant
Quelle fureur vous anime,
Vous qui paſſez pour prudent ?

UN Serpent entra dans la boutique d'un Serrurier, & voulut ronger une Lime qu'il y trouva. Pauvre fou, lui dit celle-ci, à qui t'adreſſes-tu, & ne vois-tu pas bien que les dents ne peuvent conſumer ce qui conſume le fer même ?

Vous, petits Souverains, qui bouillant de furie,
Courez mal-à-propos inſulter un grand Roi,
Ecoutez ce Serpent, il vous dit : C'eſt folie
De vouloir ſe jouer à plus puiſſant que ſoi.

FABLE XLVI.

La Belette & le Renard.

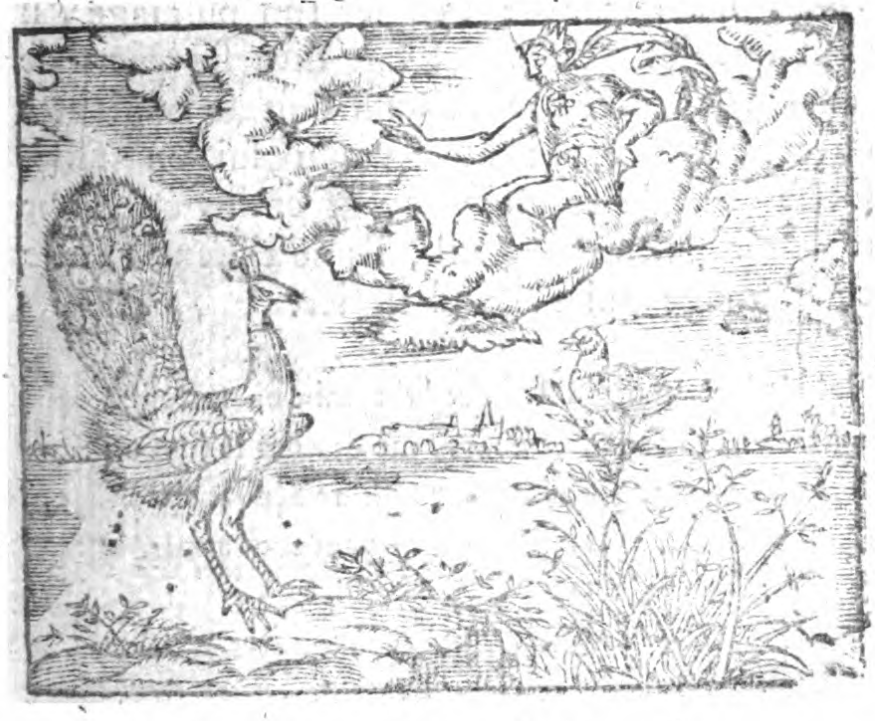
Un Renard efflanqué voit du bled dans un Clos,
S'y gliſſe par un trou ; menu, léger, alegre,
Quand ce vint pour ſortir, il ſe trouva trop gros :
La Belette lui dit : Seigneur, devenez maigre.

UN Renard des plus maigres entra par une ouverture fort étroite dans un Clos à bled, & là il s'en donna à cœur joie pendant pluſieurs jours. Il y fit telle chere, qu'en fort peu de temps il engraiſſa, & à tel point, que lorſqu'il fut queſtion de ſortir du Clos, il lui fut impoſſible de repaſſer par où il étoit entré ; ce qui le mit dans un fort

grand embarras. Pendant qu'il alloit & venoit de tous côtés, ſans ſçavoir que devenir, une Belette qui l'avoit apperçu, lui donna ce conſeil. Compere, lui dit-elle en ſouriant, tâche de redevenir, en jeûnant, auſſi maigre que tu l'étois lorſque tu t'es fourré dans ce Clos, & tu te tireras d'affaire.

Ainſi dans certains Clos l'on entre tout défait :
Et là, comme embonpoint on gagne, Dieu le ſçait ;
Car on n'empire pas à prendre :
Le mal eſt qu'il y faut ou reſter, ou tout rendre.

FABLE XLVII.



Le Paon & le Roſſignol.

Le Paon dit à Junon : Par ton divin pouvoir,
Comme le Roſſignol que n'ai-je la voix belle ?
N'es-tu pas des Oiſeaux le plus beau, lui dit-elle ?
Crois-tu que dans le monde on puiſſe tout avoir ?

LE Paon ſe plaignoit à Junon de ce que les Dieux ne lui avoient donné qu'une voix glapiſſante & déſagréable, tandis qu'il leur avoit plu de rendre celle du Roſſignol douce & mélodieuſe. Cette voix ſi charmante, diſoit-il, je la méritois bien mieux que ce petit Oiſeau, moi qui ſuis le plus beau de tous ceux qui volent dans les airs. C'eſt juſtement, re-

pliqua la Déeſſe, parce que tu es le plus beau des Oiſeaux, que tu chantes le plus mal. Ce Roſſignol, dont tu envies ſi injuſtement la voix, n'a garde de t'envier ton plumage, il ſçait que les Dieux ont fait diverſes parts de leurs dons, & que chacun doit ſe contenter de celle qu'ils ont bien voulu lui en faire. Ceſſe donc de te plaindre; & crains que pour te punir de ton orgueil, ils ne t'ôtent encore ce plumage qui te rend ſi fier.

Nul n'eſt content du Lot qui lui tombe en partage;
Sans biens & ſans honneurs, me donner le ſçavoir:
Y penſez-vous, grands Dieux! dit un Sçavant peu ſage,
Qu'il ceſſe de ſe plaindre, on ne peut tout avoir.

FABLE XLVIII.

Le Bucheron & le Loup.

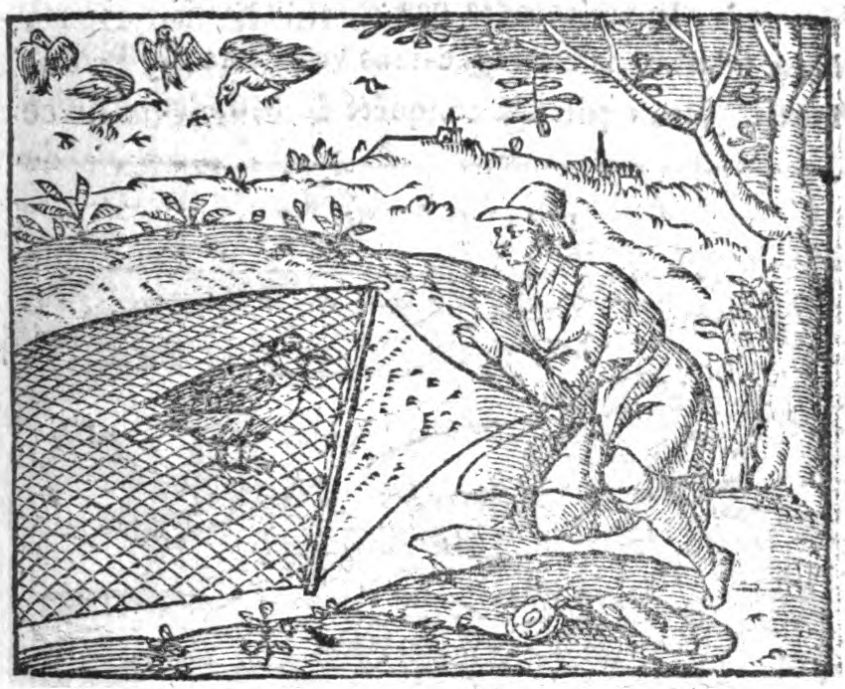
Un pauvre Loup étoit à la miſéricorde
D'un Homme à qui quelqu'un des Chaſſeurs demandoit,
L'as-tu vu ? Non, dit il, & le montra du doigt.
Voilà comme la bouche avec le cœur s'accorde.

UN Loup que des Chaſſeurs pourſuivoient, ſe ſauva chez un Bucheron, & le pria de ne le point déceler ; ce que l'autre lui promit avec ſerment. Sur ces entrefaites les Chaſſeurs arriverent, & demanderent au Bucheron, ſi le Loup ne s'étoit point retiré dans ſa Cabane. Celui ci le nia d'un ton fort aſſuré ; mais en même temps il leur montra du doigt

l'endroit où l'Animal qu'ils cherchoient s'étoit retiré. Les Chaſſeurs y accoururent, mais ils n'y trouverent que le gîte. Le Loup qui s'étoit apperçu de la mauvaiſe foi de ſon Hôte, avoit gagné pays. Quelques jours après le Bucheron le rencontra, & lui fit reproche de ce qu'il s'étoit ainſi retiré, ſans le remercier du bon office qu'il lui avoit rendu. C'eſt un devoir, repartit le Loup, dont je n'aurois pas manqué de m'acquitter envers toi, ſi je n'avois remarqué, qu'en parlant très-bien, tu agiſſois fort mal.

Tous vos ſermens ſont ſuperflus;
Fourbes, portez ailleurs vos promeſſes frivoles;
Vous haranguez en vain, j'en croirai beaucoup plus
Vos actions que vos paroles.

FABLE XLIX.



Le Merle & l'Oiſeleur.

Le Merle à l'Oiſeleur qui tendoit ſes filets,
Demande, que fais-tu ? Je bâtis une Ville.
L'Oiſeau s'y prend, & dit : Ah, que je m'y déplais !
Et pour les habitans le fâcheux domicile !

UN Merle vit un Oiſeleur qui tendoit ſes réſeaux. Que faites-vous là, dit le premier à l'Homme ? Je bâtis une Ville, répondit celui-ci. Ces paroles exciterent la curioſité de l'Oiſeau, & le porterent à s'approcher des réſeaux, & de ſi près, qu'il s'y trouva pris. Perfide, s'écria l'Oiſeau, ſi tu

bâtis toujours de telles Villes, tu n'y verras pas beaucoup de Citoyens.

Sur l'infidélité qu'un Empire ſe fonde,
Il ne s'étendra pas :
Mais ſi la bonne foi regne dans vos Etats,
Monarques, eſpérez la conquête du Monde.

FABLE L.

Le Lion, l'Aſne & le Coq.

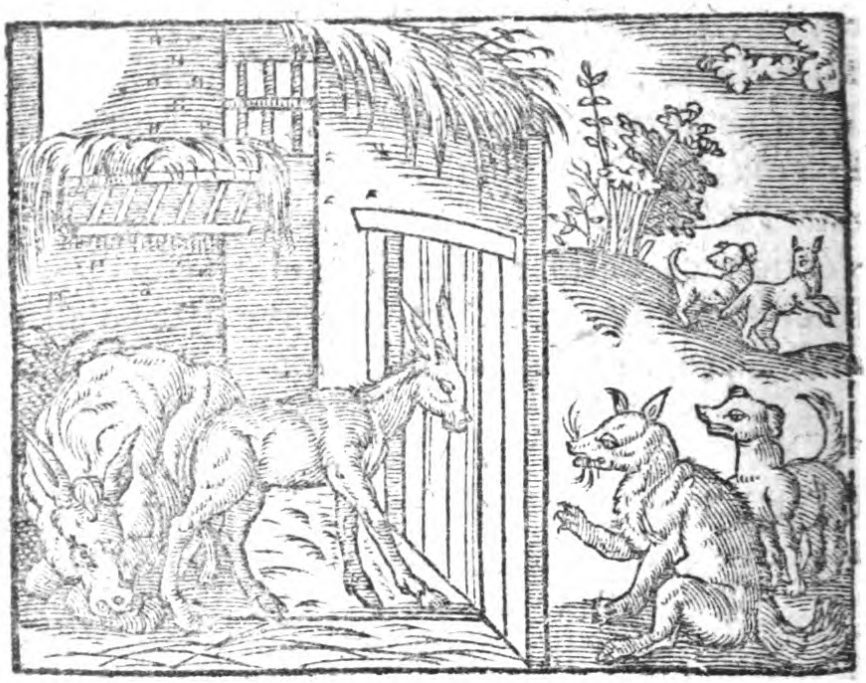
Le Coq craint du Lion, & l'Aſne étoient enſemble,
Du Lion qui paſſoit l'Aſne ſoutint le choc ;
Le voilà du Lion le Vainqueur, ce lui ſemble :
Le Lion le mangea quand il fut loin du Coq.

LE Lion craint le chant du Coq. Ce dernier s'étant mis à chanter, un Lion qui paſſoit près du lieu où il étoit, en fut ſi fort

effrayé, qu'il prit auſſi-tôt la fuite, & celà à la vue d'un Aſne, qui paſſoit le long du chemin. Le Baudet qui le vit fuir avec précipitation, s'imagina qu'il l'avoit épouvanté par ſa préſence, & ſe mit à le pourſuivre : Mais le Lion ne ſe vit pas plutôt hors de la portée de la voix du Coq, qu'il retourna ſur ſes pas & mit l'Aſne en pieces. Mal-aviſé que je ſuis, s'écrioit ce dernier, ſur le point d'expirer ! M'appartenoit-il de faire le brave, & d'aller mal-à-propos inſulter un Lion ?

Concluez de ceci,
Qu'un Poltron quelquefois ſe pique de courage ;
Mais c'eſt quand vous fuyez : Il vous criera merci,
Si vous tournez viſage.

FABLE LI.



L'Aſne malade.

L'Aſne étoit fort malade, & les Loups en cervelle
S'adreſſent à ſon Fils : Hé bien ! quelle nouvelle ?
S'en va-t-il point mourir, ou n'eſt-il point mort ? Non.
Vous ne le tenez pas encore, dit l'Aſnon.

L'Aſne étoit dangereuſement malade, & quoiqu'il commençât à donner quelqu'eſpérance de ſa guériſon, le bruit s'étoit répandu parmi les Loups & les Chiens, qu'il tiroit à ſa fin. Alors ces derniers accoururent dans l'eſpérance de profiter de ſa peau ſi-tôt qu'il ſeroit mort. Pendant qu'ils en attendoient la nouvelle avec impatience, & qu'ils regar-

doient au travers des fentes de la porte de la Loge où l'Aſne étoit couché, ils apperçurent ſon Aſnon. Et de grace, mon Fils, lui crierent ces bons Amis, apprends-nous comment ſe porte ton Pere ; nous en ſommes, je t'aſſure, fort en peine. Mieux que vous ne voudriez, repartit bruſquement l'Aſnon.

Replique très-ſenſée, & que très-volontiers
Je ferois en tel cas à tous mes Héritiers.
Oui, Meſſieurs, je croirai que mon état vous touche,
Si je vois que le cœur s'accorde avec la bouche.

FABLE LII.

Le Chat & les Rats.

Un Chat faiſoit le mort, & prit beaucoup de Rats ;
Puis il s'enfarina pour déguiſer ſa mine :
Quand même tu ſerois le ſac à la farine,
Dit un des plus ruſés, je n'approcherois pas.

UN Chat, la terreur des Rats, en avoit preſque détruit l'engeance. Il eût bien voulu croquer encore le peu qui en reſtoit ; mais le malheur des premiers avoit rendu les derniers plus ſages. Ceux-ci ſe tenoient ſi bien ſur leurs gardes, qu'il n'étoit pas aiſé de les avoir. Je les aurai pourtant, dit le Chat, & bon gré malgré qu'ils en aient. Cela dit, il

s'enfarine, & ſe blottit au fond d'une huche. Un Rat qui l'apperçut le prit pour quelque piece de chair, & s'en approcha; le Chat ſe retrouve auſſi-tôt ſur ſes pattes, & lui fait ſentir ſa griffe. Un ſecond vint après, puis un troiſieme, qui fut ſuivi de pluſieurs autres; & de ceux-ci, pas un ne s'en retourna. Cependant un dernier, vieux & ratatiné, mit la tête hors de ſon trou, & d'abord regarda de tous côtés; puis de là, ſans vouloir s'avancer plus loin, ſe mit à contempler le bloc enfariné; enfin ſecouant la tête: A d'autres, mon Ami, s'écria-t-il, il ne te ſert de rien à mon égard de t'être ainſi blanchi. Quand tu ſerois farine, ſac, huche ou tout ce qu'il te plaira, je n'en approcherois pas en mille ans une fois.

Vieux Routier rarement ſe prend au trébuchet.
Hommes, peſez toujours mûrement votre objet,
Et n'en jugez jamais par ce qu'il paroît être.
Sage qui veut à fond tout voir & tout connoître.

FABLE LIII.

Le Lion & le Chevreau.

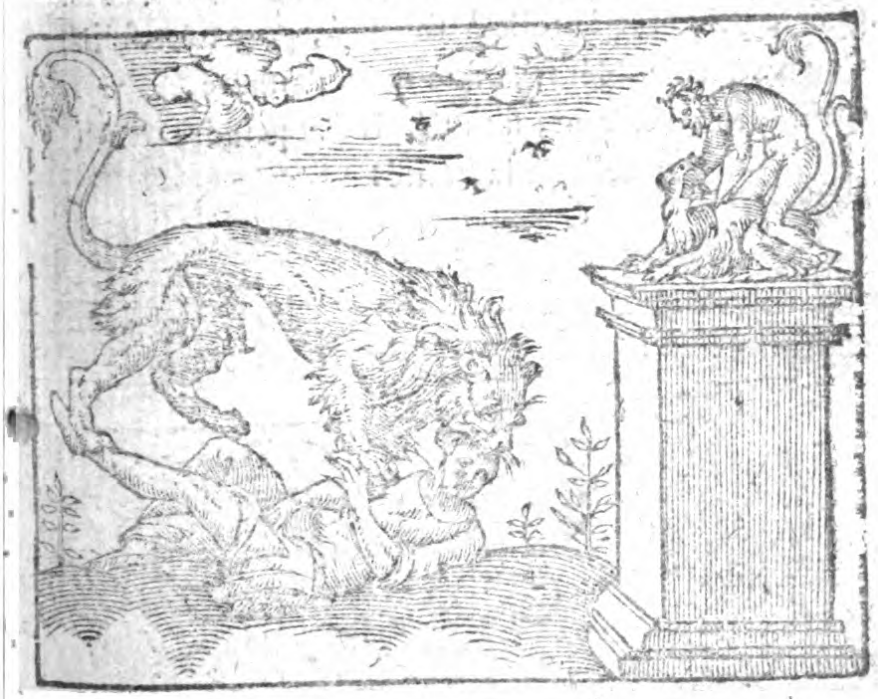
Le Chevreau chanta pouille au Lion par la fenêtre:
Quoi ! vous ſçavez déjà, dit le Lion, comme il faut
Prendre ſon avantage ? Ah ! mon mignon, peut-être
Parleriez-vous plus bas, ſi vous étiez moins haut.

UN Chevreau vit en regardant du haut d'une Colline, un Lion qui paſſoit au-deſſous. Alors profitant de l'avantage que lui donnoit l'élévation de l'endroit où il étoit, il ſe mit à l'injurier, & à lui faire les reproches les plus outrageans. Lâche, lui dit le Lion, en le regardant avec dédain, qui ne m'inſulte que parce que le lieu où je te vois te met à couvert de mon reſſentiment, tu me tien-

drois un langage bien différent, ſi je pouvois t'atteindre.

Du haut de ſon rempart un Polteron vous menace ;
En plaine, devant vous, il trembleroit de peur :
Qu'il vienne au pied d'un mur me prouver ſon audace,
Et je dirai de lui : C'eſt un homme de cœur.

FABLE LIV.



L'Homme & le Lion.

L'Homme aux yeux du Lion expoſe la Statue
D'un Homme qui terraſſe un Lion & le tue ;
Et comme il s'en prévaut, le Lion dit : Chez vous
Sont Peintres & Sculpteurs, il n'en eſt point chez nous.

L'Homme & le Lion voyageoient enſemble. Il arriva qu'ils appercurent ſur la route une Statue qui repréſentoit un Athlete ter-

raſſant un Lion. Ce que vous voyez, dit l'Homme à ſon Compagnon, vous prouve que nous ſommes & plus forts & plus courageux que vous. Tout doux, repliqua le Lion : Si l'on trouvoit parmi nous des Sculpteurs, comme on en trouve parmi vous, vous verriez beaucoup plus d'Hommes terraſſés par des Lions, que des Lions terraſſés par des Hommes.

Qui ſe peint ſur la toile à ſon gré, peut tout feindre,
Ce portrait de Héros, où ta main t'a flatté,
Qu'il ſeroit différent, ſi tu t'étois fait peindre
Par celle de la vérité !

FABLE LV.

L'Homme & la Puce.

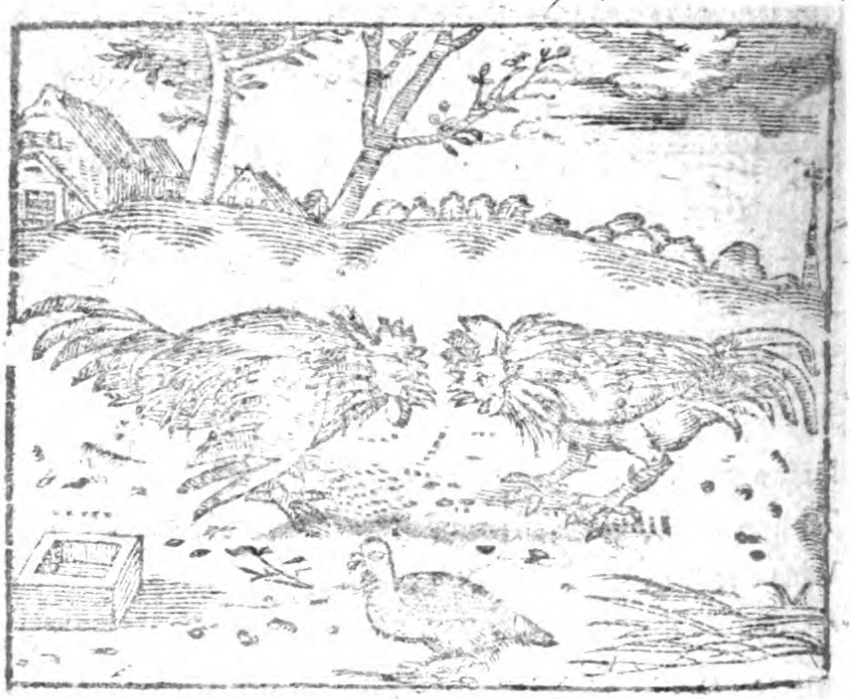
Par-don, diſoit la Puce à un petit animal
Tel que moi, ne ſçauroit faire qu'un petit mal.
Vaine excuſe, dit l'Homme, inutile défenſe !
A perſonne il ne faut faire la moindre offenſe.

LA Puce mordit un Homme au bras : celui ci, dès qu'il ſe ſentit piqué, penſa à ſe défaire de cette incommode, & fit ſi bien qu'il la prit. Comme il alloit la tuer : Conſidérez, lui dit-elle, que je ne vous ai que piqué. Vous voulez m'ôter la vie : hélas ! c'eſt tout ce que j'aurois mérité, ſi j'avois cherché à vous l'ôter à vous-même. S'il eût été en ton pouvoir de le faire, repartit

l'Homme, tu l'aurois ſans doute fait. Cela dit, il l'écraſa.

L'Homme punit la Puce un peu ſévérement,
Il n'avoit reſſenti qu'une douleur légere ;
Mais ſa raiſon étoit qu'on eſt aſſez méchant,
Quand on fait, de ſang froid, tout le mal qu'on peut faire.

FABLE LVI.



La Perdrix & les Coqs.

La Perdrix bien battue, eut un dépit extrême
Que les Cops, peu galans, la traitaſſent ainſi ;
Depuis voyant qu'entr'eux ils en uſoient de même :
Patience, dit-elle, ils ſe battent auſſi.

UN Fermier acheta une Perdrix, & la mit dans ſa baſſe-cour. A ſon arrivée

les Coqs qui ne pouvoient ſe réſoudre à ſouffrir cette Etrangere, la reçurent à grands coups de bec. Les jours ſuivans elle ne fut pas mieux traitée. Alors elle ſe retira toute affligée dans un coin du Poulailler. Comme elle y gémiſſoit, elle apperçut les Coqs qui pour quelque ſujet de jalouſie, s'entre-battoient. Allons, dit-elle, me voilà réſolue à prendre patience. Comment ces Brutaux pourroient-ils me traiter avec douceur, lorſqu'ils s'entre-déchirent eux-mêmes avec tant de fureur ?

Vous, qui ſous les Méchans vivez dans les alarmes,
Vertueux, eſſuyez vos larmes.
Vous vous plaignez. Hélas! l'un de l'autre jaloux,
Ils ſont dans leurs fureurs plus malheureux que vous.

FABLE LVII.

La Cigale & la Fourmi.

On connoît les Amis dans les occaſions ;
Chere Fourmi, d'un grain ſoyez-moi libérale ;
J'ai chanté tout l'Eté : Tant pis pour vous, Cigale ;
Et moi j'ai tout l'Eté fait mes proviſions.

LA Cigale, qui pendant tout l'Eté n'avoit penſé qu'à ſe donner du bon temps, ſe trouva aux approches de l'Hiver dans une diſette extrême. Comme elle ne ſçavoit où trouver de quoi ſubſiſter, elle eut recours à la Fourmi, & la pria de lui prêter quelques grains. Me refuſer, diſoit-elle, c'eſt vouloir que je meure de faim ; car je n'ai fait, je

vous jure, aucunes proviſions. Tant pis, repartit la Fourmi. Il falloit ſonger à l'avenir, faire ce que j'ai fait, travailler, remplir ſes magaſins de bonne heure. Et que faiſiez-vous donc, s'il vous plaît, dans la belle ſaiſon? Je chantois jour & nuit, dit la Cigale. Mais vraiment, reprit l'autre en ſe moquant, vous ne pouviez mieux faire que de penſer à vous réjouir. Ainſi, croyez-moi, achevez l'année comme vous l'avez commencée, & puiſque vous en avez employé la moitié à chanter, ne manquez pas d'employer encore l'autre à danſer.

Vous qui chantez, riez, & toujours ſans ſouci,
Ne ſongez qu'au préſent, profitez de ceci.
Pleurs, dit un vieux refrein, ſont au bout de la danſe.
J'ajoute : L'on périt faute de prévoyance.

FABLE LVIII.

Le Corbeau & le Mouton.

La Corneille une fois dans la laine empêtrée,
Voltigeoit ſur le dos de la Brebis outrée,
Qui lui dit : Tu n'en veux qu'à moi parmi nos champs,
Toujours méchante aux bons, toujours bonne aux méchans.

UN Corbeau voltigeoit en folâtrant autour d'un Mouton, & prenoit plaiſir à lui donner de temps en temps des coups de bec. Suis-je donc, fait pour vous ſervir de jouet, lui diſoit le Mouton? Pourquoi vous adreſſer plutôt à moi qu'à ce Chien qui garde le Troupeau? Pourquoi, reprit l'autre? c'eſt parce que je te crains bien moins que lui.

lui. Apprends que je ſuis auſſi bon envers les méchans, que méchant envers les bons.

Les méchans aux bons ſeuls font ſentir leur malice;
On ſouffre, on ne dit rien. Les bons ſont trop prudens
Pour ſe mettre à couvert de leur noire injuſtice:
Ils feroient beaucoup mieux de leur montrer les dents.

FABLE LIX.

Le Chêne & le Roſeau.

Un arbre reprochoit au Roſeau ſa foibleſſe:
Il vient un prompt orage; un vent ſouffle ſans ceſſe;
L'arbre tombe plutôt que de s'humilier,
Et le Roſeau ſubſiſte à force de plier.

LE Chêne ſe moquoit du Roſeau. Jouet du moindre ſouffle, lui diſoit-il d'un ton mépriſant, que tu me fais pitié, lorſque je

te vois ſur les bords d'un Marais où l'on ne te découvre qu'à peine, baiſſer la tête devant les plus foibles Zéphyrs : Regarde-moi, vois juſqu'où la mienne s'éleve, & combien eſt robuſte ce tronc qui réſiſte aux plus furieuſes tempêtes. Pendant qu'il ſe vantoit de la ſorte, un ouragan s'éleva, & vint tout à coup fondre ſur le Roſeau & ſur lui. Le vent eut beau ſouffler contre le premier ; comme celui-ci plioit, il ne fit que l'agiter, tout le mal tomba ſur le Chêne. Pendant qu'il ſe roidit, & croit tenir ferme contre l'orage, un tourbillon de vent l'enveloppe, l'ébranle & le renverſe. Alors on vit cet Orgueilleux tomber au pied de celui qu'il venoit d'inſulter.

Le Chêne par les vents tombe déraciné,
Quand le Roſeau ſoutient leur courroux mutiné.
Hélas, s'il eſt ainſi, que les Grands ſont à plaindre!
Plus on eſt élevé, plus on a lieu de craindre.

FABLE LX.

Le Mulet & le Loup.

L'Aſne diſoit au Loup : Je ſuis eſtropié
D'une épine, & voyez de quel air je chemine.
Comme à l'Aſne le Loup vouloit tirer l'épine,
L'Aſne au milieu du front lui tire un coup de pied.

UN Loup vit un Mulet qui paiſſoit dans un Pré : il l'eût volontiers mis en pieces ; mais comme il le voyoit ſur ſes gardes, & de taille à ſe bien défendre, il crut qu'il en viendroit mieux à bout par la ruſe que par la force. Il l'aborde donc, ſe dit Médecin des plus experts, & lui fait offre de ſes remedes. J'en ai, lui diſoit-il, de ſi sûrs, que

ſi vous reſſentez quelqu'incommodité, je me fais fort de vous en délivrer ſur le champ. Vous m'obligeriez beaucoup, repartit le Mulet, qui ſe doutoit du deſſein, ſi vous vouliez bien me tirer une épine qui vient de me bleſſer le pied. Diſant cela, il leve celui de derriere, & le préſente au Loup. Celui-ci, qui ne cherche qu'à prendre ſon temps pour ſe lancer ſur le Mulet, s'en approche; mais tandis qu'il le conſidere, l'autre lui deſſerre une ruade qui lui fracaſſe toute la mâchoire. Je n'ai que ce que je mérite, dit le Loup tout triſte. Devois-je faire le Médecin, moi qui ne ſuis que Boucher?

Lorſque pour vous duper, un Fourbe vous amuſe,
Repouſſez ſagement la ruſe par la ruſe;
Feignez d'être ſa dupe, & dans le fond du cœur,
Méditez quelque trait qui le tire d'erreur.

FABLE LXI.

Les Dragons.

Pluralité de Têtes importune.
Un Serpent en eut ſept, un autre n'en eut qu'une ;
Il paſſa : le premier eut de grands embarras.
Un Chef eſt abſolu, pluſieurs ne le ſont pas.

DEux Dragons voulurent paſſer au travers d'une Haie vive, fort touffue, qui leur barroit le chemin. L'un avoit une tête & pluſieurs queues ; l'autre une queue & pluſieurs têtes. Ce dernier, quelqu'effort qu'il fit, n'en put jamais venir à bout. Comme toutes ces têtes ſe nuiſoient les unes aux autres, elles ne purent ſe faire dans la Haie une ouverture aſſez large, pour y faire paſſer le corps de la Bête. L'autre eut moins de peine à ſe faire un paſſage ; la tête s'ouvrit ſeule le chemin fort aiſément, tira enſuite les queues, & fit ſi bien, que tête, corps & queues, tout paſſa.

On eſt ſous pluſieurs Chefs toujours dans l'embarras ;
L'un dit *blanc*, l'autre *noir* ; on ne s'accorde pas.
Un ſeul, bien abſolu, nous tire mieux d'intrigues :
On a vu rarement réuſſir une Ligue.

FABLE LXII.

La Tortue & le Lievre.

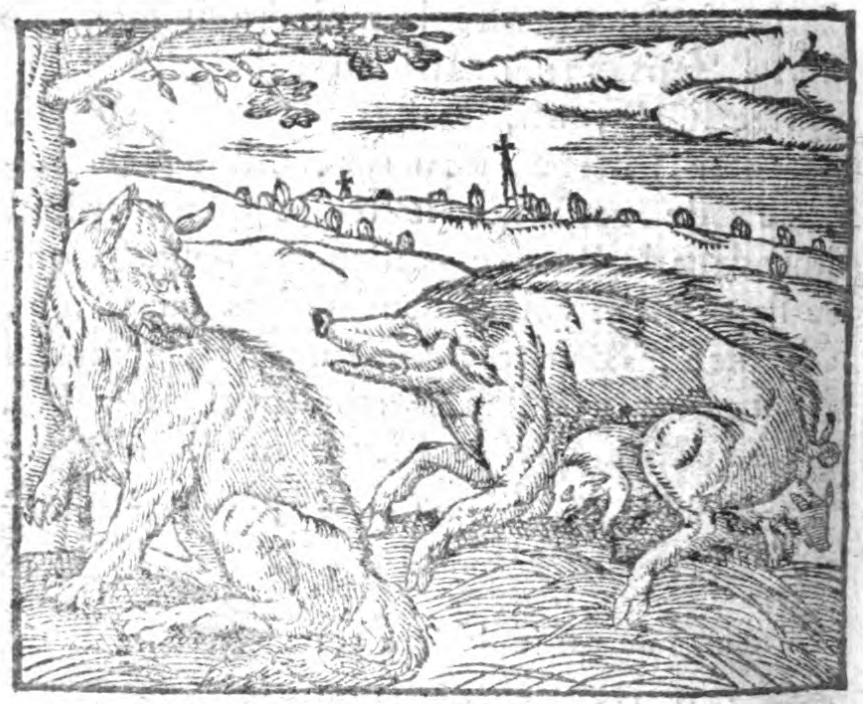
Le Lievre & la Tortue alloient pour leur profit :
Qui croiroit que le Lievre eût demeuré derriere ?
Cependant je ne ſçais comme cela ſe fit,
Mais enfin la Tortue arriva la premiere.

LE Lievre railloit un jour la Tortue, & lui reprochoit ſon extrême lenteur. Parions, lui dit celle-ci, que j'arriverai plutôt que toi à cet arbre que tu vois planté au bout de ce champ. Une Tortue défier un Lievre à la courſe, repartit l'autre ! Allez, ma Mie, la tête vous tourne. Avant que de me faire un défi ſi extravagant, il falloit conſidérer que je puis faire en quatre ſauts plus de chemin,

que vous n'en feriez, vous, en quatre ſemaines. N'importe, reprit la Tortue ; & cela dit, elle partit ſans perdre le moindre inſtant. Le Lievre, ſans s'en mettre en peine, lui laiſſa prendre le devant, badine, recule, s'amuſe à brouter l'herbe, bien sûr, diſoit-il en lui-même, de regagner le temps qu'il perdoit. Cependant la Tortue avançoit toujours. Comme l'autre la voit à deux doigts du terme, il s'élance, & part comme un éclair ; mais il n'étoit plus temps, la Tortue touchoit au but. Quelqu'effort que le Lievre fit, il n'y put arriver que le dernier, & perdit ainſi la gageure.

Eſt-il temps de partir, lorſque votre adverſaire
Arrive au bout de la carriere ?
Négligens, ou toujours demeurez en repos,
Ou ſi vous voulez vaincre, hâtez-vous à propos.

FABLE LXIII.



Le Porc-épic & le Loup.

Un jour au Porc-épic diſoit le Loup ſubtil :
Croyez-moi, quittez-là ces piquans : ils vous rendent
Déſagréable & laid. Dieu m'en garde, dit-il,
S'ils ne me parent pas, au moins ils me défendent.

UN Loup rencontra un Porc-épic, & s'avança dans le deſſein d'en appaiſer la faim qui le preſſoit. Celui-ci, qui s'en apperçut, ſe hériſſa d'abord de ſes piquans. Si vous vouliez vous défaire de toutes ces pointes, lui dit l'autre bien fâché de ne ſçavoir par où le prendre, vous n'en feriez que mieux, car elles vous défigurent extrêmement. Croyez-moi, ne les portez plus. Les

Dieux m'en gardent, repartit le Porc-épic, en les dreſſant encore davantage. Ami, ſi ces piquans me parent mal, ils me défendent bien.

Quand un méchant vous dit : Ami, quittez vos armes,
Je vous aime, vivez en paix & ſans alarmes :
N'en faites rien. Devant un ennemi trompeur
Retranché juſqu'aux dents, ayez encore peur.

FABLE LXIV.

Le Renard & le Coq.

Le Renard pris au piege, étoit mélancolique :
Hélas ! dit-il au Coq, daignez me ſoulager ;
J'ai ſouvent mis le deuil dans votre domeſtique ;
Mais qu'il ſeroit honnête à vous de m'obliger !

UN Renard, grand croqueur de Poules, ſe vit enfin pris au piege qu'un Fermier

lui avoit tendu dans ſa baſſe-cour. Comme il s'efforçoit, mais en vain, de s'en dégager, il apperçut un Coq. Frere, lui dit-il, garde-toi bien, je te conjure, de me déceler; & ſi tu veux me rendre un ſervice très-important, cours vîte avertir les Renards du péril où je ſuis, & leur dire que je les prie de venir m'aider à me tirer d'ici. Le Coq qui diſſimuloit la joie qu'il reſſentoit à pouvoir ſe venger, lui jura qu'en gardant le ſecret, il exécuteroit ponctuellement ce dont il le chargeoit. Mais bien loin de lui tenir parole, il courut droit au Fermier lui conter tout ce qui ſe paſſoit. Et celui-ci accourut & aſſomma le Renard. Hélas! s'écria ce dernier avant que d'expirer, devois-je compter ſur le ſecours de celui à qui j'ai tué tant de Femmes?

Dans un péril preſſant, c'eſt en vain qu'on implore
Le ſecours de celui que l'on vient d'outrager:
Loin de vous en tirer, il vous y plonge encore;
L'appeller, c'eſt lui dire: accours pour te venger.

FABLE LXV.

Le Renard & le Chat.

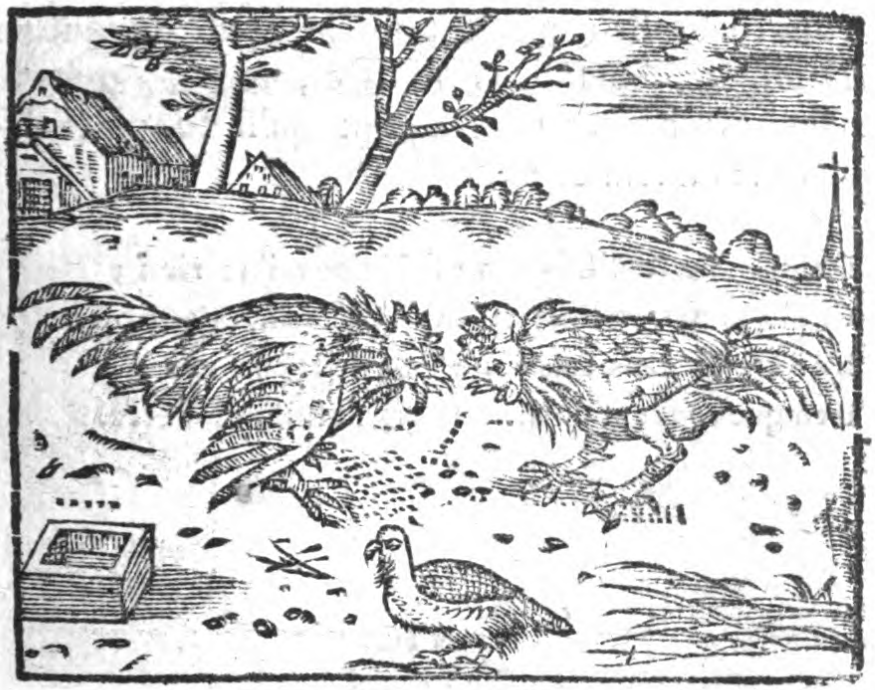
Le Renard ſe vantoit d'être ſubtil & fin :
Le Chat tout au contraire, alloit ſon grand chemin :
Les Chiens viennent, le Chat deſſus un arbre monte :
Et le Renard s'écrie : Ah ! j'en ai pour mon compte.

LE Renard & le Chat voyageoient enſemble. Chemin faiſant, ils ſe mirent à diſcourir de choſes & d'autres. Enfin, le premier dit à l'autre : Ami, pour peu que tu conſideres combien mon eſprit eſt fécond en ſubtilités, tu ſeras forcé d'avouer franchement que ma fineſſe l'emporte de beaucoup ur la tienne. Je le crois, repartit le Chat :

Mais voyons, je te prie, de quoi elle te ſervira préſentement. Vois-tu bien ces deux Lévriers qui me ſemblent venir droit à nous? Voilà, ſi je ne me trompe, de quoi mettre toutes tes ruſes à bout. Pour moi, voici la mienne, c'eſt la ſeule que j'aie, mais je te la ſoutiens meilleure que toutes les tiennes. Cela dit, il grimpe au haut d'un arbre. Le Renard, tout habile qu'il étoit, n'en ſçut faire autant. Il amuſa bien les Chiens par ſes tours pendant quelque temps; mais il eut beau les mettre vingt fois en défaut, cela ne le ſauva pas. Ils l'atteignirent à la fin, & l'étranglerent.

N'ayez qu'un tour, mais qu'il ſoit bon:
On l'a dit avant moi; mais je ne puis mieux faire.
Tout Auteur n'eſt pas ſi ſincere,
Et ne va pas marquer ce qu'il dit en ſecond

FABLE LXVI.



Le Coq & le Coq-d'Inde.

Du Coq-d'Inde le Coq fut jaloux, & crut bien
Qu'il étoit ſon Rival ; mais il n'en étoit rien :
Car il faiſoit la roue, & libre & ſans affaire,
Pour avoir ſeulement le plaiſir de la faire.

LE Coq eſt jaloux de ſon naturel. Celui-ci remarqua qu'un Coq-d'Inde, qui vivoit avec lui dans la même baſſe-cour, faiſoit la roue en préſence de ſes Poules, & en prit ombrage. Traître, lui diſoit-il, ce n'eſt pas ſans deſſein que tu fais ainſi montre de tes plumes. Tu cherches ſans doute à plaire à mes Femmes, & par conſéquent

à me les débaucher. Moi, repartit l'autre, c'eſt à quoi je n'ai jamais penſé, & tu t'alarmes bien mal-à-propos. Eh quoi ! ne ſçaurois-tu ſouffrir que je faſſe la roue devant tes Femmes, quand je ſouffre, moi, que tu viennes chanter tout autant qu'il te plaît devant les miennes ?

Dans le Siecle d'Eſope on fut jaloux d'un rien ;
Ce Coq nous en inſtruit. Les choſes changent bien :
L'on craint dans celui-ci même de le paroître ;
Bien que ſouvent on ait fort grand ſujet de l'être.

FABLE LXVII.

Le Bœuf & le Chien.

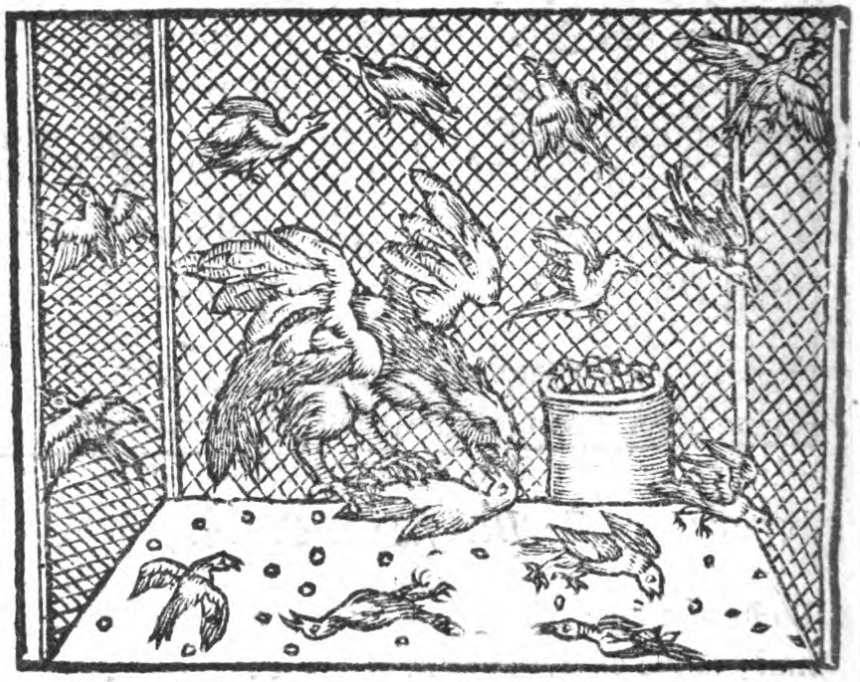
Un Bœuf affamé, las, & venu d'aſſez loin:
Ami, tu me parois d'une humeur bien étrange,
Dit-il au Chien grondant deſſus un tas de foin,
Ni tu n'en veux manger, ni ne veux que j'en mange.

UN Chien s'étoit couché ſur un tas de foin. Un Bœuf que la faim preſſoit, voulut en approcher pour en prendre quelque peu : mais il en fut empêché par le Chien, qui grinçoit les dents, & s'éleva contre lui. Envieux Animal, lui dit le Bœuf,

quelle eſt ta rage de ne pouvoir ſouffrir que je profite d'une choſe dont tu ne fais aucun uſage?

Telle eſt de maint eſprit la nature perverſe:
Je ſollicite un poſte, un Voiſin me traverſe;
Lui conviendroit il? Non: mais ne pouvant l'avoir,
L'envieux, ſi je l'ai, craint d'être au déſeſpoir.

FABLE LXVIII.



Le Duc & les Oiſeaux.

Les Oiſeaux en plein jour voyant le Duc paroître,
Sur lui fondirent tous à ſon hideux aſpect.
Quelque parfait qu'on puiſſe être,
Qui n'a pas ſon coup de bec?

LE Duc qui voyoit qu'il étoit généralement haï de tous les Oiſeaux, ſe retira tout dépité dans le creux d'un chêne, &

n'oſa plus ſe montrer que de nuit. Une fois ſeulement il ſe haſarda à voler en plein jour, mais il s'en trouva mal. Les Oiſeaux ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils vinrent de toutes parts fondre ſur lui, & depuis le plus grand juſqu'au plus petit, chacun ſe fit un plaiſir de lui donner ſon coup de bec.

L'eſpece volatile
Qu'on voit ici charger un Duc, objet d'horreur,
C'eſt la Cour & la Ville
Qui vont ſe déchaîner contre un méchant Auteur.

FABLE LXIX.

Le Loup & les Chiens.

Deux Mâtins ſe battoient ; le Loup en ſentinelle,
Voulant prendre ſon temps, les vit ſe rallier.
Un nouveau différent ne fait pas oublier
Une vieille querelle.

UN Loup obſervoit de loin deux Chiens qui s'entre-battoient. Si-tôt que la querelle fut fort échauffée, il s'imagina que s'il alloit les attaquer, tandis qu'ils étoient acharnés l'un ſur l'autre, il les mettroit aiſément en pieces. Dans cette penſée, il courut droit à eux ; mais le contraire arriva. Les Chiens qui s'étoient accordés ſur le champ, à l'approche du Loup, ſe rallierent,

puis ils coururent tous deux enſemble fondre ſur le Loup & l'étranglerent.

Voit-on ſes voiſins s'entr'battre ?
On court les attaquer, mais ſouvent ſans ſuccès.
Chacun dans le péril, pend au croc ſon Procès.
En preſſer un, c'eſt en accorder quatre.

FABLE LXX.

L'Aigle & le Corbeau.

L'Aigle, par une adreſſe extrême,
Dans les airs enleve un Mouton :
Le Corbeau veut faire de même,
On le tue à coups de bâton.

L'Aigle fondit ſur un Mouton & l'enleva à la vue d'un Corbeau. N'en puis-je donc faire autant, dit le dernier ? Cela dit,

il s'abattit ſur le plus gras du Troupeau : Mais bien loin de faire ce que l'Aigle avoit fait, il s'embarraſſa tellement dans la toiſon du Mouton, qu'il y demeura. Comme il ſe débattoit pour s'en dégager, le Berger accourut, le prit & le mit en cage, puis il le donna pour jouet à ſes Enfans.

Meſurez-vous. Ce Brave eut un ſort favorable ;
Et ſans doute, dis-tu, je l'aurai tout ſemblable.
Il entreprit ; Entreprenons. Tout beau.
L'Aigle prit le Mouton, mais non pas le Corbeau.

FABLE LXXI.

Le Chat & le Coq.

Le Chat veut ſur le Coq paſſer ſa groſſe faim,
Et cherchant un prétexte honnête pour le faire,
Ah! dit-il, il mourra l'inceſtueux vilain
Qui couche avec ſes Sœurs, ainſi qu'avec ſa Mere.

UN Chat entra dans une baſſe-cour, il y vit un Coq, & d'un coup de griffe l'abattit ſous lui. Son deſſein étoit d'en faire un bon repas. Pourquoi me traiter ainſi, s'écria le Coq? Je ne me ſouviens pas de vous avoir jamais fait aucun mal, qui ait pu mériter que

vous m'ôtiez la vie. Quand je n'aurois aucun ſujet légitime de me plaindre de toi, repartit l'autre d'un ton compoſé, je me rendrois moi-même coupable envers les Dieux, ſi je ne te puniſſois des vols que je te vois commettre, méchant, qui va roder tous les jours ſur le champ de ton Maître, pour dérober le grain qu'il y ſeme, tu mourras. Diſant cela, il l'étrangle & le mange.

Sous les griffes d'un Chat le Coq dit en mourant:
Tu penſes beaucoup plus à ma chair qu'à mon crime;
Mais couvrir ſes forfaits d'un prétexte apparent,
C'eſt de tout Scélérat la commune maxime.

FABLE LXXII.

La Poule & ſes Pouſſins.

La Poule du Milan connoiſſant les deſſeins,
Sans ſonger qu'elle-même en étoit pourſuivie,
Dans une Cage enferma ſes Pouſſins,
Et les mit en priſon, pour leur ſauver la vie.

UNe Poule mena ſes Pouſſins aux champs & s'écarta fort loin de ſa baſſe-cour. Pendant qu'elle ne penſoit à rien moins qu'au Milan, celui-ci parut prêt à fondre ſur ſa couvée. Tout ce qu'elle put faire alors pour la ſauver, ce fut de fuir, & de ſe ſauver dans une Ferme, d'où elle ſe trouvoit fort proche, & là de s'enfermer avec ſes Pouſſins dans une Cage qu'elle y trouva. Le Fermier qui s'en

apperçut, accourut, & prit ainſi d'un ſeul coup la Mere & ſes Petits ; mais celle-ci s'en conſola, parce que du moins elle avoit, diſoit-elle, mis ſes Pouſſins à couvert des ſerres de leur plus cruel Ennemi.

Pour échapper aux fers d'un Vainqueur odieux,
C'eſt ainſi qu'au Voiſin l'on ſe livre ſoi-même.
On dit que le Vaincu n'en eſt ſouvent pas mieux ;
Mais l'on fuit où l'on peut, dans un péril extrême.

FABLE LXXIII.

Le Singe & le Perroquet.

Le Perroquet eut beau par ſon caquet
Imiter l'Homme, il fut un Perroquet.
Et s'habillant en homme, ſous le linge,
Le Singe auſſi ne paſſa que pour Singe.

UN jour le Singe & le Perroquet penſerent ſe donner pour Animaux raiſonnables, & ſe mirent en tête de ſe faire paſſer pour tels. Le premier crut qu'on le prendroit pour un Homme, dès qu'il en auroit pris les habits. L'autre s'imagina qu'il le feroit auſſi, s'il pouvoit contrefaire la voix humaine. Le Singe donc s'habilla. Le Perroquet apprit quelques mots, après quoi l'un & l'autre ſortirent de leurs Bois, & vinrent ſe produire à certaine Foire. Lorſqu'ils parurent, chacun y fut trompé : Mais comme le Singe ne diſoit rien, & que le Perroquet ne diſoit jamais que la même choſe, on ſortit bientôt d'erreur. Ainſi ceux qui les avoient pris d'abord pour

pour de vrais Hommes, ne les prirent un quart d'heure après que pour ce qu'ils étoient.

En vain l'on ſe déguiſe. Un Homme eſt il né ſot,
Il le ſera toujours : un geſte, un ris, un mot,
Sa démarche, ſon air, tout le fait reconnoître;
Il faut ne l'être point, pour ne le pas paroître.

FABLE LXXIV.

Le Loup, le Renard & le Singe.

Le Renard en Procès vint le Loup attaquer,
Le Singe comme Juge, écouta leurs Requêtes;
Après il dit : Je ne ſçaurois manquer,
En condamnant deux ſi méchantes bêtes.

LE Loup & le Renard plaidoient l'un contre l'autre pardevant le Singe. Le premier accuſoit l'autre de lui avoir dérobé quelques Proviſions : Celui-ci nioit le fait. Le Singe qui connoiſſoit de quoi l'un & l'autre étoient capables, ne ſçavoit lequel croire, ainſi il ſe trouvoit dans un grand embarras. Voici pourtant comme il s'en tira. Après bien des conteſtations de part & d'autre, il impoſa ſilence aux Parties, & prononça ainſi : Toi, Loup, je te condamne à payer l'Amende, parce que tu demande au Renard ce qu'il ne t'a point pris. Et toi, Renard, tu la paieras auſſi, parce que tu refuſe de rendre au Loup ce que tu lui a dérobé.

L'Arrêt vous ſemble injuſte & rendu par caprice;
Eſope ſur ce point, eſt d'un avis divers;
On peut, dit-il ici, ſans bleſſer la Juſtice,
Condamner un Méchant à tort & à travers.

FABLE LXXV.

Le Renard & le Buiſſon.

Du Renard pourſuivi la patte ſe déchire
Contre un Buiſſon, qui dit en s'éclatant de rire :
Ta coutume eſt de prendre, Ami, pour ton repos
Tu t'es venu ici prendre mal-à-propos.

UN Homme donnoit la chaſſe à un Renard. Celui-ci recourut au Buiſſon, & s'y réfugia, dans la penſée qu'il pourroit s'y dérober à la vue de celui qui le pourſuivoit; mais lorſqu'il ſentit que les épines du Buiſſon le déchiroient : Malheureux que je ſuis, s'écria-t-il ! Quelle eſt mon imprudence, d'avoir eu recours à ce méchant ? Hélas ! je perds ici plus de ſang que le Chaſſeur même ne m'en eût fait répandre.

On ne ſort pas franc d'un Aſyle,
Il faut à mainte Epine y laiſſer mainte Ville.
L'Hôte veut un Tribut, peut-être un rançon.
Autant vaudroit ſe rendre au Chaſſeur qu'au Buiſſon.

FABLE LXXVI.

L'Homme & l'Idole.

Quelqu'un las de prier un de ſes Dieux frivoles,
Lui fend la tête en deux, il en ſort des piſtoles.
Quel caprice, dit-il, je n'en ai pas tant eu
Quand je l'ai reſpecté, que quand je l'ai battu.

UN Homme ne bougeoit des pieds de ſon Idole, il le flattoit, prioit, conjuroit. Aujourd'hui il brûloit de l'encens, demain il immoloit des Victimes; & pourquoi? pour obtenir du Dieu quelque tréſor; mais tout cela fort en vain. Le Dieu ſourd ne lui fit pas ſeulement préſent d'une obole. Cependant l'Homme bien loin de s'enrichir, s'ap-

pauvriſſoit. Il ne ſe rebute point ; il redouble ſes ſoins, ſes prieres, ſes offrandes, rien ne vient. Il perſévere encore quelque temps, & ſans fruit. Enfin, il perd patience, prend un levier, & met, de déſeſpoir, ſon Idole en morceaux. Il en voit tomber des pieces d'or : Oh ! oh ! dit l'Homme, en les ramaſſant tout tranſporté de joie, qu'eſt-ce que ceci ? Voici vraiment un Dieu bien fantaſque : Aurois-je jamais pu croire que je devois plus gagner à le battre qu'à le prier ?

Pour gagner certains cœurs, douceur eſt ſans amorce ;
On n'en a rien que par la force :
Delà les Monts, dit-on, l'on connoît ce défaut ;
Pour avoir, il eſt bon d'y parler un peu haut.

FABLE LXXVII.

L'Homme & les deux Femmes.

Un Homme à cheveux gris étoit des plus galans,
Deux Femmes le peignant ſans en faire ſcrupule,
La vieille ôtoit les noirs, la jeune ôtoit les blancs :
Il devint pelé, qu'il en fut ridicule.

UN Homme qui commençoit à griſonner, cherchoit à plaire à deux Femmes qu'il aimoit. L'une étoit dans la fleur de la jeuneſſe, l'autre entre deux âges, touchoit au déclin de ſa beauté. Celles-ci qui prenoient plaiſir à ajuſter leur Galant, chacune ſuivant ſon goût, avoient ſoin de le peigner tour à tour. Il s'en trouva mal ; car pendant que la jeune, fâchée de trouver ſur ſa tête des

marques d'un âge avancé, en ôtoit tous les cheveux blancs, & que l'autre qui le trouvoit trop jeune pour elle, en enlevoit tous les noirs, il ſe vit chauve en très-peu de temps.

En plaignant ce Galant, plaignez ce Bel-eſprit,
Qui veut à deux Cenſeurs plaire dans quelqu'Ecrit.
Chacun ſelon ſon goût ſe hâte de le tondre;
C'eſt haſard s'il ne voit tout ſon Ouvrage fondre.

FABLE LXXVIII.

Le Pere de Famille & ſes Enfans.

Un Pere à ſes Enfans, qui s'entre mangeoient tous,
Diſoit, vous périrez avec votre divorce:
Ces verges brin à brin n'ont pas beaucoup de force,
Rien n'eſt plus ferme en gros; ainſi ſera de vous.

UN Pere de Famille avoit pluſieurs Enfans. Comme il ſe vit dans une extrême vieilleſſe aſſez proche de ſa fin, il les manda tous. Si-tôt qu'il les vit aſſemblés, il prit pluſieurs baguettes, & les lia toutes enſemble en faiſceau, puis il le donna à l'aîné de ſes Enfans, lui ordonna de le rompre. Celui-ci ſe mit en devoir de le faire; mais quelqu'effort qu'il fit à pluſieurs repriſes, il n'en put jamais venir à bout. Il le donna tout entier au ſecond, & celui-ci au troiſieme, ſans que ni les uns ni

les autres en euſſent pu rompre une ſeule baguette. Cela fait, le Vieillard reprit le faiſceau, & en ſépara les baguettes ; enſuite il les redonna l'une après l'autre à chacun de ſes Enfans, & leur commanda d'eſſayer une ſeconde fois à les rompre. Ils n'eurent pas plutôt obéi, qu'ils les rompirent toutes du premier effort. Enfans, leur dit le Pere, quand j'aurai pris congé de ce Monde, il en ſera ainſi de vous. Tant que vous demeurerez tous dans l'union, vous ſerez ſi forts que rien ne pourra vous ébranler : mais dès que vous ſerez déſunis, vous vous affaiblirez de telle ſorte, que le moindre choc ſuffira pour vous abattre.

A voir, ſans union, mille & mille Familles
Plaider, s'entre-manger ſouvent pour des vétilles,
Qu'on connoît aiſément que l'on n'y goûte point
Ce qu'Eſope, ſi juſte, a penſé ſur ce point.

FABLE LXXIX.

Le Berger Menteur.

Un Berger ennemi de la mélancolie,
A faux & ſans ſujet, crioit au Loup toujours;
A la fin ſon Troupeau patit de ſa folie,
Quand ce fut tout de bon, nul ne vint au ſecours.

UN Berger pour ſe récréer, crioit de temps en temps au Loup, quoiqu'il n'en vît point. A ſes cris, les Voiſins accouroient, & l'autre les remercioit de la peine, & n'en faiſoit que rire. Il les joua de la ſorte nombre de fois. Cependant il arriva qu'un jour le Loup vint effectivement fondre ſur ſes Moutons; alors il ſe mit à crier tout de bon, & de toute ſa force; mais il eut beau appeller à ſon aide, ſes Voiſins qui penſoient qu'il crioit

encore à faux, ſe garderent bien de venir au ſecours. Ainſi le Loup eut le temps d'étrangler tout le Troupeau.

Evitez le menſonge avec un ſoin extrême.
Si l'on remarque en vous peu de ſincérité,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité.

FABLE LXXX.

Le Milan & le Roſſignol.

Le Roſignol ſurpris par le Milan agile,
Crioit : Cherchez ailleurs de quoi faire un repas.
Mais, lui dit le Milan, je ſerois mal-habile
De quitter ce que j'ai pour ce que je n'ai pas.

UN Milan fort affamé tenoit un Roſſignol ſous ſes ſerres. Milan, s'écrioit celui-ci,

donnez-moi la vie, & je vous ferai entendre des chanſons capables de vous ravir. Ma voix, vous le ſçavez, enchanteroit les Dieux même. J'en doute ſi peu, repliqua le Milan, que je t'écouterois de grand cœur, ſi je ne ſentois qu'à préſent j'ai beaucoup plus beſoin de nourriture que de muſique. Cela dit, il le croque.

Chanſons & beaux diſcours n'appaiſent point la faim.
Jadis à maint Prêcheur, le dit maint Catholique :
La Ligue avoit, dit-on, bien plus beſoin de Pain
Que de leur Rhétorique.

FABLE LXXXI.

Le Lion & le Renard.

C'étoit pour le Renard une horrible entrevue,
Que celle qui ſe fit de lui & du Lion.
Le Renard humble & doux l'aborde, le ſalue,
Et l'affaire ſe tourne en converſation.

LE Lion à ſon avénement à la Couronne, fit ſçavoir à tous les Animaux qu'ils euſſent à venir lui rendre hommage : ceux-ci accoururent & s'empreſſerent à obéir. Le Renard ſe hâta moins que les autres, & parut le dernier à la Cour du Lion. Comme celui-ci en rugiſſoit de colere : Sire, lui dit le Renard d'un ton reſpectueux, qu'il me ſoit au

moins permis de repréſenter à votre Majeſté, que le zele que j'ai pour elle, eſt l'unique cauſe de mon retardement. Dès que je ſçus que vous régniez, je courus conſulter l'Oracle ſur la durée de votre Regne. Ces Dieux que tous les jours je prie pour vous, Sire, me ſont témoins de la joie que je reſſentis, lorſque j'appris qu'aucun Regne de Lion n'a été ni ne ſera plus long ni plus heureux que le vôtre doit l'être. Et c'eſt la nouvelle que je ſerois venu apporter bien plutôt à votre Majeſté, ſi l'éloignement où j'étois de l'Oracle, m'eût permis de le faire. L'excuſe plut au Lion, & ſi fort, que bien loin de garder contre lui du reſſentiment, il le remercia de la peine qu'il avoit priſe, & lui fit plus d'accueil qu'à tous les autres.

Si vous craignez quelque diſgrace,
Cajolez le Lion aigri;
La flatterie adroite & placée avec grace,
Souvent d'un criminel a fait un favori.

FABLE LXXXII.

La Fourmi, la Colombe & le Chaſſeur.

La Colombe ſauva la vie à la Fourmi,
Qui mordant par le pied l'Oiſeleur ennemi,
Sauva pareillement la vie à la Colombe.
Jamais l'ingratitude en un bon cœur ne tombe.

UNe Fourmi tomba par mégarde dans un Ruiſſeau : Comme elle s'y noyoit, une Colombe qui l'avoit apperçue fit tomber dans l'eau quelque petite branche de l'Arbre ſur lequel elle étoit perchée. Ce fut pour l'autre comme un petit Radeau, qui lui donna moyen de ſe ſauver ſur la rive. Dans le temps qu'elle abordoit, un Chaſſeur y bandoit ſon Arc

& y mirοit la Colombe. Il alloit la percer d'un coup de trait, lorſque la Fourmi reconnut le danger où étoit ſa bienfaictrice. Alors elle accourut, & piqua l'homme au pied. Au bruit que celui-ci fait en ſe retournant, la Colombe le découvre & s'envole. Ainſi celle qui lui devoit la vie, la lui ſauva à ſon tour, & lui rendit par ce moyen le bon office qu'elle en avoit reçu.

Obligez ſans eſpoir même de récompenſe,
Un bienfait n'eſt jamais perdu ;
Tôt ou tard il vous eſt rendu ;
Et ſouvent dans le temps que le moins on y penſe.

FABLE LXXXIII.

La Mere & l'Enfant Voleur.

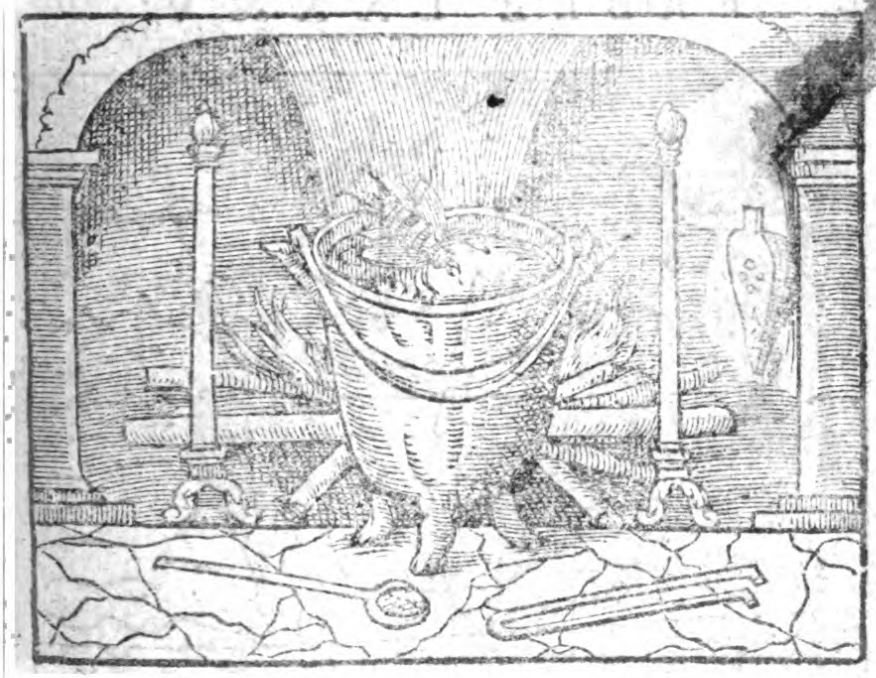
Un Enfant s'adonna de bonne heure au larcin,
Et commença de prendre au ſein de ſa Nourrice.
Depuis il acheva deſſus le grand chemin.
Belle gradation du vice!

UNe Mere ne châtioit point ſon Enfant des petits larcins qu'il faiſoit preſqu'à la mamelle, & le gâtoit. Celui-ci crût en malice à meſure qu'il crût en âge. Au ſortir du berceau il prit une pomme, & l'on ne penſa point à l'en reprendre. Lorſqu'il fut au College, il déroba les lievres de ſes Camarades, & courut les montrer à ſa Mere,

qui n'en fit que rire. Devenu plus grand, il prit chez ſes Voiſins des choſes de plus grand prix, & n'en fut point réprimandé. Bientôt, comme il ſe portoit toujours de plus en plus au mal, faute de correction, il vola dans les Villes, puis ſur les grands Chemins. Le Prévôt l'y prit, & enfin la Juſtice le condamna à perdre la vie ſur un gibet. Etant ſur l'échelle, il dit à l'Aſſiſtance qu'il vouloit voir ſa Mere pour la derniere fois, & demanda en grace qu'on l'allât chercher de ſa part; ce que l'on fit. Lorſqu'il la vit, il la pria de s'approcher, & feignit de vouloir l'embraſſer; enſuite il lui prit l'oreille à belles dents, & la lui emporta toute entiere. Puis ſe tournant vers le Peuple : Meſſieurs, leur dit-il, ſi cette Malheureuſe m'eût châtié dans mon enfance toutes les fois que mes fautes le méritoient, je ne me verrois pas réduit à finir ma vie par une mort infame. Ceſſez donc d'être ſurpris du traitement que je viens de faire à celle que je ne puis regarder ici que comme ma plus cruelle ennemie.

Peres, n'écoutez pas une aveugle tendreſſe.
Corrigez vos enfans, lorſque dans leur jeuneſſe
Sans peine vers le bien vous pouvez les plier.
C'eſt bien aimer, dit-on, que de bien châtier.

FABLE LXXXIV.



La Mouche.

Je voulois être ſoulé, & voulois avoir chaud,
Dit la Mouche, & j'en ai par-delà mon envie,
Je meurs dans la Marmite : Hélas ! en cette vie
L'on a trop peu toujours, ou trop de ce qu'il faut.

UNe Mouche des plus gourmandes entra dans une Cuiſine, & là, pour manger tout ſon ſoul, ſe plonga dans la Marmite : elle y but & elle y mangea, mais ſans meſure, & à tel excès qu'elle en creva.

Sortez, voluptueux, d'une fatale ivreſſe.
Excès, ſource de maux. Penſez-y bien, Jeuneſſe.
On ſe livre au plaiſir : mais qu'il en coûte cher !
Pour quelques momens d'or, combien de jours de fer !

FABLE LXXXV.

Mercure & le Bucheron.

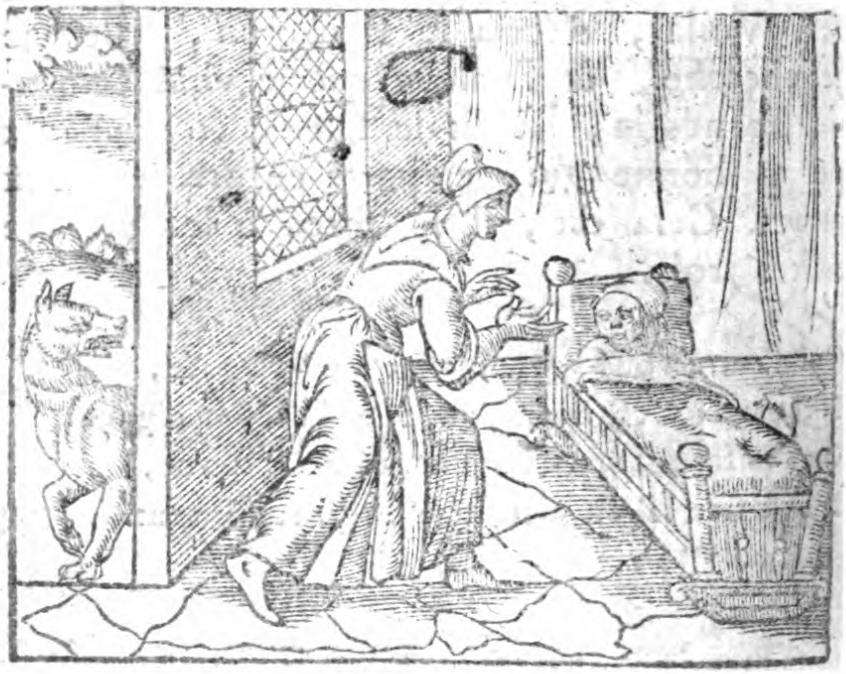
Mercure au Bûcheron qui perdit ſa Cognée,
En offrit d'or, d'argent, ou de fer à ſon choix:
Il s'en tint à la ſienne, & les eut toutes trois.
Probité reconnue, ainſi que témoignée!

UN Bucheron perdit ſa Cognée. Comme c'étoit ſon gagne-pain, le pauvre homme ſe déſeſpéroit. Mercure, touché de ſes cris, vint à lui, & lui montrant une Cognée d'argent: Ne ſeroit-ce pas là, lui dit-il, la Cognée que tu viens de perdre? Non, répondit l'Homme ſans héſiter. Et cette autre, reprit le Dieu en lui en faiſant voir

une ſeconde d'or. Ni celle-là, lui repartit-on. Ce ſera donc celle-ci, pourſuivit Mercure, en lui en découvrant une troiſieme de fer. Voilà, s'écria le Bucheron, celle que je cherche, & l'unique que je vous demande. Prends-la, lui dit le Dieu; & pour prix de ta bonne foi, emporte encore les deux autres. Cela dit, il le força à les prendre toutes trois.

Qui d'entre vous voyant la premiere Cognée,
N'eût crié : C'eſt la mienne, & ne l'eût empoignée ?
On s'en fût mal trouvé. Tout peſé mûrement,
Il n'eſt rien tel en tout, que d'agir rondement.

FABLE LXXXVI.



La Mere & l'Enfant qui crie.

Mon fils, ſi vous pleurez, le Loup vous mangera,
Dit la Nourrice : il vint dès que l'enfant pleura ;
Mais elle n'étoit pas ſi folle
Que de lui tenir ſa parole.

UN Enfant étoit couché dans ſon berceau. Il y jettoit de tels cris, que ſa Mere en perdoit patience, & le menaça de le donner à manger au Loup, s'il ne ſe taiſoit. Sur ces entrefaites, un Loup qui paſſoit ſous la fenêtre de la Mere, entendit la menace. Alors il courut tout joyeux à la porte attendre la proie ſur laquelle il comptoit, mais aſſez mal-à-propos ; car la Mere ne l'eut pas plutôt dé-

couvert, qu'elle appella ſes Voiſins. Ceux-ci bien armés vinrent au ſecours, & à grands coups de bâton & de fourche, donnerent bien la chaſſe au Loup.

Sur un friand repas, le Loup comptoit à tort :
Il en convient forcé de battre la retraite,
Et dit : On ne tient point une promeſſe faite
Contre ſon intérêt, dans le premier tranſport.

FABLE LXXXVII.

La Tortue & l'Aigle.

Une Tortue étoit fiere au dernier degré,
Et ramper lui ſembloit le plus grand des déſaſtres :
Dans les ſerres de l'Aigle elle ſe ſçut bon gré
De ſe voir une fois au moins ſi près des Aſtres.

UN jour la Tortue qui ſe laſſoit de ne ſe traîner que ſur des ſables, pria l'Aigle de

l'élever avec lui dans l'air, & le plus haut qu'il lui ſeroit poſſible. Celui-ci, pour la contenter, la prit entre ſes ſerres, & la porta au-deſſus des nuages les plus élevés. Mon Roi, lui diſoit la Tortue, qui ne ſe ſentoit pas d'aiſe, ſans doute que tous ces animaux qui ne me regardoient là-bas qu'avec mépris, ne me voient maintenant qu'avec des yeux d'envie, ſi fort élevée au-deſſus d'eux. Tandis que celle-ci s'en faiſoit ainſi accroire, l'Aigle ſe laſſa de la ſoutenir, ouvrit ſes ſerres, & la lâcha; alors on vit l'orgueilleuſe Tortue tomber tout à coup ſur des rochers, & y voler en éclats.

Tel plaiſoit le matin, qui le ſoir importune.
Un Patron ſe dégoûte, adieu votre fortune.
Vous voilà ſans crédit, ſans dignité, ſans bien.
Que de Faquins perdus en perdant leur ſoutien!

FABLE LXXXVIII.

L'Ecreviſſe & ſa Fille.

L'Ecreviſſe diſſoit à ſa Fille rétive,
Il ne faut pas ainſi marcher à reculons :
Elle lui repartit : Hé bien, ma Mere, allons,
Montrez-moi le chemin qu'il vous plaît que je ſuive.

VOus devriez bien, diſoit l'Ecreviſſe à ſa Fille, vous corriger d'un grand défaut que je remarque depuis long-temps en vous. Je vous vois marcher toujours à reculons, & que n'allez-vous en avant, comme font tous les autres Animaux ? Celle-ci lui répondit : Ma Mere, je ne fais que ce que je vous vois faire. Si vous voulez que je me

corrige, commencez par vous corriger vous-même la premiere.

On ne réforme point ſes enfans par la langue.
C'eſt l'exemple qui les inſtruit.
Si bons que ſoient les mots, je ſiffle une harangue,
Où l'on m'ouvre un chemin que jamais on ne ſuit.

FABLE LXXXIX.

L'Aſne revêtu de la peau du Lion.

De la peau du Lion une fois l'Aſne s'arme,
A tous les Animaux donne une chaude alarme;
Et ſon Maître lui dit, le connoiſſant au ton,
Vous faites le Vaillant, que de coups de bâton!

UN Aſne ſe revêtit de la peau d'un Lion. Cela fait, il ſortit du Moulin, & de Forêt en Forêt courut ainſi traveſti donner l'épouvante

l'épouvante à tous les Animaux. Dès qu'il ſe montroit, ceux-ci qui penſoient qu'il fût en effet ce qu'il leur ſembloit être, prenoient la fuite tout effrayés. L'alarme étoit générale parmi eux, lorſque le Meûnier qui cherchoit le Baudet, le rencontra, comme il donnoit la chaſſe aux Lions même. D'abord il le prit de loin pour un vrai Lion, & en fut épouvanté; mais l'ayant conſidéré de plus près, il apperçut un bout d'oreille d'Aſne qui paſſoit, & reconnut ainſi la ruſe. Alors il courut droit à lui; & ſans autre compliment, le fit rentrer au Moulin à grands coups de bâton.

L'Aſne doublant le pas,
Regagna le Logis. Quelqu'un lui fit comprendre,
Que devant Connoiſſeurs un Poltron ne doit pas
Trancher de l'Alexandre.

FABLE XC.

La Grenouille & le Renard.

Parmi les Animaux une Grenouille avide
Tranchoit de l'Hypocrate, & trompa le plus fin :
A voir ſa bouche pâle, à voir ſon teint livide,
Je crois, dit le Renard, que c'eſt un Médecin.

UNe Grenouille apprit à connoître quelques Simples qui croiſſoient ſur les bords de ſon marais. Enſuite elle ſe mit en tête de faire croire aux Animaux qu'elle avoit, en fait de Médecine, tout l'art d'un Eſculape. Comme elle publioit par-tout qu'elle ſçavoit guérir infailliblement les maux les plus déſeſpérés, un Renard qui ſe trouvoit attaqué d'une maladie très-dangereuſe, eut recours à elle. Celle-ci le vit, & lui conta qu'elle avoit

fait des cures preſque divines ; guéri celui-ci, ſauvé celui-là : peu s'en fallut qu'elle n'eût reſſuſcité. Le récit fini, elle exhorta le Malade à s'abandonner entierement à ſes remedes. Ils devoient, diſoit-elle, & en très-peu de temps, le tirer d'affaire. L'autre l'écouta avec grande attention, & la harangue finie, y fit cette réponſe. Tu t'énonces ſi bien, lui dit-il d'un ton moqueur, que de tout ce que tu viens de me conter, j'en croirois, je te jure, plus de la moitié, ſans la réflexion que j'ai faite à ton arrivée. Je t'ai vu les levres jaunes & livides, qui dénotent certainement chez toi une très-mauvaiſe diſpoſition. Comment, ai-je dit alors, pourroit-on me guérir, quand on ne ſçauroit ſe guérir ſoi-même ? Cela dit, il lui tourne le dos, & la congédie.

Celle-ci pour ſçavoir, n'eut qu'un babil frivole :
Le Médecin, je crois, ſortit de ſon Ecole,
Lui dont l'Art à coup ſûr guérit tout chez autrui,
Quand tout eſt, par malheur, incurable chez lui.

FABLE XCI.

Le Chien qui porte un bâton au cou.

Quelqu'un fit mettre au cou de ſon Chien qui mordoit
Un bâton en travers ; lui ſe perſuadoit
Qu'on l'en eſtimoit plus, quand un Chien vieux & grave
Lui dit : On mord en traître auſſi ſouvent qu'en brave.

UN Chien hargneux mordoit tous les Paſſans. Son Maître fut averti des déſordres qu'il cauſoit. Pour les prévenir, il lui ſuſpendit un bâton au travers du cou, & cela dans la vue d'avertir un chacun, qu'on eût à ſe donner de garde de lui. Le Chien, qui s'imaginoit que ce qu'il portoit étoit une marque d'honneur, marchoit le long des rues, tête levée, & ne regardoit qu'avec mépris les autres Chiens. Un d'entr'eux ne put ſouffrir ſon

impertinente vanité, & lui dit : Pauvre ſot, quel eſt ton égarement de t'énorgueillir ainſi de ce qui devroit t'humilier ? On ne t'a donc point dit, que ce que tu portes au cou, eſt moins la marque de ton courage que celle de ta méchanceté ?

Ce Chien mal-à-propos ici ſe glorifie
De ce qui marque ſa fureur ;
C'eſt ainſi parmi nous que de ſon infamie
Plus d'un Ecervelé prétend tirer honneur.

FABLE XCII.

Le Chameau qui ſe plaint à Jupiter.

Le Chameau veut avoir des cornes ſur le front,
Et Jupiter lui dit : Qu'en avez-vous affaire ?
Il eſt vrai, les Taureaux pour leur défenſe en ont ;
D'autres en ont auſſi qui n'en ſçavent que faire.

UN jour le Chameau ſe plaignit à Jupiter de ce que les Dieux avoient donné des

Cornes au Taureau, tandis qu'il n'avoit lui, que des Oreilles. Il me ſemble, diſoit le Mécontent, que des Cornes me ſiéroient auſſi-bien qu'à cet Animal, & que tout n'en ſeroit que mieux, ſi je les voyois placées ſur ma tête; elles pourroient m'y ſervir tout à la fois d'ornement & de défenſes. Sa plainte finie, il crut que Jupiter y auroit égard, mais le contraire arriva. Le Dieu choqué de ſa folle remontrance, loin de lui donner des Cornes, comme il l'en prioit, lui raccourcit encore les Oreilles.

Ceſſez, Hommes, ceſſez de reprocher aux Dieux,
Qu'ayant tout fait très-bien, ils pouvoient faire mieux.
Ce Chameau rebuté vous fait aſſez connoître,
Que dans cet Univers tout eſt comme il doit être.

FABLE XCIII.

Les deux amis qui vendent la peau de l'Ours.

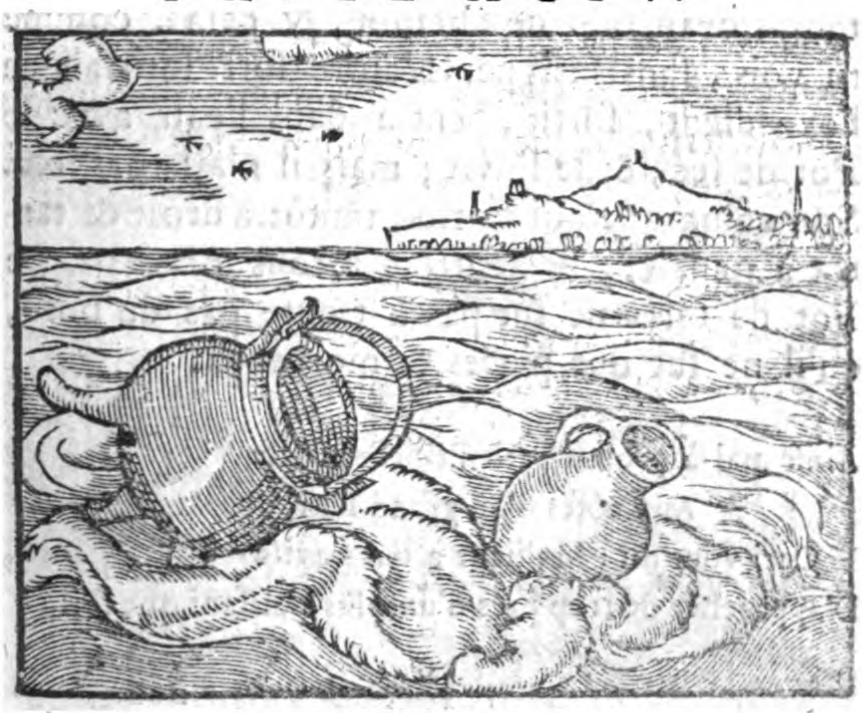
Deux Amis voyageoint, rencontrent un Ours,
L'un gagne un arbre haut, l'autre tout plat ſe couche;
Ainſi, ſans les bleſſer, va l'Animal farouche:
On ſe ſauve ſouvent par différens détours.

UN Fourreur avoit beſoin de la peau d'un Ours. Ne vous mettez pas en peine, lui dirent deux de ſes Voiſins, nous allons tout de ce pas dans la Forêt voiſine vous en tuer un des plus gros. Cela dit, & marché fait pour la peau qu'ils devoient livrer, ils partent, & arrivent dans la Forêt. Ils n'y furent pas plutôt entrés, qu'un Ours ſort de ſa taniere, & vient droit à eux. Nos deux Braves

oublient le marché, & ne penſent qu'à ſe ſauver. L'un grimpe ſur un arbre; l'autre, qui ſçait que l'Ours ne touche point aux corps qui n'ont plus de vie, ſe couche par terre, retient ſon haleine, & contrefait le mort. L'Ours arrive, trouve ce corps tout étendu, le flaire, le retourne & le prenant pour un cadavre, paſſe & s'éloigne. Celui-ci retiré, l'autre deſcend de l'arbre, & vient demander à ſon camarade, ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille, lorſqu'il s'en étoit approché de ſi près. Qu'on ne doit jamais, repartit celui-ci à demi-mort, vendre la peau d'un Ours, qu'on ne l'ait mis par terre.

Ennemi dans ſon Camp jamais ne nous étonne,
On le cherche. Vient-il, on s'aſſemble, on raiſonne,
Il n'eſt pas temps, dit-on, de riſquer le combat.
Si l'on étoit battu, que deviendroit l'Etat?

FABLE XCIV.



Le Pot de fer & le Pot de terre.

Le Pot de fer nageoit auprès du Pot de terre,
L'un en Vaiſſeau Marchand, l'autre en Vaiſſeau de Guerre.
L'un n'appréhendoit rien, l'autre avoit de l'effroi,
Et tous deux ſçavoient bien pourquoi.

LE Pot de fer dit un jour au Pot de terre : Frere, ne verrons-nous jamais que le coin d'une Cuiſine ? Qui n'a rien vu, n'a rien à conter, & d'ailleurs, on dit que le voyage fait l'eſprit. Il me prend envie de voir le Pays, & ſi tu as la même curioſité, nous voyagerons de compagnie. Vois-tu bien cette Riviere qui paſſe au pied du Logis ? Il nous faudra y entrer. Cela fait, nous nous y laiſſe-

rons emporter par le courant de l'eau. De cette maniere nous pourrons faire en très-peu de temps beaucoup de chemin, & cela, comme tu vois, ſans fatigue. L'autre fort ſatisfait de l'expédient, ſortit, entra dans l'eau avec le Pot de fer, & le ſuivit; mais il n'alla pas loin. Son camarade qui flottoit tantôt à droit & tantôt à gauche, le heurtoit à tous momens. Le Pot de terre ne fut pas à trente pas du bord, qu'il ne fut que pieces & morceaux.

Ainſi mal-à-propos petit Prince ſe briſe
Aux côtés d'un grand Roi.
Ceci vous dit: Malheur à qui s'aviſe
D'approcher de trop près d'un plus puiſſant que ſoi.

FABLE XCV.

Les Rats tenant Conſeil.

Le Chat étant des Rats l'adverſaire implacable,
Pour s'en donner de garde un d'entr'eux propoſa
De lui mettre un Grelot au cou : nul ne l'oſa.
De quoi ſert un conſeil qui n'eſt point praticable ?

LEs Rats tenoient Conſeil, ils délibéroient ſur ce qu'ils avoient à faire pour ſe garantir de la griffe du Chat, qui avoit déja croqué plus des deux tiers de leur peuple. Comme chacun opinoit à ſon tour, un des plus habiles ſe leva. Je ſerois d'avis, dit-il d'un ton grave, qu'on attachât quelque Grelot au

cou de cette méchante Bête. Elle ne pourra venir à nous, ſans que le Grelot nous avertiſſe d'aſſez loin de ſon approche, & comme en ce cas nous aurons tout le temps de fuir, vous concevez bien qu'il nous ſera fort aiſé de nous mettre par ce moyen à couvert de toute ſurpriſe de ſa part. Et toute l'Aſſemblée applaudit auſſi-tôt à la bonté de l'expédient. La difficulté fut de trouver un Rat qui voulût ſe haſarder à attacher le Grelot; chacun s'en défendit. L'un avoit la patte bleſſée, l'autre la vue courte. Je ne ſuis pas aſſez fort, diſoit l'un. Je ne ſçais pas bien comment m'y prendre, diſoit l'autre. Tous alléguerent diverſes excuſes, & ſi bonnes, qu'on ſe ſépara ſans rien conclure.

C'eſt ainſi que ſans fruit plus d'un Conſeil s'aſſemble;
Jamais en opinant, le Conſeiller ne tremble:
Lui parle-t-on d'agir, le cas n'eſt pas égal;
L'on conſeille fort bien, l'on exécute mal.

FABLE XCVI.

Le Taureau & le Bouc.

Le Bouc s'oppoſe en lâche au Taureau malheureux,
Qui vouloit du Lion éviter la pourſuite.
Il arrive ſouvent que ceux qui ſont en fuite,
Ne ſont pas bien reçus des cœurs peu généreux.

LE Lion pourſuivoit un Taureau : Celui-ci pour ſe ſauver voulut ſe réfugier dans la loge du Bouc : mais ce dernier lui en barra la porte, & oſa même lui préſenter ſes cornes. Lâche, lui dit le Taureau en ſe retirant, ſi tu n'avois apperçu celui qui me pourſuit, tu te donnerois bien de garde de me repouſſer de la ſorte. Crois que ce que je ne puis avoir maintenant de gré chez toi, je l'aurois bien

de force, ſi j'avois le temps de l'employer contre toi.

De lâches Alliés ferment ainſi leur Ville
Au Vaincu, qui chez eux cherche en vain quelqu'aſyle,
Veut-il entrer, il voit hauſſer le Pont-levis ;
On l'eût baiſſé, s'il eût battu les Ennemis.

FABLE XCVII.

Jupiter & les Animaux.

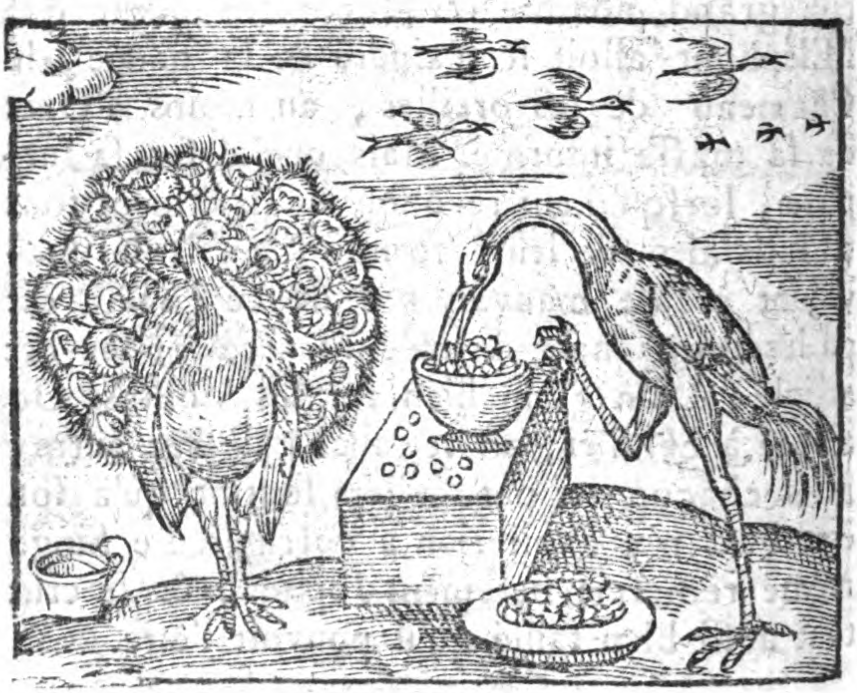
De tous les Animaux Jupiter vit la race,
Le Singe y vint qui fit une laide grimace,
Et parmi tant d'enfans de Bêtes & d'Oiſeaux
Ne trouva que les ſiens de beaux.

JUpiter dit un jour : Que tous les Animaux comparoiſſent devant moi. Je veux entendre leurs plaintes ; & les imperfections qu'ils

voudront que je réforme en eux, je les réformerai. Ceux-ci obéirent & comparurent. Alors le Dieu, qui comptoit trouver parmi eux grand nombre de Mécontens, crut que l'Eléphant alloit ſe plaindre de ſa queue, le Chameau de ſes oreilles, au moins l'Ours de ſa maſſe informe. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il eut reconnu qu'ils étoient tous ſi ſatisfaits de leurs formes, qu'ils lui ſçavoient même mauvais gré de ce qu'il avoit pu les ſoupçonner de mécontentement ſur cet article ! L'on gloſa bien ſur ſes Voiſins. On ajouta à celui ci, on retrancha de cet autre; mais chacun en particulier ſoutint qu'à ſon égard, il n'y avoit rien à corriger. Le Singe même remercia fierement Jupiter, & ſe crut tout auſſi-bien taillé qu'il pouvoit l'être.

Hommes, ainſi nous ſommes faits;
Mécontens du Voiſin, de nous très-ſatisfaits :
Nous voyons d'un œil net tous les défauts des autres;
Et nous ſommes, hélas ! aveugles pour les nôtres.

FABLE XCVIII.



Le Paon & la Grue.

Le Paon ſoupoit avec la Grue,
Et comme il ſe vantoit pendant tout le repas,
Elle lui répondit, ſans en paroître émue,
Vous le portez bien haut, mais vous volez bien bas.

UN jour le Paon traita la Grue avec profuſion. Comme la bonne chere commençoit à l'échauffer, il ſe mit à diſcourir de ce qui le diſtinguoit des autres Oiſeaux. Enſuite pour montrer à ſon amie quels avantages il avoit ſur elle, il étala ſa queue, & lui en fit remarquer toute la bigarrure. Voiſin, dit la Grue piquée de la vanité de ſon

Hôte, je conviens avec vous que mon plumage eſt en beauté fort au-deſſous du vôtre; mais quand je fais réflexion, que tandis que vous ne volez qu'avec peine ſur le toit d'une Maiſon, je m'éleve, moi, au-deſſus des Nues, je m'en conſole, je vous jure, fort aiſément.

Ceci nous dit qu'un Sot ne trouva pas ſon compte,
A vouloir ſous ſes pieds ranger l'Homme d'eſprit,
Tel vanta devant lui ſon argent, ſon crédit,
Qui payé d'un bon mot, ſe tut couvert de honte.

FABLE XCIX.

Le Tigre & le Loup.

Le Tigre allant tout ſeul à la chaſſe autrefois
Reçut un coup de fleche ; & la chaſſe finie,
Le Loup faiſant le doux, lui dit en fin matois,
Il auroit mieux valu chaſſer en compagnie.

LE Tigre aſſembla les Animaux de ſon voiſinage, puis il ſe mit à leur tête, & marcha contre les Chaſſeurs, dans le deſſein de tirer raiſon des inſultes que ces derniers leur faiſoient tous les jours. Lorſqu'il ſe vit avec ſa troupe, en leur préſence : Mes amis, dit-il aux Animaux, je veux ici me diſtinguer, & aller moi ſeul attaquer nos Ennemis. Je me ſens aſſez fort pour leur donner la chaſſe

ſans votre aide ; ainſi gardez-vous bien de me ſuivre, & demeurez-là, je vous prie. Le Loup lui remontra qu'il s'alloit perdre mal-à-propos, & qu'il ne pouvoit pas être lui ſeul plus fort que les Chaſſeurs ; au lieu que s'ils alloient tous enſemble fondre ſur eux, ils les mettroient aiſément en pieces. Malgré ces remontrances, l'autre s'en fit accroire, & courut droit aux Chaſſeurs. Ceux-ci ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils firent pleuvoir ſur lui une grêle de Fleches, l'une deſquelles l'atteignit & lui fit une plaie fort profonde. Alors il fut obligé de tourner le dos, & de retourner tout confus vers le Loup, qui blâma bien plus la témérité du Tigre, qu'il ne plaignit ſon malheur.

Chez le ſage Soldat ce qu'on nomme courage,
N'eſt dans l'Ecervelé qu'une indiſcrette rage :
Ne portez donc jamais la valeur à l'excès ;
Rarement Téméraire eut un heureux ſuccès.

FABLE C.

Le Sapin & le Buiſſon.

Le Buiſſon ſe fâcha de l'orgueil du Sapin,
Et ſon humilité s'en étant indignée,
Plus bas que moi, dit il, je te puis voir enfin,
Si le Bucheron vient avecque ſa Cognée.

LE Sapin inſultoit au Buiſſon. Vil Avorton de la nature, lui crioit-il, vois juſqu'où je porte ma tête : conſidere quelle étendue de terre je couvre de mes branches. Non-ſeulement je puis fournir des mâts aux Vaiſſeaux, mais encore des poutres aux Palais & aux Temples. D'ailleurs, à quels uſa-

ges ne ſuis-je point propre ? Mais toi chétif Arbriſſeau, élevé tout au plus à quatre pieds du Champ où je te vois ſécher, quelle utilité peut-on tirer de toi ? Nulle, repliqua le Buiſſon ; mais ce qui m'en conſole, c'eſt que je crains un peu moins que toi cet Homme qui vient droit à nous. C'étoit un Bucheron. Celui-ci fit bientôt changer de langage au Sapin. En effet, il ſe ſervit ſi bien de ſa Cognée contre lui, qu'il le ſapa en très-peu de temps par le pied, & le renverſa par terre. Cela fait, il ſe retira ſans toucher au Buiſſon, dont il ne pouvoit tirer aucun uſage.

Tandis que le Buiſſon échappe,
Le Sapin tombe aux pieds de l'Homme qui le ſape.
Par un nouvel exemple, Eſope nous inſtruit,
Que le petit ſe ſauve où le Puiſſant périt.

FABLE CI.

Le Pécheur & le petit Poiſſon.

Un Pêcheur ſentit bien en retirant ſa Ligne
Qu'elle ne peſoit guere, & c'étoit mauvais ſigne :
Un ſi petit Poiſſon ne lui fit pas grand bien :
Mais il faut mieux avoir peu de choſe que rien.

UN Pêcheur jetta ſa Ligne dans une Riviere, & y prit un petit Poiſſon. Celui-ci lui repréſenta ſa petiteſſe, & le pria de le lâcher, ſur le ſerment qu'il lui faiſoit de revenir plus gros, quelques ſemaines après, mordre ſon hameçon. C'étoit choſe qui devoit,

diſoit-il, lui tourner à profit, puiſqu'il y pourroit trouver de quoi faire un meilleur repas. Je ne ſçais pas, lui répondit l'autre, ſi tu ſerois aſſez ſot pour me tenir parole; mais je ſçais bien, moi, que je ne le ſuis pas aſſez pour m'y fier, & pour lâcher ce que je tiens pour ce que je dois tenir.

Si petite que ſoit l'Aubaine,
Garde-toi de lâcher une priſe certaine;
Car qui la laiſſe, s'en repent:
Mieux vaut denier venu, que tréſor qu'on attend.

FABLE CII.

L'Aigle & l'Eſcarbot.

L'Aigle prit le Lapin ; l'Eſcarbot ſon compere
Intercéda pour lui, touché de ſa miſere :
L'Aigle ne laiſſa pas pourtant de le manger,
L'autre caſſa ſes œufs, afin de s'en venger.

L'Aigle enlevoit un Lapin, ſans ſe mettre en peine des cris d'un Eſcarbot. Celui-ci intercédoit pour ſon Voiſin, & ſupplioit l'Oiſeau de donner la vie au Lapin ; mais l'Aigle, ſans avoir égard aux prieres du Beſtion, mit l'autre en pieces. Il ne tarda guere à s'en repentir ; car quelques jours après, voici que l'Eſcarbot qui avoit pris le temps que l'Aigle s'étoit écarté de ſon Nid, y vole, culbute

tous

tous les œufs, fracaſſe les uns, fait faire le ſaut aux autres, & par la deſtruction entiere du Nid, venge la mort de ſon Ami.

Trop compter ſur ſa force, eſt un trait d'imprudence;
Le plus petit peut nuire, & le grand qui l'offenſe,
Ne le fait jamais ſans danger;
Il n'eſt rien d'impoſſible à qui veut ſe venger.

FABLE CIII.

Le jeune Homme & le Voleur.

O malheur! dit quelqu'un, ma cruche étoit d'or mat,
Elle eſt au fond d'un Puits: un Larron ſe dépouille,
Y deſcend; & tandis qu'il fouille & qu'il refouille,
L'autre prend ſes habits, & laiſſe là le fat.

UN jeune Homme aſſis ſur le bord d'un Puits ſe repoſoit. Un Voleur parut, &

vint droit à lui, dans le deſſein de le dépouiller. Le premier reconnut la mauvaiſe intention de l'autre, & ſe mit à pleurer. Alors le Voleur lui demanda quelle étoit la cauſe de ſon affliction ? Hélas ! répondit le jeune Homme, je viens de laiſſer tomber au fond de ce Puits, une cruche d'or. Le Voleur quitta ſes habits, & y deſcendit au plus vîte, pour en tirer ce que l'autre feignoit d'avoir perdu. Tandis qu'il y cherchoit, le jeune Homme ramaſſa les habits du Larron, les emporta, & ſe ſauva.

Le Sot dans le péril voit tout fermé. L'Habile
Y voit, pour en ſortir, plus d'un chemin facile,
Le ſort, au dépouvu, rarement le ſurprit.
D'où ne le tire point ſa préſence d'eſprit ?

FABLE CIV.

Le Lion & la Chevre.

Le Lion qui voyoit la Chevre au haut d'un Mont,
Lui crioit d'un air doux, comme les Amans ſont,
Deſcendez, & venez paître ici l'herbe molle.
Elle n'y voulut pas venir ſur ſa parole.

UN Lion apperçut une Chevre qui paiſſoit ſur le haut d'une Roche eſcarpée de tous côtés. Si-tôt qu'il eut reconnu que le lieu où il la voyoit, étoit inacceſſible : Ma Mie, lui cria-t-il d'une voix officieuſe, que faites-vous là haut grimpée ſur des Rochers, où vous ne pouvez broûter qu'une mouſſe fort inſipide ? Vous feriez beaucoup mieux, ce me ſemble, de deſcendre dans la Prairie

où je pais ; l'Herbe y eſt tendre, & d'un goût exquis Deſcendez, vous dis-je encore une fois. Ami, répondit la Chevre, c'eſt ce que je vais faire très volontiers ; mais bien entendu, ajouta-t-elle avec un ſouris moqueur, lorſque je ne t'y verrai plus.

Le Lion à la Chevre offre un bon pâturage :
Mais en vain. Celle ci fut ſage,
De ne ſe fier qu'à demi
Aux beaux diſcours d'un Ennemi.

FABLE CV.

La Corneille preſſée de la ſoif.

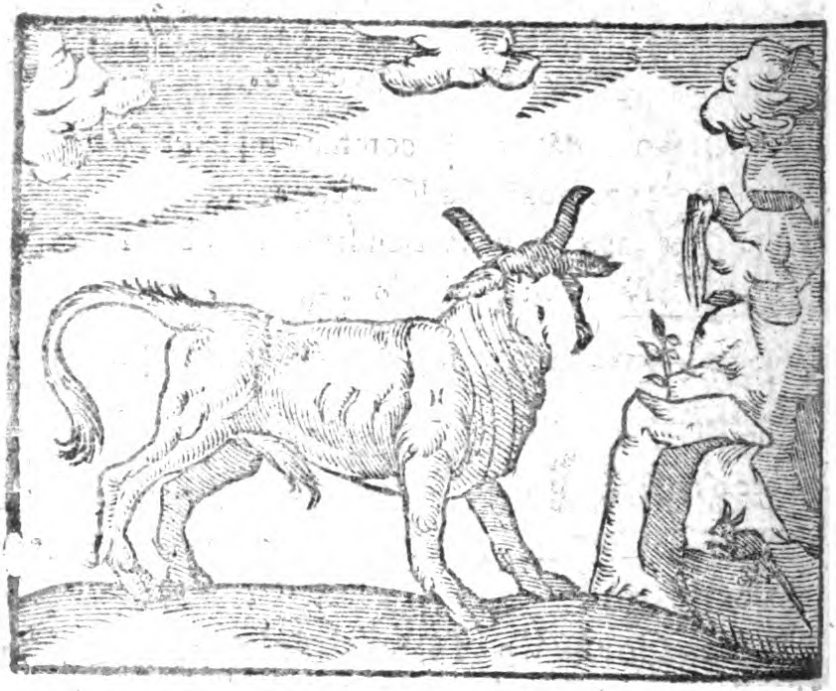
La Corneille avoit ſoif; juſqu'au fond d'un vaiſſeau
Son bec n'atteignant pas, ſoudain elle s'écrie,
Mettons-y des cailloux pour faire monter l'eau;
Tant la néceſſité réveille l'induſtrie.

UNe Corneille fort altérée trouva de l'eau; mais dans le fond d'un vaſe ſi creux & ſi étroit, que ſon bec n'y pouvoit atteindre. L'obſtacle ſembloit inſurmontable; cependant comme elle mouroit de ſoif, la néceſſité où elle ſe trouvoit de ſe déſaltérer, lui en fit trouver le moyen. Pour cet effet, elle amaſſa nombre de petits cailloux, les porta l'un après l'autre dans ſon bec, &

les laiſſa tomber au fond du Vaſe. Par cet expédient l'eau y monta avec le temps, & ſi haut, que la Corneille but enfin tout à ſon aiſe.

Le Vaſe étoit profond ; & pourtant l'on y puiſe
De l'eau que l'on ne doit qu'à ſa ſubtilité.
Croyez après cela que notre eſprit s'aiguiſe,
Et devient inventif par la néceſſité.

FABLE CVI.



Le Taureau & le Rat.

Le Rat mordit au pied le Taureau qui fut tendre ;
En ſi grande colere il ne s'étoit point mis :
Cependant ſa fureur ne ſçut à qui s'en prendre.
Dans le monde il n'eſt point de petits Ennemis.

UN Taureau étoit couché ſur la litiere.
En ruminant, il réfléchiſſoit ſur ſa force.

Otez l'Eléphant & le Lion, diſoit-il en lui-même, je ſuis ſans contredit le plus fort & le plus redoutable de tous les Animaux. Hors ces deux-là, de tous les autres, quels qu'ils ſoient, je n'en crains aucun. Pendant qu'il s'en faiſoit ainſi accroire, un Rat ſortit d'un des trous de l'Etable, & vint bruſquement lui mordre le pied, puis courut regagner l'endroit d'où il étoit ſorti. Alors le Taureau qui avoit reſſenti une douleur ſi vive, qu'il n'avoit pu s'empêcher d'en mugir, changea de langage, & déſeſpéré de ſe voir expoſé aux inſultes d'un Rat, le mit au rang des Animaux qu'il avoit à craindre.

Qui l'auroit cru, qu'un Rat eût pu, d'une morſure,
Bleſſer au vif cet Animal?
De ceci que conclure?
Qu'un petit Ennemi peut faire bien du mal.

FABLE CVII.

A la vieille Souris diſoit ſa jeune Fille,
Je hais le petit Coq, j'aime le petit Chat:
Le Chat, répond ſa Mere: Ah! c'eſt un Scélérat;
Mais le Coq n'a point fait de mal à ta famille.

UN Souriceau racontoit à ſa Mere tout ce qui lui étoit arrivé dans un voyage, dont il étoit de retour. Un jour, lui diſoit-il, la curioſité me prit d'entrer dans une baſſe-cour, & là j'y trouvai un Animal qui m'étoit inconnu, mais dont le minois me plut infiniment. L'air doux, la contenance modeſte,

le regard gracieux; au reſte, la peau marquetée, longue queue, & fait à peu près comme la nôtre; voilà ce qui le rendoit tout-à-fait plaiſant à voir. Pour moi j'en fus ſi charmé, que déjà je l'abordois pour faire connoiſſance avec lui, lorſque certain Oiſeau farouché, turbulent, & qui portoit ſur ſa tête je ne ſçais quel morceau de chair tout déchiqueté, m'effraya tellement par ſes cris perçans, que j'en pris la fuite d'épouvante. Mon Fils, lui dit la Mere, remercie les Dieux qui t'ont ſauvé dans cette rencontre du plus grand danger que tu puiſſes jamais courir. L'Animal qui t'a ſemblé ſi doux, c'eſt un Chat; l'Oiſeau turbulent, c'eſt un Coq. Ce dernier ne nous veut aucun mal, mais l'autre ne penſe qu'à nous détruire. Reconnois donc maintenant quelle étoit ton imprudence, de courir te livrer toi-même à ton plus cruel ennemi.

Ne vous fiez point trop à mine radoucie;
Et ne jugez des gens ſur la phyſionomie.
Plus d'un Tartuf ici l'a bonne; & cependant
Sot qui lui confieroit ſa femme ou ſon argent.

FABLE CVIII.

Le Laboureur & le Taureau.

Un Laboureur pourvu d'un Taureau fort méchant,
S'aviſa de ſcier ſes cornes ſur le champ :
Bien loin que ſes fureurs en ſoient pacifiées,
Il en fut plus méchant, quand on les eut ſciées.

UN Laboureur s'aviſa de ſcier les cornes à un Taureau qui les lui préſentoit à tous momens ; mais il ne s'en trouva que plus mal. Le Taureau, qui ſe déſeſpéroit d'avoir perdu le moyen de lui nuire, frappoit la terre avec ſes pieds, & de telle furie, que le Laboureur étoit offuſqué de la pouſſiere qui s'en élevoit. Hélas ! diſoit l'Homme, de quoi m'a ſervi la précaution que j'ai priſe ? Ce

méchant Animal me fait maintenant plus de peine avec ſes pieds, qu'il ne m'en faiſoit ces jours paſſés avec ſa tête.

Pour domter ce Taureau, l'Homme fit ce qu'il put.
Il y perdit ſon temps. Ainſi l'on a beau faire,
Jamais on ne réforme un mauvais caractere.
Le méchant eſt toujours, & ſera ce qu'il fut.

FABLE CIX.

La Chatte métamorphoſée en Femme.

Un Homme aimoit ſa Chatte, & de crainte du blâme
Vénus à ſa priere en compoſa ſa Femme;
Elle friande & vive, oubliant le Mari,
Courut à la Souris.

UN Homme aima ſa Chatte, & ſi éperdument, qu'il pria Vénus de la métamor-

phoſer en Femme. La Déeſſe en rit, & d'abord n'en voulut rien faire. Cependant l'Homme redouble ſes prieres, ne ſort des Autels, pleure, crie; en un mot, ſe déſeſpere. Que la Chatte ſoit donc telle qu'on la ſouhaite, dit Vénus. Et cela dit, l'Animal ſe dreſſe ſur ſes pieds, alonge, croît & devient une beauté parfaite. Le Galant exaucé, la careſſe, l'embraſſe, & s'imagine que ſans penſer à ce qu'elle fut, elle ne va plus s'occuper que de lui; mais il s'en flatte bien mal-à-propos. Pendant qu'il la tient entre ſes bras, une Souris paroît, & la Femme ſaute hors de ſon lit pour courir après elle, plus attentive mille fois à la pourſuivre, qu'à répondre aux careſſes de ſon Mari.

On diſſimule en vain. Voit-on ce qui nous touche,
Le cœur, pour ſe montrer, eſt bientôt ſur la bouche.
Transformez un Rimeur en ce qu'il vous plaira,
Qu'on lui parle de Vers, il ſe découvrira.

FABLE CX.

Le Fermier & l'Oie.

Un Homme avoit une Oie, & c'étoit ſon tréſor:
Car elle lui pondoit tous les jours un œuf d'or;
La croyant pleine d'œufs, le fou s'impatiente,
La tue, & d'un ſeul coup perd le fonds & la rente.

UNe Oie pondoit chaque jour un œuf d'or à ſon Maître. Celui-ci s'imagina que l'Oiſeau en étoit tout plein. Dans cette penſée, il le prend, le tue, & lui ouvre le corps: Mais quel fut ſon deſeſpoir, lorſqu'il n'y trouva rien de ce qu'il y cherchoit!

Pour vouloir trop avoir, on perd tout. Je l'ai dit.
Je le répete encor. Mais qui peut d'un Avare
Aſſouvir ici-bas la paſſion bizarre?
Quel Tréſor, quel Pérou jamais le ſatisfit?

FABLE CXI.

Le Léopard & le Renard.

Le Léopard tenoit au Renard ce langage :
Lequel, à votre avis, eſt le plus beau de nous ?
De la beauté ſur moi vous avez l'avantage ;
Mais lui dit le Renard, j'ai plus d'eſprit que vous.

LE Léopard prétendoit avoir de grands avantages ſur le Renard. Remarque bien, lui diſoit-il, la beauté de ma Peau, vois comme elle eſt luiſante, tachetée & mouchetée. Ami, de bonne foi, penſes-tu que de la tienne à la mienne il puiſſe y avoir l'ombre de comparaiſon ? J'en vois ſi peu, repartit le Renard, que je t'avouerai franchement, que je me croirois fort au-deſſous de toi, ſi je ne

ſçavois que les Connoiſſeurs font un peu plus de cas de l'eſprit que de la peau.

Le Renard eut raiſon. Son ſentiment décide
Un point que le beau Sexe a ſouvent conteſté.
Mieux vaut l'Eſprit que la Beauté.
L'un a plus de brillant, l'autre plus de ſolide.

FABLE CXII.

Les deux Médecins & le Malade.

Un de ces Médecins, qui font tant de viſites,
Au Malade giſſant, diſoit toujours, Tant-mieux:
Et le Malade fait à ce ſtyle ennuyeux,
Diſoit: Mes héritiers penſent comme vous dites.

UN Malade rendoit compte à deux Médecins qui le viſitoient, des différens ſymptomes de ſon mal. A chaque choſe qu'il ex-

poſoit, l'un des Docteurs répondoit toujours : Tant-mieux, & l'autre toujours : Tant-pis. Le Malade bien entendu, nos deux Médecins opinerent ſur la maladie, & le ſentiment de l'un fut tout oppoſé à celui de l'autre. L'embarras pour le Moribond fut de choiſir. Le choix étoit des plus difficiles. Les deux avis étoient ſoutenus de part & d'autre avec opiniâtreté, & ne manquoient pas de raiſons, ſinon ſolides, au moins très-ſpécieuſes, d'ailleurs bien énoncées. Parmi ces contrariétés le Malade ſuoit, & ne ſçavoit quel parti prendre. A la fin pourtant il le prit au haſard, & s'en tint à l'avis du Médecin Tant-pis; puis il ſuivit exactement l'ordonnance du Docteur, prit ſes remedes, & mourut; les Médecins tiroient deux avantages de ſa mort. Tant-pis diſoit qu'il l'avoit bien prévu, tandis que Tant-mieux publioit qu'infailliblement le Malade ſeroit ſorti d'affaire, s'il n'eût pas voulu ſe gouverner à ſa tête.

Malade, profitez d'un avis ſalutaire.
Prétendez-vous guérir ? que Tant-mieux, ni Tant-pis
N'entrent jamais chez vous. C'eſt du ſage Moliere,
Qui bien les connoiſſoit, que je tiens cet avis.

FABLE CXIII.

Le Charbonnier & le Teinturier.

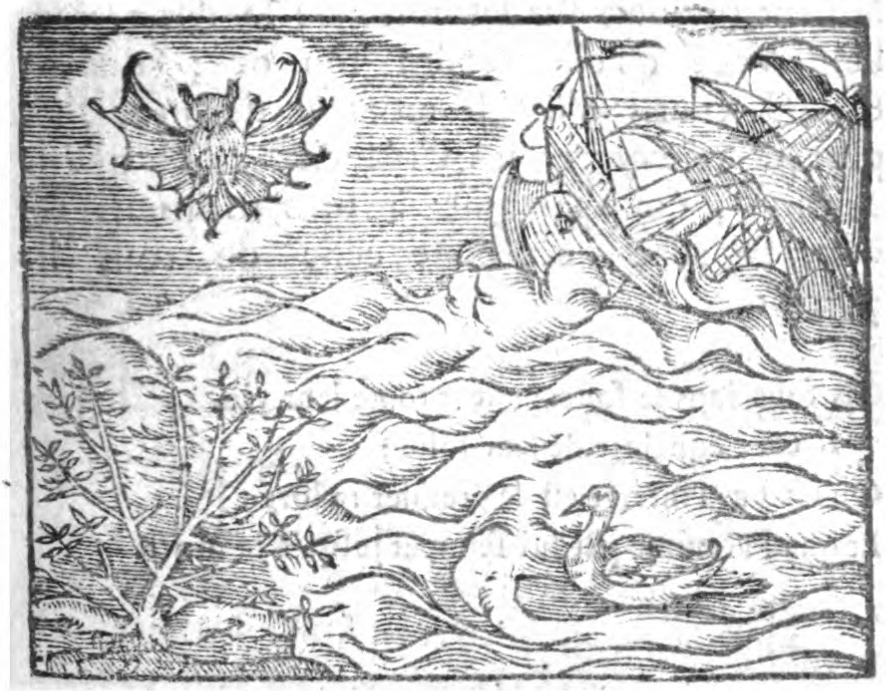
Le Charbonnier preſſoit le Foulon à toute heure
De venir avec lui partager ſa demeure,
Car ils étoient tous deux amis & grands couſins;
Mais, lui dit le Foulon; tu noircis tes voiſins.

COmpere, diſoit un Charbonnier à ſon Ami le Teinturier, ma Maiſon eſt des plus commodes, croyez-moi, venez-y loger; foi d'Ami, vous y ſerez à merveille. Je le crois, repliqua l'autre en le remerciant de ſon offre. Oui, chez toi je ſerai fort bien; mais dans un Logis où ton Charbon ne pourra

noircir mes étoffes, je ſerai, ce me ſemble, encore mieux.

Charbonnier pour Voiſin ne me plaît nullement,
Moins encor l'Ecolier, le Reclus & le Grand.
S'en écarter, c'eſt être ſage.
Tels Voiſins n'ont jamais cauſé que du dommage.

FABLE CXIV.



Le Buiſſon, le Plongeon & la Chauve-ſouris.

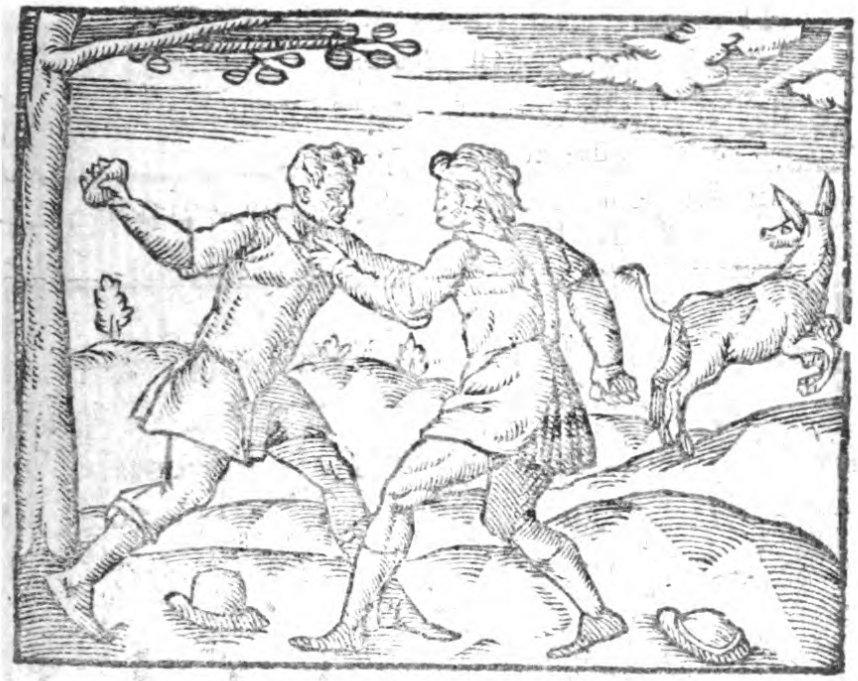
Le Buiſſon ruiné de bien & de crédit,
Semble ſe prendre à tout des pertes qu'il a faites.
Le Plongeon dans la Mer cherche ce qu'il perdit,
Et la Chauve-ſouris ſe cache pour ſes dettes.

LE Buiſſon, le Plongeon & la Chauve-ſouris s'aſſocierent enſemble pour négocier. Le Buiſſon contribua d'une robe, & la

mit ſur un Vaiſſeau, qui partoit pour les Indes. Le Plongeon y porta un lingot d'or pour ſa part, & la Chauve-ſouris quelqu'argent qu'elle avoit emprunté, pour la ſienne. Quelque temps après le Vaiſſeau mit à la voile, & ne fut pas plutôt hors du Port, qu'il fut accueilli d'un Ouragan, & périt avec tout ce qu'il portoit. De là vient que le Plongeon ſe tient toujours ſur les bords de la Mer, dans l'eſpérance qu'elle rendra ſon or; que la Chauve-ſouris n'oſe ſe montrer de jour, de peur de rencontrer ſes Créanciers; & que le Buiſſon, qui s'imagine à tous momens revoir ſa robe, accroche celle de tous les paſſans.

Ces fous dans le ſouci paſſent toute leur vie.
Que conclure de leur folie?
Qu'ici-bas l'intérêt eſt le premier reſſort;
Et que l'Homme par lui ſe meut juſqu'à la mort.

FABLE CXV.



Les deux Hommes & l'Aſne.

Deux Hommes diſputoient pour un Aſne perdu,
A ſe l'approprier, & l'un & l'autre bute.
Il m'appartient, dit l'un; l'autre dit: Il m'eſt dû.
L'Ane en ſe dérobant emporta la diſpute.

UN Aſne s'étoit égaré; deux Hommes le trouverent, & ce fut à qui s'en ſaiſiroit. Comme l'un prétendoit l'avoir, auſſi l'autre; & le plus fort l'emportera, ſe dirent-ils. Et tous deux dans l'inſtant ſe donnerent des coups de poings l'un contre l'autre. Ils ſe battoient fort mal-à-propos; car pendant qu'ils ſe terraſſent, le Baudet ſe tire à quartier, ſe ſauve, & de

cette maniere accorde net les deux Combattans.

Pour un Gallion pris, deux Corſaires ſe battent ;
Et tandis que tous deux ſe flattent
D'en faire leur profit,
Le Navire s'évade & le combat finit.

FABLE CXVI.

Le Loup & le Chien maigre.

Sous la patte d'un Loup plutôt friand qu'avide,
Un Chien dit : Attendez, je ſuis maigre & ſuis vuide.
Je m'en vais à la noce, & j'en reviendrai gras ;
Le Loup y conſentit, le Chien ne revint pas.

UN jour un Loup rencontra un Chien d'aſſez bonne taille, mais ſi maigre, qu'il n'avoit que les os & la peau. Comme

il alloit le mettre en pieces : Eh ! Seigneur lui dit le Chien, qu'alliez-vous faire ? Ne voyez-vous pas bien que je ſuis preſentement dans un tel état, que je ne vaux pas un coup de dent ? Mais croyez-moi, ſouffrez que je retourne au Logis. J'aurai ſoin, je vous jure, de m'y bien nourrir, & s'il vous prend envie d'y venir dans quelque temps, vous m'y trouverez ſi gras, que vous ne vous repentirez point d'avoir perdu un méchant repas, pour en faire un incomparablement meilleur. Le Loup le crut, & le lâcha. Quelques jours après il court au Logis du Chien, l'apperçoit au travers des barreaux de la porte, & le preſſe de ſortir pour lui tenir parole. Vous reviendrez demain, s'il vous plaît, lui dit le Chien ; car pour aujourd'hui, outre que je ne crois pas avoir encore atteint le degré d'embonpoint qui vous convient, je ne me ſens pas fort d'humeur à vous contenter. L'autre entendit à demi mot Il baiſſa l'oreille, & rebrouſſant chemin, jura qu'il ne laiſſeroit jamais échapper ce qu'il tiendroit.

Ne lâche point ta priſe.
Prends le Chien tel qu'il eſt. Attendre qu'il ſoit gras,
C'eſt faire une ſottiſe.
Un que tu tiens vaut mieux que cent que tu tiendras.

FABLE CXVII.

Le Singe & ſon Fils.

Embraſſant ſes Petits, le Singe s'en défait
Par une tendreſſe maudite.
A force d'applaudir ſoi-même à ce qu'on ſait,
L'on en étouffe le mérite.

UN Singe étoit fou de l'un de ſes petits, jour & nuit il le baiſoit, l'embraſſoit & le ſerroit. Cette folle tendreſſe fut bientôt funeſte au petit Singe ; car un jour que ſon Pere le tenoit entre ſes bras, il fit, en l'y preſſant, un tel effort, qu'il lui fit perdre haleine & l'étouffa.

Ce point eſt important. Penſez-y, tendres Peres,
N'ayez pour vos enfans que les ſoins néceſſaires.
En prendre trop de ſoin, les aimer à l'excès,
C'eſt les perdre. Avec eux ménagez vos bienfaits.

FABLE CXVIII.

L'Aſſaſſin qui ſe noie.

Un Meurtrier fuyant ſon Juge & ſon Bourreau,
Evite cent périls, nul Prévôt ne l'attrape.
A la fin il ſe noie en paſſant un ruiſſeau,
Tant il eſt mal-aiſé qu'un Meurtrier échappe.

LE Prévôt pourſuivit un Aſſaſſin. Celui-ci fuyoit, & de telle vîteſſe, que l'autre ne put l'atteindre, & ſe retira. Alors le Scélérat s'imagina qu'il n'avoit plus rien à craindre, & crut que ſon crime demeureroit impuni; mais le Ciel ſe garda bien de le permettre. Pendant que ce malheureux croit traverſer un ruiſſeau où il étoit entré, ſans en connoître la profondeur, il perd pied, & s'y noie.

Tremblez, Méchans, tremblez. Votre perte eſt certaine.
Souſtrait à la Juſtice humaine
Un coupable en vain fuit,
Quand par-tout pour le perdre un Dieu vengeur le ſuit.

FABLE CXIX.

Les Bœufs & l'Eſſieu.

Deux Bœufs patiens & doux,
Tiroient un Chariot fort peſant & fort large;
L'Eſſieu crioit; les Bœufs lui dirent: Qu'avez-vous?
A peine ſoufflons-nous, nous qui traînons la charge.

DEux Bœufs attelés à un Chariot fort chargé, ne le tiroient qu'avec peine. Cependant l'Eſſieu crioit, & de telle ſorte, que les Bœufs étourdis du bruit qu'il faiſoit, s'arrêterent, & ſe retournerent vers lui. Importun, lui dirent-ils, eh! qu'as-tu donc tant à crier, toi qui ne fatigues preſque point, tandis que nous ne nous plaignons ſeulement pas, nous qui ſuons à tirer tout le fardeau?

Impudens néceſſaires,
Qui portez, criez vous, tout le poids des affaires,
Lirez-vous donc ceci ſans fruit?
Ou faites plus d'ouvrage, ou faites moins de bruit.

FABLE CXX.

Le Coq & le Renard.

Le Renard dit au Coq : Une paix éternelle
Eſt conclue entre nous, viens. Oui, deux Lévriers
Viennent, répond le Coq, m'en dire la nouvelle ;
Le Renard n'oſa pas attendre les Coûtiers.

UN Coq ſe tenoit ſur un Chêne fort élevé. Un Renard qui ne pouvoit l'y atteindre, courut au pied de l'Arbre : Ami, cria-t-il à l'autre, bonne nouvelle. Hier la Paix fut ſignée entre les tiens & les nôtres. Sans rancune donc, je te prie ; & puiſque dorénavant nous devons tous nous entr'aimer comme Freres, commençons par nous réconcilier. Viens donc, mon cher, deſcends

que je t'embraſſe. Ami, repartit le Coq, tu ne ſçaurois croire combien cette nouvelle me réjouit. Je la crois certaine; car, ſi je ne me trompe, je vois là-bas deux Couriers qui viennent nous en apporter la nouvelle. Demeure donc, je te prie; & ſi-tôt qu'ils ſeront arrivés, je deſcendrai pour nous en réjouir tous quatre enſemble. Ces Couriers étoient deux Lévriers Le Renard ne jugea pas à propos de les attendre, & gagna pays. Et le Coq ſe mit à rire à gorge déployée.

Ce Coq eût mal fait de deſcendre.
Il vous dit, qu'on ne doit jamais
Prêter l'oreille a qui ne nous parle de Paix
Que pour mieux nous ſurprendre.

FABLE CXXI.

La Roſe & les Fleurs.

Toutes les Fleurs diſoient à la Roſe nouvelle,
Vous l'emportez ſur nous par un commun aveu :
Il eſt vrai, repartit la Roſe, je ſuis belle,
Mais, hélas ! que je dure peu.

LEs Fleurs contemploient la Roſe, & trouvoient dans ſes nuances un éclat ſi vif, qu'elles lui cédoient, preſque ſans envie, le prix de la beauté. Non, lui diſoient-elles tout d'une voix, notre coloris n'eſt ni ſi rare ni ſi beau. Nous n'exhalons point une odeur ſi douce. Triomphez, belle Roſe : Vous méritez ſeule les careſſes des Zéphyrs. Fleurs, dit la Roſe en ſoupirant, lorſqu'un ſeul jour me voit naître & mourir, que me ſert-il d'être ſi belle ? Hélas ! je voudrois l'être moins, & durer, comme vous, davantage.

D'un avantage vain, Sexe trop entêté,
Chériſſez un peu moins votre frêle beauté.
Reconnoiſſez ici, que c'eſt bien peu de choſe ;
Et pour elle craignez le deſtin de la Roſe.

FABLE CXXII.

Le Cygne & la Grue.

La Grue interrogeoit le Cygne, dont le chant
Bien plus qu'à l'ordinaire étoit doux & touchant :
Quelle bonne nouvelle avez-vous donc reçue ?
C'eſt que je vais mourir, dit le Cygne à la Grue.

LE Cygne à l'extrémité chantoit. Je ne vois pas, lui diſoit la Grue, quel ſujet vous avez de vous réjouir dans l'état où vous êtes. Je ſens que je vais mourir, repliqua le Cygne. Ai-je tort de marquer de la joie, quand je me vois ſur le point d'être délivré de tous mes maux ?

Le Cygne ſur ſa fin ne chantoit pas à tort.
A vivre on ſouffre tant, que quoi que l'on en die,
Le plus beau jour de notre vie
Ne faut pas, tel qu'il ſoit, celui de notre mort.

FABLE CXXIII.

La Canne & le Barbet.

Ce Barbet en veut à ces Cannes,
Mais par elles il eſt inſtruit,
Qu'il eſt par fois des vœux auſſi vains que profanes,
Et qu'on ne force pas toujours ce qu'on pourſuit.

UN Barbet pourſuivoit une Canne. Celle-ci, pour ſe ſauver, ſe jette dans un Etang. L'autre s'y lance, & nage après elle. Comme il la ſuit, & de ſi près, qu'il ouvre déjà la gueule pour la prendre, la Canne fait

le plongeon, s'enfonce, & diſparoît. Ainſi le Chien perdit ſa proie dans le moment même qu'il croyoit la tenir.

Le Barbet s'en revint avec un pied de nez.
Ne comptez ſur un bien, que quand vous le tenez.
Vous alliez épouſer une riche Héritiere :
Le Contrat fait, un rien fit échouer l'affaire.

FABLE CXXIV.

L'Homme décoëffé.

Un Galant étoit chauve, & comme en pleine fête
Sa perruque en tombant l'alloit défigurer,
Pourquoi ces faux cheveux tiendroient ils à ma tête,
Dit il, puiſqu'à leur tête ils n'ont ſçu demeurer ?

UN Homme chauve ſe vit obligé de couvrir ſa tête de cheveux empruntés. Un jour comme il danſoit en bonne Compagnie, il donna en ſautant un tel branle à ſon corps, que ſa fauſſe chevelure en tomba par terre. Chacun ſe mit à rire. Meſſieurs, dit le Danſeur, dans le deſſein de faire ceſſer la riſée par quelque bon mot : Vous ne devez pas être ſurpris que ces cheveux n'aient pu tenir ſur la tête d'autrui, lorſqu'ils n'ont pu reſter ſur la leur propre.

En pareille aventure, un Sot n'eût ſçu que dire.
Toujours d'un mauvais pas l'Homme d'eſprit ſe tire.
Manque-t-il, d'un bon mot il ſçait tout réparer ;
Et ſa faute ſouvent ne ſert qu'à l'honorer.

FABLE CXXV.

Les Voyageurs & le Plane.

Sous un Plane en Eté deux Voyageurs bien las,
A qui pour leur repos la place ſembloit bonne,
Trouvoient l'Arbre ſtérile ; & l'Arbre dit : Ingrats,
Ne comptez-vous pour rien l'ombre que je vous donne?

VErs le milieu d'un des plus chauds jours de la Canicule, deux Voyageurs prenoient les frais à l'ombre d'un Plane. Ils s'y étoient retirés, pour ſe mettre à l'abri du Soleil. Comme ils en conſidéroient les branches, ſans y apperçevoir de fruit : Voilà, ſe diſoient-ils l'un à l'autre, un méchant Arbre ; s'il m'appartenoit, puiſqu'il n'eſt bon à rien, je le ferois abattre, & jetter au feu tout préſentement. Ingrats, leur dit l'Arbre, n'eſt-ce donc rien que cette ombre que mon feuillage produit, & qui vous garantit ſi à propos des rayons que vous fuyez ?

Des Chefs-d'œuvre du Ciel, Critiques inſenſés,
Ceci s'adreſſe à vous. L'Inſecte & le Reptile
Servent plus que vous ne penſez.
Le Ciron, ici-bas, n'eſt pas même inutile ;
De leurs propriétés nul n'apperçoit l'effet.
D'accord : mais Dieu ſçait bien l'uſage qu'il en fait.

FABLE CXXVI.

Le Pêcheur & les Poiſſons.

Un Pêcheur en pêchant s'adonnoit aux chanſons,
Puis jettant ſon filet : Ces bizarres Poiſſons
De ma Flûte, dit-il, nullement ne s'émeuvent,
Et ſi-tôt qu'ils s'ont pris, ils danſent tant qu'ils peuvent.

UN Pêcheur aſſis ſur le bord d'une Riviere, jouoit de la Flûte. Il penſoit que les Poiſſons charmés de ſes accords, approcheroient de la Rive, & ſi proche, qu'il pourroit les prendre à la main ; mais il eut beau en jouer, pas un ne vint. Alors le Pêcheur prit ſes filets, & les jetta dans la Riviere. Auſſi-tôt les Poiſſons entrerent en foule. Poiſſons, leur dit l'autre en les tirant de ſes

rets, je m'étois imaginé que vous aimiez la Muſique ; mais je me ſuis bien apperçu qu'avec vous on trouvoit mieux ſon compte à ſe ſervir de filets que de Flûtes.

Douceur a rarement attiré des Rebelles.
A leur devoir en vain, Prince, tu les rappelles :
On eſt ſourd à la Flûte : Amene le Canon,
Bientôt tu les auras à ta diſcrétion.

FABLE CXXVII.

Le Crocodile & le Renard.

Le Crocodile noble, & d'une humeur hautaine,
Vantoit de ſa Maiſon les titres anciens :
Pour moi, dit le Renard, j'ai beaucoup plus de peine,
A ſçavoir où j'irai, qu'à ſçavoir d'où je viens.

LE Crocodile mépriſoit le Renard, & ne lui parloit que de ſa noble extraction. Faquin, lui diſoit-il d'un ton arrogant, je te trouve bien hardi d'oſer te faufiler avec moi. Sçais-tu bien que je ſuis ? Sçais-tu que ma nobleſſe eſt preſque auſſi ancienne que le Monde ? Et comment pourrez-vous me prouver cela, repliqua l'autre fort ſurpris ? Très-aiſément, reprit le Crocodile. Apprends que dans la Guerre des Géans, quelques-uns d'entre les Dieux prirent la fuite, & vinrent, transformés en Crocodiles, ſe cacher au fond du Nil. C'eſt de ceux-là dont je deſcends en droite ligne. Mais toi, miſérable, d'où viens-tu ? En vérité, repartit le Renard, c'eſt ce que je ne ſçais point, & ce que je

n'ai jamais ſçu. Croyez, Seigneur Crocodile, que je ſuis beaucoup plus en peine de ſçavoir où je vais, que d'apprendre d'où je viens.

Moins d'orgueil, noble Fat. Ce petit, dont tu ris,
N'a jamais mérité tes inſolens mépris.
A quoi bon, vicieux, lui tant vanter ta race ?
S'il a de la Vertu, quel qu'il ſoit, il t'efface.

FABLE CXXVIII.

Le Vœu du Malade.

Un homme étant malade, & ne poſſédant rien,
Fait vœu d'offrir cent Bœufs, en cas qu'il en guériſſe :
Sa femme dit : Comment fournir au ſacrifice ?
Ma femme, à cela près, dit-il, portons nous bien.

UN Laboureur dangereuſement malade, voua cent Bœufs à Eſculape. Il les lui devoit immoler, bien bien entendu, lorſqu'il

ſeroit guéri. Cent Bœufs, s'écria ſa Femme! Vous n'y penſez pas, mon Fils; eh! grands Dieux, où les prendre, quand je n'en vois pas un ſeul dans notre Etable? Taiſez-vous, lui répondit le Malade, ſi j'en reviens, il faudra bien que le bon Eſculape ſe contente, s'il lui plaît, de notre Veau.

Dans l'orage, il n'eſt vœu qui coûte au paſſager.
Les Dieux peuvent tout prendre. Eſt-on hors de danger?
A-t-on gagné le Port? ſot qui tiendroit parole.
Encor, Dieu ſçait quel Veau, ſi le Prêtre l'immole.

FABLE CXXIX.

Les Pêcheurs.

Le filet peſoit fort, chaque Pêcheur tiroit,
Mais ce poids ne venoit que d'une groſſe pierre,
Et de peu de poiſſons que ce filet enſerre.
En ce monde on n'a pas tout ce que l'on voudroit.

DEs Pêcheurs tiroient leurs filets hors de l'eau; comme ils les ſentoient plus peſans que de coutume, ils en concevoient bonne eſpérance. La Pêche, ſe diſoient-ils les uns aux autres, ſera ſans doute des meilleures; & Dieu ſçait quels Poiſſons nous allons voir dans nos rets. Leur joie fut courte; car lorſqu'après beaucoup de fatigue, ils eurent vu le fond de leurs filets, ils n'y trouverent qu'un gros caillou, que le courant de la Riviere y avoit amené.

Un fils, ſon Pere mort, trouva certains papiers
Entourés, ſous la clef, de triple couverture,
Et les crut bons Contrats. On en fit l'ouverture;
Voici ce que c'étoit: de vieux Calendriers.

FABLE CXXX.

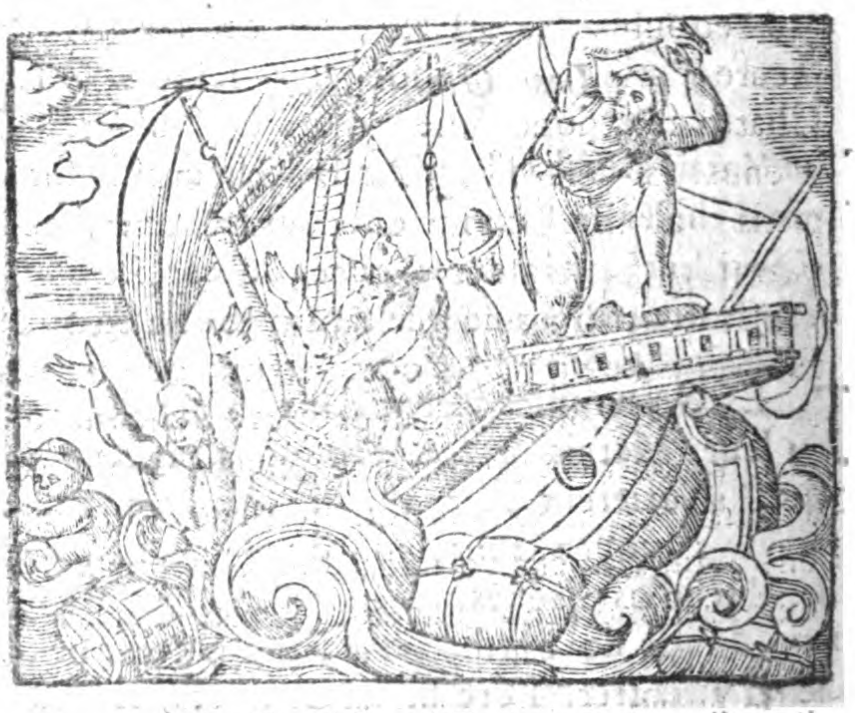
Les Grenouilles.

D'un Marais deſſéché, les triſtes Habitantes
Voulant choiſir un Puits; une des plus prudentes,
Qui pour leur sûreté trouvoit ce lieu ſuſpect,
Dit: que deviendrons-nous ſi le Puits devient ſec?

LEs Grenouilles virent dans le fort de l'Eté leur Marais à ſec. Où nous retirerons-nous, s'écrierent-elles alors? Dans ce Puits que vous voyez tout proche de vous, dit une des plus jeunes. L'eau l'emplit juſqu'à deux doigts du bord; ainſi il nous ſera très-aiſé d'y entrer. Fort bien, repliqua une des plus vieilles. Mais quand l'eau viendra à baiſſer, & que nous nous trouverons au fond de ce Puits à vingt pieds au moins de ſon ouverture, en ſortirons-nous auſſi aiſément que nous y ſerons entrées?

Réfléchiſſez, peſez l'entrepriſe conçue.
Conſidérez ſur-tout quelle en ſera l'iſſue.
Il eſt bon de penſer comment l'on entrera.
Mieux encor de ſçavoir par où l'on ſortira.

FABLE CXXXI.



Les deux Ennemis.

Dans un même Vaiſſeau, près de faire naufrage,
Deux ennemis étoient ſur le point de mourir,
Et chacun ſe diſoit en ſoi-même: Courage,
Je m'en vais me noyer, mais l'autre va périr.

DEux hommes qui ſe haïſſoient mortellement, s'étoient embarqués ſur le même Vaiſſeau. Comme il cingloit à pleines voiles, une tempête s'éleva, & ſi grande, que le Navire, battu des Vents, & fracaſſé par les vagues, s'entre-ouvrit. Dans cette extrémité, les deux Paſſagers, que l'eau commençoit à gagner, ſe conſoloient, quoiqu'ils ſe viſſent ſur le point d'être ſubmergés. Si je

péris, diſoient-ils l'un & l'autre au fond du cœur, mon Ennemi périt auſſi.

Telle eſt du cœur humain l'injuſte cruauté.
Dans l'orage on voudroit que tout fût agité.
Souffre-t-on, l'on voudroit voir ſouffrir tous les autres.
Leurs diſgraces, leurs maux nous conſolent des nôtres.

FABLE CXXXII

Le Lion, l'Ours & le Renard.

Tandis que contre un Ours un grand Lion ſe bat,
Un Renard ſe ſaiſit du prix de leur combat.
Nous n'avons bien ſouvent d'intérêt que le nôtre,
Et nous nous tourmentons pour le profit d'un autre.

LE Lion & l'Ours s'entre-déchiroient, & cela pour quelques rayons de Miel qu'ils avoient trouvé dans le creux d'un Chêne. Chacun deux prétendoit en faire ſon profit,

ſans le partager avec ſon Compagnon. Ils euſſent beaucoup mieux fait d'en faire deux parts ; car tandis qu'ils s'acharnent l'un ſur l'autre, un Renard ſe gliſſe ſans bruit près du Miel, le lape, & ſe ſauve.

Ainſi débats ſouvent finiſſent entre Princes.
Tandis que pour quelques Provinces
Ces deux-ci ſont aux mains, un tiers prend les enjeux ;
Et par ce moyen net les accorde tous deux.

FABLE CXXXIII.

L'Aſtrologue.

Un jour une perſonne aux Aſtres bien inſtruite
Regardoit vers le Ciel, & tomba lourdement.
Tel donne des leçons ſur la bonne conduite
Qui s'égare lui-même, & bronche à tout moment.

UN Aſtrologue contemploit les Aſtres en marchant : il eût beaucoup mieux fait de regarder à ſes pieds ; car tandis qu'il leve les yeux, & les tient toujours fixés vers le Ciel, voici que ſans voir un Puits qu'on avoit creuſé ſur ſon chemin, il en approche, & de ſi près, qu'il s'y précipite, & s'y noie.

Avis à vous, Sçavans en inutilités ;
Mais ſur le néceſſaire, Eſprits fort hébêtés.
Tel voit ce qui ſe paſſe autour d'une Planete,
Qui chez lui ne voit rien, même avec ſa Lunette.

FABLE CXXXIV.

Le Dauphin & le Thon.

Un Dauphin pourſuivoit un Thon, quand ſur les bords
Ils ſont jettés tous deux, froiſſés & demi-morts:
Nous voilà, dit le Thon, aſſez mal, ce me ſemble;
Mais quel plaiſir pour moi, que nous mourions enſemble!

UN Dauphin pourſuivoit un Thon, dans le deſſein de ſe venger de quelqu'offenſe qu'il en avoit reçue. Ce dernier gagne le Rivage, l'autre l'y ſuit. Et le Thon pour échapper, ſauta ſur le ſable, & le Dauphin s'y lança avec lui. Mais voici que froiſſés de leur chûte, ils y demeurerent tous deux étendus. Cependant l'air de la Terre agit ſur eux. Ils s'affoibliſſent hors de leur Elément, & meurent, non ſans s'être repentis de n'avoir conſulté que leur reſſentiment.

Le Dauphin tranſporté d'une indiſcrette rage,
Périt avec le Thon, jetté ſur le rivage.
Plus d'un vindicatif achete, ainſi que lui,
A ſes propres dépens, le dommage d'autrui.

FABLE CXXXV.

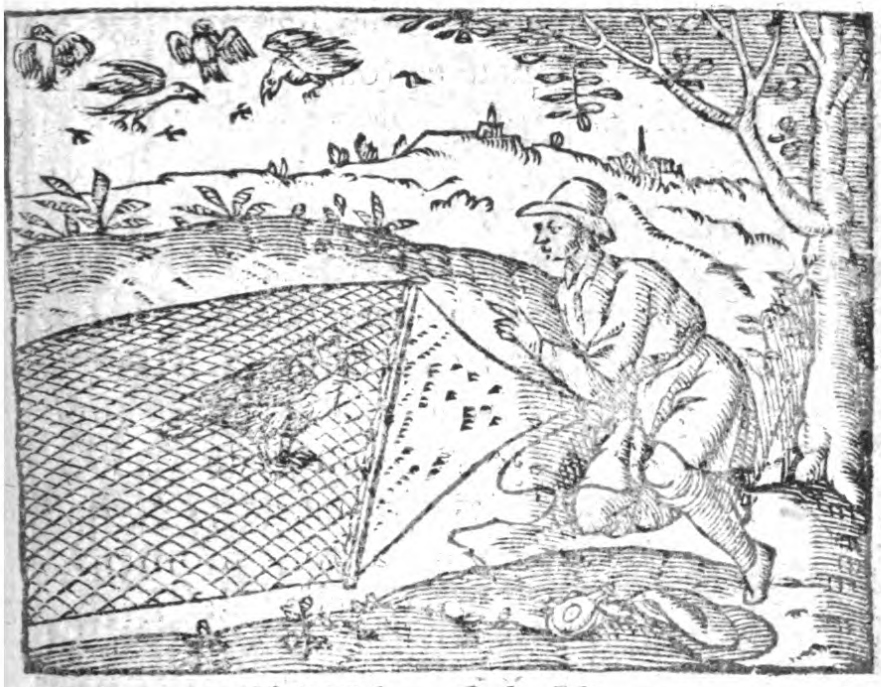
Le Foſſoyeur & le Médecin.

C'eſt dommage d'un tel, mais je me perſuade
Qu'il ne pouvoit guérir, tant il étoit mal-ſain.
Voilà ce qu'à peu près un fort bon Médecin
Diſoit au Foſſoyeur enterrant ſon Malade.

UN Foſſoyeur enterroit ſon Voiſin. Comme il achevoit de combler la foſſe, il apperçut le Médecin qui avoit traité le Défunt pendant ſa maladie. Je vous croyois ſi habile, lui dit-il, que je m'étois imaginé que vous tireriez votre Malade d'affaire. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela, repliqua le Docteur; mais cet Homme étoit mal-ſain. Et s'il ne l'avoit pas été, repartit le Foſſoyeur en ſecouant la tête, auroit-il eu beſoin de vous?

De tous nos Charlatans excuſe illégitime.
Le Malade meurt-il, il étoit cacochyme.
La Nature l'a-t-elle, en dépit d'eux, guéri,
Il ſeroit, vous dit-on, ſans nous déjà pourri.

FABLE CXXXVI.



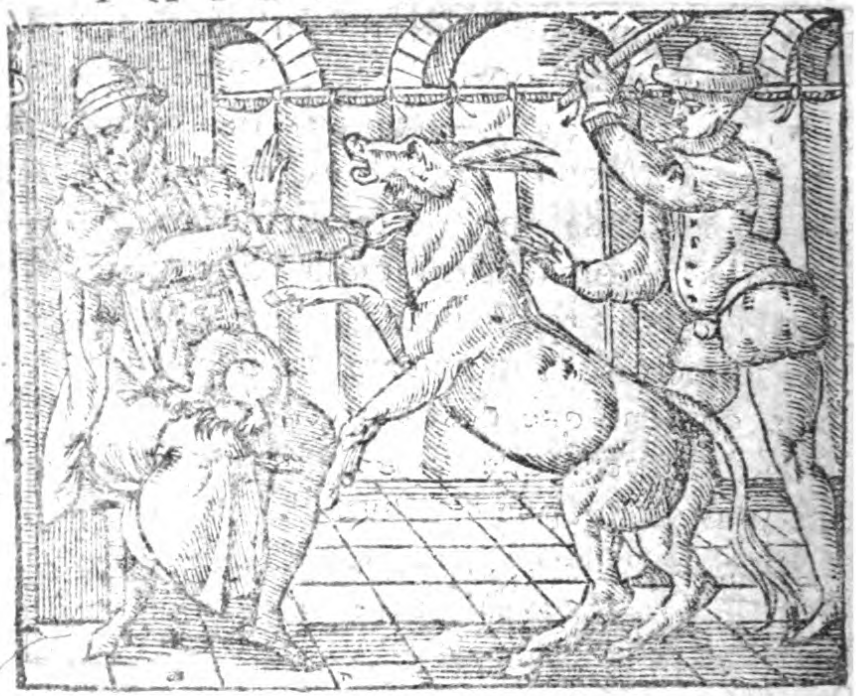
L'Oiſeleur & la Vipere.

L'Oiſeleur ſe trouva ſurpris
Etant piqué de la Vipere :
Hélas, dit-il ; quelle miſere !
Je voulois prendre, & je ſuis pris.

UN Oiſeleur cherchoit à prendre des Oiſeaux. Comme il ſe baiſſoit pour tendre ſes réſeaux, une Vipere le piqua au pied. Ah ! s'écria l'Homme, je n'ai que ce que je mérite. Pourrois-je être ſurpris qu'on cherche à m'ôter la vie, tandis que je ne penſe, moi, qu'à la ravir aux autres ?

Mal vient à qui mal fait. Suivez donc ſur ce point
L'avis que le Sage vous donne.
Hommes, ſi vous voulez qu'on ne vous nuiſe point,
Ne nuiſez à perſonne.

FABLE CXXXVII.



L'Aſne qui change de Maître.

Un Aſne malheureux autant qu'on le peut être,
Servit un Corroyeur qui fut ſon dernier Maître :
Et ſous la cruauté de ce Tyran nouveau,
Eut lieu, plus que jamais, de craindre pour ſa peau.

L'Aſne d'un Jardinier ſe laſſa de ſe lever devant le point du jour, pour porter des Herbes au Marché. Un jour il pria Jupiter de lui donner un Maître chez qui il pût, diſoit-il, au moins dormir. Soit, dit le Maître des Dieux ; & cela dit, voilà le Baudet chez un Charbonnier. Il n'y eut pas reſté deux jours qu'il regretta le Jardinier. Encore, diſoit-il, chez lui j'attrapois de temps en temps à la dérobée quelques feuilles de chou ; mais ici que

peut-on gagner à porter du Charbon ? des coups, & rien davantage. Il faut donc lui chercher une autre condition. Jupiter le fit entrer chez un Corroyeur, & le Baudet, qui n'y pouvoit ſouffrir la puanteur des peaux dont on le chargeoit, crioit plus fort que jamais, & demanda pour la troiſieme fois un autre Maître Alors le Dieu lui dit : Si tu avois été ſage, tu ſerois reſté chez le premier. Quand je t'en donnerois un nouveau, tu n'en ſerois pas plus content que des autres. Ainſi reſte où tu es, de peur que tu ne trouves encore ailleurs plus de ſujet de te plaindre.

Ce Baudet inconſtant change, & n'y gagne point.
Un Dieu, tout Dieu qu'il eſt, ne peut le ſatisfaire.
Mécontent de ſon ſort, par-tout on l'entend braire.
Que d'Hommes ici-bas ſont Aſnes ſur ce point !

FABLE CXXXVIII.

Le Lion & la Grenouille.

Au bruit d'une Grenouille un Lion qui repoſe
Se leve, & ſe reproche à ſoi-même, ayant vu
Que c'étoit ſi peu de choſe,
La honte de s'en être ému.

UN Lion ſe coucha ſur les bords d'un Marais, & s'y aſſoupit. Comme il y dormoit d'un ſommeil profond, une Grenouille ſe mit à croaſſer. A ce bruit, l'autre s'éveille ; & comme il croit que quelque puiſſant animal vient l'attaquer, il ſe leve, &

regarde de tous côtés. Mais quel eſt ſon étonnement, lorſqu'il apperçoit celle qui l'avoit ſi fort épouvanté !

Un Lion, la terreur des bois,
Troublé par la Grenouille, en redoute la voix.
Braves, que ceci vous apprenne,
Qu'un rien peut quelquefois effrayer un Turenne.

FABLE CXXXIX.

Le More.

Un Homme paſſe & les nuits & les jours
A teindre un More, il y perd ſa teinture.
Ce qu'une fois nous ſommes par Nature,
L'art n'y fait rien, nous le ſommes toujours.

UN Homme ſe mit en tête de blanchir un More ; il le baignoit, lavoit & frottoit, mais ce fut temps perdu. Le More bien décraſſé parut encore plus noir qu'il n'étoit auparavant.

Vous n'effacerez point ces impreſſions vives
Que Nature en nous fit. Vous me lavez en vain,
Maîtres, & vous perdez le temps & vos leſſives.
Je ſerois toujours noir, ſi je ſuis Africain.

FABLE CXL.

Le Marchand & la Mer.

Un Marchand échappé d'un naufrage funeſte,
Voyoit la Mer tranquille, & diſoit : Flots ingrats,
Vous voudriez encore avoir ce qui me reſte,
Mais je ne me rembarque pas.

UN Marchand chargea un Vaiſſeau de Marchandiſes, & partit pour les Indes. Lorſqu'il mit à la voile, le Vent étoit favorable & la Mer tranquille : mais à peine eut-il perdu le Port de vue, que le Vent changea tout à coup ; la Mer éleva ſes vagues, pouſſa le Navire ſur un Banc de ſable, & l'y fit échouer. Le Marchand vit périr toutes ſes Marchandiſes, & ne ſe ſauva qu'avec peine ſur quelques débris du Vaiſſeau. Quelques jours après, comme il ſe promenoit ſur le rivage, où il avoit abordé, il vit la Mer calme, & qui ſembloit lui dire de ſe rembarquer de nouveau. Perfide Mer, s'écria-t-il, c'eſt en vain que par une feinte tranquillité tu cherches à m'attirer. S'y fie qui voudra ; quant à moi, qui n'ai point encore oublié de quelle maniere tu m'as traité ces jours paſſés, je ne ſuis pas d'humeur à me fier une ſeconde fois à qui vient de me donner des preuves de ſon infidélité.

Inſtruit par ſon malheur le Marchand devint ſage.
L'imitons-nous? A peine échappés du naufrage,
Sur la rive on nous voit bientôt tout oubli :
Cent fois battu des Vents, cent fois les défier.

FABLE CXLI.

Les deux Coqs & le Faucon.

Deux Coqs étant rivaux ſe battoient de bon cœur;
Le Faucon tout à coup vint ſaiſir le vainqueur,
Qui faiſoit trop de bruit à cauſe de ſa gloire,
Et laiſſa le vaincu jouir de la victoire.

DEux Coqs ſe battirent à outrance, & cela pour l'amour d'une Poule qui les avoit rendus Rivaux. Le vaincu prit la fuite & ſe retira dans un coin de la baſſe-cour, pendant que le vainqueur montoit ſur le haut du poulailler, pour y chanter ſa victoire. Celui-ci ne s'en réjouit pas long-temps : car tandis qu'en battant des ailes, il ne penſoit qu'à y faire éclater ſa joie, le Faucon qui l'a-

voit aiſément découvert ſur le haut de ce toit, vint fondre ſur lui & le mit en pieces.

Ce fier Coq ne jouit qu'un moment de ſa gloire.
Trop pleins de vos exploits, penſez à vous, Guerriers :
Croyez, vous qui chantez un peu trop haut Victoire,
Qu'un revers imprévu peut flétrir vos lauriers.

FABLE CXLII.

Le Caſtor & les Chaſſeurs.

Le Caſtor malheureux qui n'avoit point d'appui,
Et que tant de Chaſſeurs preſſoient à toute outrance,
Retrancha de ſon corps, & s'ôta par prudence
La choſe pour laquelle ils couroient après lui.

DEs Chaſſeurs pourſuivoient un Caſtor dans le deſſein de tirer profit de certaine partie de ſon corps. Ils avoient coutume d'en

employer la chair comme un remede ſouverain contre pluſieurs maux : le Caſtor, qui ſçavoit leur intention, n'eut pas plutôt reconnu qu'il ne pouvoit leur échapper, qu'il la prit à belles dents, & ſe la retrancha. Alors les Chaſſeurs ſatisfaits d'avoir ce qu'ils cherchoient, ceſſerent de le pourſuire, & ſe retirerent. Ainſi le Caſtor, qui fort ſagement jugea à propos de ſe défaire d'une partie qu'il ne pouvoit conſerver ſans perdre le tout, ſe ſauva par ſon jugement.

De tout bien qui lui nuit le Sage ſe décharge;
Avec des yeux d'envie un Grand voit-il ta Charge,
Cours la lui vendre; & ſans tarder.
Tu te perdrois à la garder.

FABLE CXLIII.

Le Berger & le Chien.

Un Berger nourriſſoit ſon Chien de Brebis mortes;
Et comme la plus graſſe approchoit du trépas,
De l'air, dit-il au Chien, dont tu te déconfortes,
Tu craindrois volontiers qu'elle ne mourût pas.

UN Berger avoit donné pluſieurs fois à ſon Chien les Brebis qui mouroient chez lui de maladie. Un jour une des plus graſſes de ſon troupeau tomba malade, alors le Chien parut plus triſte que de coutume. Le Berger lui en demanda la cauſe, ſur quoi l'autre lui répondit, qu'il ne pouvoit, ſans s'affliger, voir la meilleure Brebis du Troupeau en danger de périr. Tu me portes bien

la

ſa mine, lui repartit l'Homme, de penſer beaucoup plus à ton intérêt qu'au mien. Tu as beau diſſimuler, va, je ſuis bien perſuadé que tu ne t'attriſtes de la maladie de ma Brebis, que parce que tu crains qu'en réchappant, elle ne t'échappe.

Concluons de ceci, qu'il faut ſe méfier
De la douleur d'un Héritier.
Ce Neveu quand il pleure, & peut-être de joie,
Craint-il de perdre un Oncle, ou de manquer ſa proie?

FABLE CXLIV.

L'Avare & le Paſſant.

L'Avare avec ſon cœur enterra ſon Tréſor:
On le vole, Ah! dit-il, je ſuis à la beſace.
Mettez, répond quelqu'un, une pierre à la place,
Elle vous ſervira tout autant que votre Or.

UN Avare enfouit ſon Tréſor dans un Champ; mais il ne put le faire ſi ſecrétement, qu'un Voiſin ne s'en apperçût. Le premier retiré, l'autre accourt, déterre l'or & l'emporte. Le lendemain l'Avare revient rendre viſite à ſon Tréſor. Quelle fut ſa douleur, lorſqu'il n'en trouva que le gîte! Un Dieu même ne l'exprimeroit pas. Le voilà qui crie, pleure, s'arrache les cheveux, en un mot, ſe déſeſpere. A ſes cris un Paſſant accourt. Qu'a-

vez-vous perdu, lui dit celui-ci, pour vous déſoler de la ſorte? Ce qui m'étoit mille fois plus cher que la vie, s'écria l'Avare: mon Tréſor que j'avois enterré près de cette pierre. Sans vous donner la peine de le porter ſi loin, reprit l'autre, que ne le gardiez-vous chez vous; vous auriez pu en tirer à toute heure, & plus commodément, l'or dont vous auriez eu beſoin. En tirer mon or, s'écria l'Avare! O Ciel! je n'étois pas ſi fou. Hélas! je n'y touchois jamais. Si vous n'y touchiez point, repliqua le Paſſant, pourquoi vous tant affliger? Eh, mon Ami! mettez la pierre à la place du Tréſor, elle vous y ſervira tout autant.

Le conſeil étoit bon. Mais tel eſt de l'Avare
L'entêtement bizarre.
Affamé, demi-nu, quand on regorge d'Or,
On ſe plaît à languir près de ſon cher Tréſor.

FABLE CXLV.

Le Cerf & le Faon.

Le Faon, du Cerf ſon pere, exaltoit les mérites,
Qu'il étoit grand & fort, mieux armé que le Chien.
Mon fils, je ſuis d'accord de tout ce que vous dites;
Mais du côté du cœur, cela ne vas pas bien.

LE Faon ſoutenoit à ſon Pere, que la Nature lui avoit donné de ſi grands avantages ſur le Chien, qu'il n'avoit aucun lieu de le craindre. Si jamais, diſoit-il au Cerf, nous en venons aux priſes le Chien & moi, comptez que je n'aurai pas de peine à le battre; car outre que je ſuis plus haut, & par conſéquent plus fort que lui, je vois ma tête armée d'un bois que la ſienne n'a point. Mon fils, repartit l'autre, donnez-vous bien de

garde de l'attaquer, la partie ne ſeroit pas égale. Si les Dieux lui ont refuſé le bois qu'ils vous ont donné, ils lui ont fait préſent d'un cœur que vous n'avez point.

Les armes au Poltron donnent peu d'avantage.
Le cœur mieux que le fer ſçait défendre un Guerrier.
Armé de pied en cap, s'il manque de courage,
Sa cuiraſſe ne peut l'empêcher de plier.

FABLE CXLVI.

Le Renard & le Sanglier.

Pourquoi, dit le Renard au Sanglier, ſans ceſſe
T'aiguiſes-tu les dents, lorſque rien te preſſe?
Attendrai-je, dit l'autre, à me les aiguiſer
Quand il ſera temps d'en uſer?

UN Sanglier aiguiſoit ſes défenſes contre le tronc d'un Arbre. A quoi bon, lui dit

un Renard, te préparer au combat, quand tu ne vois ni Chien ni Chaſſeur ? Hé ! dois-je attendre, repliqua l'autre, que je les aie en queue pour ſonger à tenir mes armes en état, quand ils ne me donneront pas le temps d'y penſer ?

Ce Camp retranché, ſi l'aſſiette en eſt forte,
Rends-la plus forte encor. Mais tout eſt coi. N'importe,
Quand l'Ennemi viendra t'enlever ton Quartier,
Il ne ſera pas temps de te fortifier.

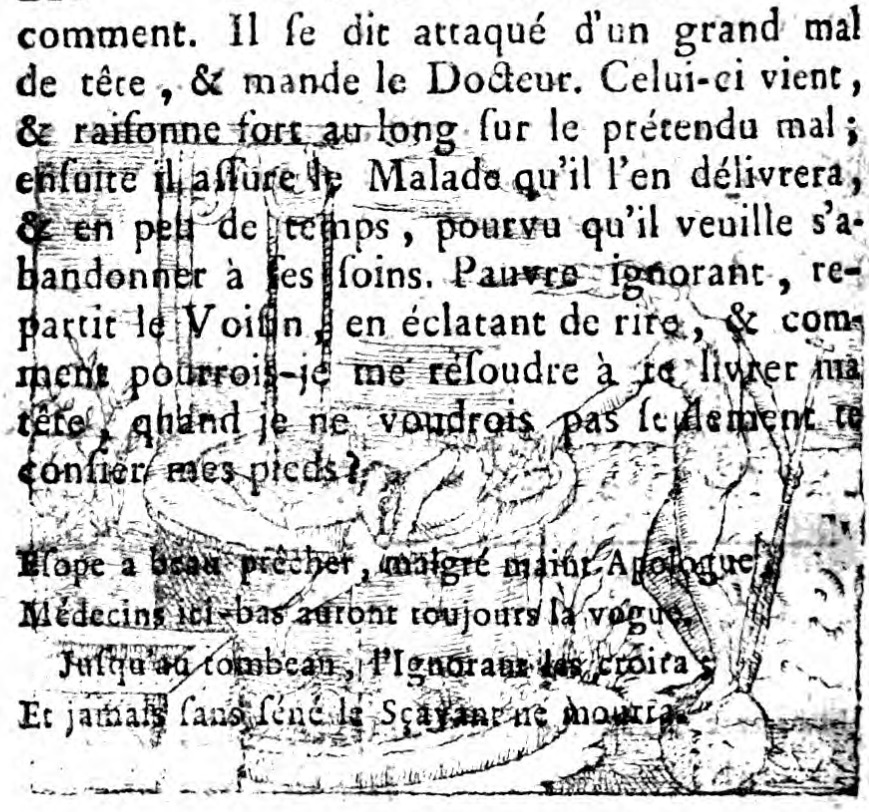
FABLE CXLVII.

Le Savetier Médecin.

Un pauvre Savetier qui n'étoit qu'une bête,
Devint Médecin riche, & des plus enviés ;
Et tel imprudemment lui confia ſa tête,
Qui n'auroit pas voulu lui confier ſes pieds.

UN Savetier des plus ignorans dans ſon Métier, trouva ſi peu ſon compte au profit qui lui en revenoit, qu'il lui prit fantaiſie d'en changer. Un jour il ſe mit en tête d'être Médecin, & le fut, au moins on le crut tel. Quelques termes de l'Art qu'il apprit, ſon effronterie & ſon babil joints à l'ignorance de ſes Voiſins, eurent bientôt fait d'un Artiſan très-mal-adroit, un fort habile Charlatan. Il publia par-tout que la vertu de ſes remedes étoit infaillible, & chacun le crut ſur ſa parole. Un de ſes Voiſins pourtant, moins dupe que les autres, s'en moqua, voici

comment. Il ſe dit attaqué d'un grand mal de tête, & mande le Docteur. Celui-ci vient, & raiſonne fort au long ſur le prétendu mal; enſuite il aſſure le Malade qu'il l'en délivrera, & en peu de temps, pourvu qu'il veuille s'abandonner à ſes ſoins. Pauvre ignorant, repartit le Voiſin, en éclatant de rire, & comment pourrois-je me réſoudre à te livrer ma tête, quand je ne voudrois pas ſeulement te confier mes pieds?



Eſope a beau prêcher, malgré maint Apologue,
Médecins ici-bas auront toujours la vogue.
Juſqu'au tombeau, l'Ignorant les croira;
Et jamais ſans ſéné le Sçavant ne mourra.

FABLE CXLVIII.

Les Lievres & les Grenouilles.

Saiſis d'une frayeur qui leur cauſoit la fievre,
Les Lievres ſe jettant dans une mare tous,
Aux Grenouilles font peur : Courage, dit un Lievre,
Il eſt des Animaux plus timides que nous.

DEs Lievres fuyoient tout éperdus ; rien ne les y obligeoit. Le bruit des feuilles que le vent agitoit dans la Forêt, leur ombre peut-être les épouvantoit. Comme ils paſſoient près d'un Marais, ils apperçurent des Grenouilles, qui tout effrayées du bruit qu'ils faiſoient en fuyant, ſe plongeoient au fond de l'eau. Oh ! oh ! dit un d'entr'eux, qu'eſt-ce que ceci ? Vraiment nous portons ici la ter-

reur, Amis, reprenons courage, & rebrouſſons chemin ; nous ſommes plus redoutables que nous ne penſions.

Fiers de porter la peur aux bords du Marécage,
Les Lievres raſſurés ſe crurent du courage.
D'un plus Poltron que ſoi, qu'un Poltron ſoit vainqueur,
Le Therſite en tremblant ſe croit Homme de cœur.

FABLE CXLIX.

Le Trompette.

Un Trompette ſonnant la charge en un combat,
Fut pris : Pardon, dit-il, je ne ſuis point Soldat,
Et je n'ai de ma main tué pas un des vôtres.
Non, mais c'eſt toi qui fais entre-tuer les autres.

UN Trompette après avoir ſonné la charge, fut pris par les Ennemis. Comme un d'entr'eux levoit le bras pour le percer de ſon épée : Quartier, s'écria le Priſonnier. Conſidérez que je ne me ſuis ſervi que de ma Trompette, & qu'ainſi je n'ai pu ni tuer ni bleſſer aucun des vôtres. Tu n'en mérites pas moins la mort, repliqua l'autre, en lui plongeant l'épée dans le ventre : Méchant, qui ne tue jamais, il eſt vrai, mais qui excite les autres à s'entre-tuer.

Le malheureux Trompette a beau crier merci :
Il meurt percé de coups, malgré ce qu'il oppoſe.
Juges trop indulgens, apprenez de ceci,
Qu'on doit punir du mal & l'Auteur & la cauſe.

FABLE CL.

Le Laboureur & ſes Chiens.

Un Laboureur preſſé d'une faim continue,
Mangea juſques aux Bœufs qui traînoient ſa charrue ;
Et ſes Chiens dirent : Sauvons-nous,
Sinon il nous mangera tous.

UN Laboureur dételа les Bœufs de ſa charrue dans un temps de famine, & les tua, dans la vue de s'en nourrir lui & ſa Famille. Ses Chiens qui s'en apperçurent, ſortirent auſſi-tôt du Logis, & gagnerent pays. Sauvons-nous, ſe diſoient-ils les uns aux autres. Si cet Homme tue des Animaux dont il a ſi grand beſoin pour ſon labourage, que ne nous

fera-t-il point à nous, qui ne lui ſommes pas, à beaucoup près, ſi néceſſaires ?

Les Chiens eurent bon nez. L'Homme avoit réſolu
Très-ſûrement de s'en défaire.
Qui conſume le néceſſaire,
N'épargne pas le ſuperflu.

FABLE CLI.

Le Lion, le Renard & l'Aſne.

Le Lion, le Renard & l'Aſne d'une bande
Chaſſoient ; l'Aſne des parts s'appliqua la plus grande.
Il périt. Le Renard, ſage aux dépens d'autrui,
Donna tout au Lion, ne gardant rien pour lui.

UN jour le Lion, le Renard & l'Aſne chaſſerent enſemble, & prirent une Biche. Celle-ci ne fut pas plutôt par terre, que

l'Aſne la dépéça. Les parts faites, il ſe jetta le premier ſur la plus groſſe des trois, & s'en ſaiſit. Cette indiſcrétion déplut au Lion, & à tel point, qu'il ſe lança ſur le Baudet, & l'étrangla. Alors le Renard qui appréhendoit le même traitement, ſe garda bien de prendre la part qui lui appartenoit; au contraire, il la joignit à celle du Lion & de l'Aſne, & les lui céda toutes trois. A ce trait d'honnêteté, le Lion qui un moment auparavant étoit ſur le point de faire au Renard ce qu'il avoit fait à l'autre, ſe radoucit. Il fit plus, comme il étoit content d'avoir la Biche toute entiere, il le remercia de ſa courtoiſie. Ainſi le Renard ſe tira, par ſon habileté, d'un danger où l'Aſne s'étoit perdu par ſon imprudence.

Courtiſans, c'eſt à vous que ce diſcours s'adreſſe.
Imitez du Renard la politique adreſſe.
Avec plus fort que vous, ne tirez au bâton;
Et quels que ſoient vos droits, cédez tout au Lion.

FABLE CLII.

La Vieille & ſa Servante.

Du Coq une Servante abrégea le deſtin,
Croyant qu'elle pourroit s'en lever moins matin,
Ce fut encore pis, car après cette perte,
Sa Maîtreſſe inquiete en fut bien plus alerte.

UNe Vieille n'avoit pas plutôt entendu le chant de ſon Coq, que tous les matins elle alloit une heure avant le point du jour éveiller ſa Servante. Alors il falloit ſe lever pour prendre enſuite une Quenouille, qu'on ne quittoit que long-temps après le coucher du Soleil. Celle-ci, qui ſéchoit de fatigue & d'inſomnie, prit un jour le Coq & le tua, dans la penſée qu'elle dormiroit tout à ſon aiſe, ſitôt que ſa Maîtreſſe auroit perdu ſon Réveil-

le-matin ; mais le contraire arriva. Le Coq mort, la Vieille, qui n'entendoit plus de chant qui la réglât, étoit toute la nuit ſur pied ; & couroit éveiller ſa Servante, lorſqu'à peine celle-ci avoit eu le temps de ſe coucher.

Expédient cru bon ſouvent gâte une affaire.
Ceci fait, on croyoit amender ſon deſtin
Se lever plus tard : au contraire,
Le Coq mort, on ſe leve encore plus matin.

FABLE CLIII.

Le Cheval & l'Aſne.

L'Aſne qui ſe croyoit malheureux ſur la terre,
Du Cheval envia la nobleſſe & les dons :
Mais quand il s'apperçut qu'il alloit à la Guerre,
Il dit : Fi de la gloire, & vivent les chardons.

UN Cheval couvert d'une riche Houſſe, alloit trouver ſon Maître à la Guerre. Un Aſne le vit paſſer ; alors il ne put s'empêcher de ſoupirer, d'envier le bonheur de l'autre. Suis-moi, lui dit le Cheval qui s'en étoit apperçu, & tu partageras la gloire dont je vais me couvrir. Le Baudet ne ſe le fit pas dire deux fois & le ſuivit. Il arrive au Camp ; & d'abord Soldat, armes, pavillons, le bruit des tambours, le ſon des trompettes, tout

lui en plaît, tout le fait treſſaillir d'aiſe. Mais quelques jours après, lorſqu'il vit le Cheval obligé de porter ſon Maître dans la mêlée, au riſque de mille coups, il ſentit diminuer ſa joie, & penſa à ce qu'il avoit quitté. Un moment après il baiſſa les oreilles, & tourna le dos. Puis, malgré tout ce que l'autre lui put dire pour l'engager à reſter, il courut au grand trop reprendre le chemin du Moulin.

Bientôt l'on ſe repent de ſes vœux indiſcrets;
Chez la Gloire, de loin tout eſt beau; mais de près,
Peſez bien le Pour & le Contre,
Vous ferez moins de cas des lauriers qu'on vous montre.

FABLE CLIV.

Le Laboureur & la Cicogne.

A de méchans Oiſeaux le Laboureur ſubtil
Trouva dans ſes filets une Cicogne unie,
Qui lui criant merci : Tu mourras, lui dit-il,
Il ne faut pas hanter mauvaiſe compagnie.

UN Laboureur tendit ſes Réſeaux ; une Cicogne & quelques Oiſeaux de proie s'y abattirent. Alors l'homme les prit, & tua les derniers. Comme il ſe mettoit en devoir de tuer encore l'autre, celle-ci lui remontroit, qu'elle n'étoit ni méchante ni complice des brigandages que ceux parmi leſquels elle ſe trouvoit priſe, avoient exercés ; & partant, que c'étoit une injuſtice criante, de vouloir, en la confondant avec eux, lui fai-

re le même traitement qui leur avoit été fait. Tu mourras, répartit l'Oiſeleur. Comment veux-tu que je te croie bonne, quand je te trouve en ſi mauvaiſe compagnie? Cela dit, il lui tord le cou.

C'eſt ainſi que ſurpris parmi des Scélérats,
Vous aurez beau crier, que de leurs injuſtices
Vous n'êtes point l'Auteur: on ne vous croira pas.
Les hanter, c'eſt ſe mettre au rang de leurs complices.

FABLE CLV.

Le Paon & la Pie.

Le Paon eſt élu Roi, comme un fort bel Oiſeau;
La Pie en murmure & s'irrite
Qu'on ait peu d'égards au mérite:
Eſt-il ſûr qu'on ſoit bon, parce que l'on eſt beau?

UN jour les Oiſeaux s'aſſemblerent, à deſſein de nommer entr'eux un Roi, qui

fût capable de les gouverner. Chaque Oiſeau, pour ſe concilier les ſuffrages de l'Aſſemblée, fit valoir tout autant qu'il le put, les avantages qu'il avoit reçus de la Nature. L'Aigle parla de ſa force, le Coq de ſon courage, le Perroquet de ſa mémoire, & la Pie de ſon eſprit. Mais ce fut en vain que les uns & les autres vanterent à la Diete leurs bonnes qualités. On n'y fit pas la moindre attention, au contraire, le récit qu'ils en firent ennuya. Là-deſſus le Paon vint à ſon tour étaler ſa belle queue. Dès qu'il parut, les Oiſeaux charmés de la bigarrure de ſon plumage, lui donnerent leurs voix; de ſorte que ſans vouloir écouter les remontrances de la Pie, qui ſoutenoit que ce Paon n'avoit point d'autre mérite que celui de ſa queue, ils lui rendirent hommage, & ſur le champ le proclamerent Roi.

La Pie à fort bon droit ſiffloit un choix peu ſage,
C'eſt l'eſprit qui gouverne, & non pas le viſage.
Chez un Prince éclairé la beauté ſied fort bien;
Mais dans qui n'eſt que beau, qu'on la compte pour rien.

FABLE CLVI.

Le Dauphin, qui porte un Singe.

Le Dauphin ſur ſon dos portoit le Singe à nage,
Et reconnut au premier mot
Qu'il n'étoit pas un Homme, & que c'étoit un ſot;
Ainſi ne voulut pas s'en charger davantage.

UN Dauphin côtoyoit de fort près, en nageant, le rivage de la Mer. Bon, dit

un Singe qui l'apperçut, voici un moyen pour voir la pleine Mer tout à mon aiſe. Je ne l'ai jamais vue, & ainſi il faut que je me contente. Cela dit, il s'approche du Rivage, enſuite il s'élance, & retombe ſur le dos du Poiſſon. Celui-ci qui aime l'Homme, crut qu'il en portoit un, & mena le Singe aſſez loin. Là-deſſus ce dernier charmé de voguer ſur l'Océan, jette un cri de joie. A ce cri, l'autre leve la tête, enviſage le Singe, & le reconnoît. Le Dauphin fit ſauter ſa charge en l'air d'un coup de ſa queue, & ſe replonge auſſi-tôt au fond de la Mer.

Ignorant, fourni d'impudence,
De loin ſemble tout autre. On le prône, on l'avance.
Mais a-t-on de plus près manié ſon eſprit,
On le remet où on le prit.

FABLE CLVII.

Le Berger & le Louveteau.

Parmi tous ſes Mâtins, pour ſon propre dommage,
Un Berger laiſſa croître un Louveteau fort doux.
Il n'eſt ni prudent, ni ſage
De mettre la Brebis à la garde des Loups.

UN Berger trouva un Louveteau que la Louve avoit abandonné, il le prit & l'emporta dans ſa Cabane ; là il le nourrit, & l'éleva parmi les Chiens qui gardoient ſon Troupeau. Il auroit beaucoup mieux fait de l'aſſommer ; car le Louveteau, qui d'abord n'avoit fait aucun mal tant qu'il s'étoit ſenti foible, ne fut pas plutôt Loup, qu'après avoir étranglé les Chiens, pendant que le Berger

dormoit, il courut ſe jetter ſur les Brebis, & les mit toutes en pieces.

N'élevez point de Loup, ni même de Renard ;
Car pendant que le temps s'écoule,
Il croît, puis un beau jour vous croque mainte Poule ;
Commines dit qu'un Grand en convint, mais trop tard.

FABLE CLVIII.

Le Serpent conduit par la Queue.

Le Serpent vit ſa Queue & ſa Tête en querelle,
Car la Queue à ſon tour voulut aller devant.
Mais s'en acquittant mal : O Tête, lui dit-elle,
Menez-nous, je vous prie, ainſi qu'auparavant !

UN jour le Serpent vit ſa Queue s'élever contre ſa Tête. Quel orgueil ! diſoit la premiere à l'autre, de s'imaginer, comme vous faites, que je ne pourrois pas vous mener auſſi-bien que vous me menez, comme ſi mon jugement étoit fort inférieur au vôtre : Il y a aſſez de temps, ce me ſemble, que je vous ſuis, ſuivez-moi maintenant à votre tour, & vous verrez ſi tout n'en ira pas beaucoup mieux. Cela dit, elle tire la Tête & rebrouſſe chemin ; heurte tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage ; ici ſe froiſſe contre une pierre ; là trouve des ronces qui la déchirent ; puis un peu plus loin va ſe jetter dans un trou. Elle n'eut pas fait vingt pas, que tout le Ser-

pent fut en très-mauvais état. Alors elle ſe laiſſa gouverner, & convint, en ſuivant la Tête comme à l'ordinaire, que tout étoit bien mieux conduit par elle que par la Queue.

Citoyen, qui ſentez votre Sot d'une lieue;
Qui taxez le Conſeil : feriez ceci, cela,
Toujours mieux que la Tête : Apprenez, folle Queue;
Que c'eſt ainſi jadis que celle-ci parla.

FABLE CLIX.

Jupiter, Apollon & Momus.

Jupiter ſe vanta de tirer auſſi droit
Qu'Apollon, qui pour l'Arc étoit bien plus adroit.
Ah ! s'écria Momus, qui n'épargnoit perſonne,
Que l'un tire, & que l'autre tonne.

PRêtez-moi pour un moment votre Arc, dit un jour Jupiter à Apollon, je veux vous montrer que j'en ſçais tirer, & même plus juſte que vous. Voyez-vous ce Chêne planté ſur la cime de l'Olympe ? je veux que la fleche que je vais décocher, aille droit au milieu du tronc de l'Arbre. Cela fait, vous tâcherez d'en faire autant ; & qu'après cela Momus nomme le plus adroit de nous deux. Diſant cela, il prend l'Arc d'Apollon, & le bande. Le trait part, mais au lieu d'aller droit, il s'écarte, raſe le viſage du Juge, &

va ſe briſer contre des Rochers, à cent pas à côté du but. Maître des Dieux, dit Momus, en ſe levant tout effrayé du danger qu'il venoit de courir, j'ignore ſi les coups d'Apollon ſont plus juſtes ; mais ce que je ſçais de certain, c'eſt qu'ils ne m'ont jamais donné la peur que le vôtre vient de me cauſer. Ainſi, croyez-moi, reprenez votre foudre, & vous, Seigneur Apollon, votre Arc, & tout n'en ſera que mieux. Cela dit, ſans vouloir ni s'expliquer davantage, ni prendre garde au coup de l'autre, il ſe retira ; & de cette maniere laiſſa, par ménagement pour Jupiter, la gageure indéciſe.

On ne fait pas tout bien. Que ce Rimeur nous drape.
Que l'autre conte. Là, qu'une Scene nous frappe.
Pour vous, touchez la Lyre. Une Ode vous ſied bien ;
Mais, de par tous les Dieux, laiſſez-là le Troyen.

FABLE CLX.

Le Bœuf & la Vache.

Une Vache railloit avec peu de juſtice
Un Bœuf qu'à la charrue elle voyoit tirer.
Mais comme on la menoit un jour au Sacrifice:
Adieu, lui dit le Bœuf, je m'en vais labourer.

UN Bœuf ſuoit à tirer la Charrue ſur un terrain fort pierreux. Une Vache en rioit. Pauvre malheureux, lui crioit-elle, je ne doute point que tu n'envies cent fois le jour mon ſort. Avoue que tu voudrois te voir nourri & chéri comme je le ſuis, ſans eſſuyer la moindre fatigue. Comme elle parloit, un Sacrificateur arrive, & lui fait prendre le chemin du Temple pour la conduire à l'Autel, & là l'immoler à ſon Dieu. Orgueilleuſe,

gueilleuſe, lui dit alors le Bœuf, ton ſort te ſemble-t-il maintenant ſi digne d'envie ? Il eſt vrai, que je viens de ſouhaiter d'être à ta place ; mais confeſſe à ton tour, que tu voudrois bien te voir à préſent à la mienne.

Qui drape-t-on ici ? Ce Faquin qui me raille,
Lorſque par un Edit
Thémis va le livrer ſans bien & ſans crédit,
Aux outrages de la canaille.

FABLE CLXI.

Le Renard qui a perdu ſa Queue.

Le Renard écourté ne ſe pouvoit tenir
De dire qu'une Queue étoit fort incommode,
Alléguant qu'il falloit faire venir la mode
De n'avoir plus jamais de Queue à l'avenir.

UN Renard tomba dans un piege, & s'en retira, mais ce ne fut qu'après y avoir laiſſé ſa Queue pour gage. Il en étoit au déſeſpoir ; car quel moyen de ſe montrer aux autres ainſi écourté, ſans exciter leurs riſées ? Pour s'en garantir, que fait-il ? il ſe met en tête d'avoir des Compagnons ; enſuite il aſſemble les Renards, leur conſeille en ami, diſoit-il, de ſe défaire de leurs Queues, elles embarraſſoient beaucoup plus qu'elles n'ornoient ; ce n'étoit qu'un poids fort ſuperflu. En un mot, une Queue ne ſervoit, à l'entendre, qu'à balayer les chemins. Il eut beau le remontrer, on le hua dans toute l'aſſemblée. Ami, lui dit un vieux Renard, j'ignore ce qu'on pourroit ga-

gner à ſe paſſer d'une Queue ; mais ce que je ſçais certainement, c'eſt que tu ne m'en aurois jamais fait obſerver l'inutilité, ſi tu avois encore la tienne.

Ici que de Renards à légere cervelle
Voudroient que chacun fût taillé ſur leur modele !
Celui qui ne voit point, voudroit que nul ne vît.
Le Sot, que dans le monde il ne fût point d'eſprit.

FABLE CLXII.

Le Vigneron & ſes Enfans.

Un Vigneron mourant dit qu'un Tréſor inſigne
Etoit pour ſes enfans dans le fond de ſa vigne :
A force d'y fouiller, ſans y trouver de l'or,
Il en vint des raiſins, & ce fut le Tréſor.

UN Vigneron ſe ſentit proche de ſa fin. Alors il appella ſes Enfans : Mes Enfans, leur dit-il, je ne veux point mourir ſans vous révéler un ſecret que je vous ai tenu caché juſqu'à préſent, pour certaines raiſons. Apprenez que j'ai enfoui un tréſor dans ma Vigne : Lorſque je ne ſerai plus, & que vous m'aurez rendu les derniers devoirs, ne manquez pas d'y fouiller, & vous l'y trouverez. Le bon Homme mort, les Enfans coururent à la Vigne, & retournerent le Champ de l'un à l'autre bout ; mais ils eurent beau fouiller & refouiller, ils n'y trouverent rien de ce que le Pere leur avoit fait eſpérer. Alors ils crurent qu'il les avoit trompés : mais ils reconnurent bientôt qu'il ne leur avoit rien dit que de véritable. Le Champ

ainſi retourné, devint ſi fécond, que la Vigne leur rapporta, pendant pluſieurs années, le triple de ce qu'elle avoit accoutumé de produire.

Un mortel ne fit pas cet Apologue inſigne.
C'eſt d'un Dieu qu'il nous vient : du moins je l'en crois digne.
Que chacun ſur l'airain le grave en lettre d'or.
Le travail, nous dit-il, eſt pour l'Homme un Tréſor.

FABLE CLXIII.

Les deux Chiens.

Un Chien en trouve un autre, & lui dit : Où vas-tu ?
A la Noce, viens-y, tu ne ſçaurois mieux faire :
Il y fut ; mais, hélas ! il en revint battu,
Peſtant contre la bonne chere.

DEux Chiens gardoient au Logis. L'un tout joyeux dit à l'autre : Frere, je viens d'apprendre que notre Maître ſe marie dans ſa maiſon des Champs. Or, tu ſçais qu'il n'eſt point de Noces ſans feſtin ; c'eſt pourquoi, ſi tu veux m'en croire, nous irons tous deux en prendre notre part, & la chere que nous y ferons, Dieu le ſçait. Cela dit, ils partent, & prennent ſi mal leur chemin, qu'ils s'engagent dans certains Marécages, & ne s'en retirent que tout couverts de fange. Dans cette état, ils arrivent au lieu de la Noce. Ils comptoient ſur un grand accueil de la part des Conviés ; mais fort mal-à-propos. Dès qu'ils parurent, chacun s'écria

contre leur mal-propreté. A peine étoient-ils entrés dans la Salle du Feſtin, qu'on les en chaſſa, l'un à coups de pied, l'autre à coups de bâton. Tout ſe paſſa de ſorte, que nos deux Chiens crottés s'en retournerent fatigués, affamés & battus.

Du ſuccès d'un projet qui de nous peut répondre?
Où l'on croyoit gagner, ſouvent l'on a perdu.
L'Eſpagnol dit: Tel eſt ſorti pour tondre,
Qui lui-même à grands pas s'en retourne tondu.

FABLE CLXIV.

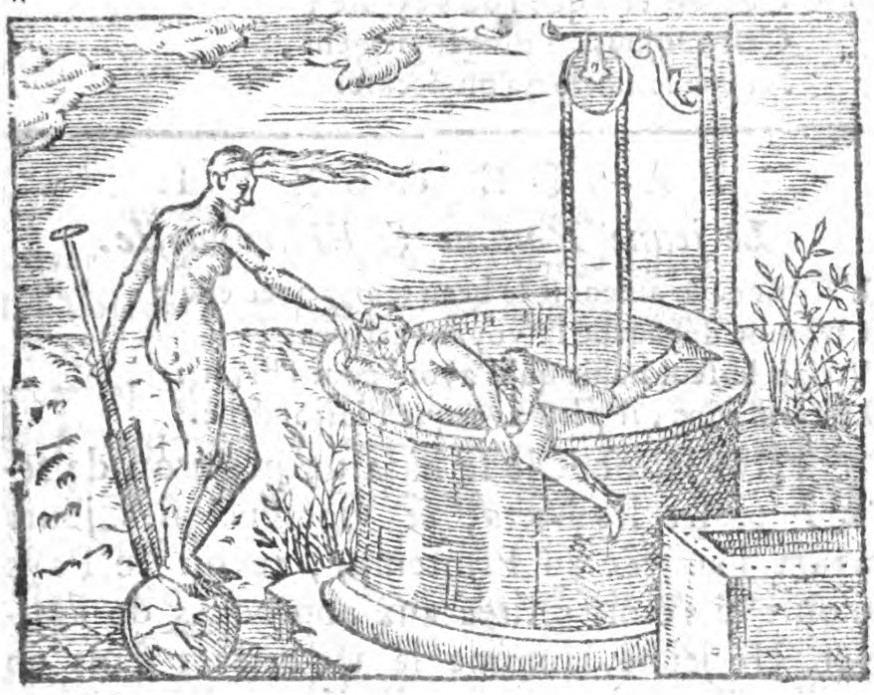
La Mule.

Une Mule étant graſſe, & faiſant bonne chere,
Se vantoit qu'elle étoit la fille d'un Cheval;
Mais quand elle fut maigre, & qu'on la traita mal,
Elle eut quelque ſoupçon qu'un Aſne étoit ſon Pere.

UNe Mule graſſe & rebondie ne faiſoit que parler dans ſa jeuneſſe de ſa Mere la Jument; mais elle changea de langage, lorſqu'elle ſe vit dans ſa vieilleſſe réduite à porter la farine au Moulin. Alors elle ſe reſſouvint de l'Aſne, & confeſſa de bonne foi qu'il étoit ſon Pere.

C'eſt ainſi qu'aujourd'hui dans la proſpérité
Un Faquin s'ennoblit, qui dès demain peut être
Corrigé par l'adverſité,
Ceſſera de ſe méconnoître.

FABLE CLXV.



Le jeune Homme & la Fortune.

Un Homme au bord d'un puits ſe trouvant endormi,
La Fortune l'éveille, & lui dit : Mon ami,
Tu n'aurois pas manqué d'accuſer la Fortune,
Si tu fuſſes tombé, c'eſt la plainte commune.

UN jeune Homme s'étoit couché ſur le bord d'un Puits : Pendant qu'il y dormoit, la Fortune paſſa. Celle-ci n'eut pas plutôt reconnu le danger où l'autre étoit, qu'elle courut à lui, & le tira par le bras. Mon fils, lui dit-elle en l'éveillant, ſi vous étiez tombé dans ce Puits, on n'auroit pas manqué de m'en imputer la faute. Cepen-

dant je vous laiſſe à penſer ſi c'eût été la mienne ou la vôtre.

La Fortune eut raiſon. Tombe-t-on lourdement,
C'eſt ſur elle que l'on s'excuſe ;
C'eſt toujours ſon aveuglement,
Jamais le nôtre qu'on accuſe.

FABLE CLXVI.

Le jeune Homme & l'Hirondelle.

L'Hirondelle amenoit le beau temps avec elle ;
Un jeune débauché la voyant arriver,
Vendit le ſeul habit qu'il avoit pour l'hiver :
Le froid vint, il périt avecque l'Hirondelle.

UNe Hirondelle ſe hâta un peu trop de repaſſer les Mers, & vint quelques jours avant l'arrivée du Printemps, revoir le Pays d'où elle s'étoit retirée aux approches de l'Hiver. Un jeune Homme la vit arriver dans un jour aſſez beau. Bon, dit-il en lui-même, voici l'Avant-Couriere de la belle Saiſon : Plus de froid ; ainſi je puis me paſſer de cette robe, qui commence à me peſer ſur les épaules. Cela dit, il courut la vendre, & diſſipa par de folles dépenſes l'argent qu'il en eut. Il ne tarda guere à s'en repentir ; car quelques jours après le froid revint, & ſi rude, que le jeune Homme en fut ſaiſi, faute de robe, & mourut auſſi-bien que l'Hirondelle, dont l'augure lui avoit été ſi funeſte.

Ce jeune Homme paya bien cher ſon imprudence,
Lorſqu'il ſe vit au froid expoſé demi-nu.
Hommes, réfléchiſſez ſur ſon extravagance ;
Souvent un bien nous fuit, quand on le croit venu.

FABLE CLXVII.

L'Aſtrologue volé.

Un Fourbe prédiſoit au milieu d'une Place :
Quelqu'un vint qui lui dit : Vous pénétrez fort bien
L'Avenir, & ſçavez fort mal ce qui ſe paſſe,
Les Voleurs ſont chez vous qui ne vous laiſſent rien.

UN Voleur entra dans la maiſon d'un Aſtrologue. Cependant celui-ci ſe donnoit en pleine Place pour un Prophete des plus clair-voyans dans l'Avenir. Comme il s'y vantoit d'avoir acquis par l'inſpection des Aſtres, la connoiſſance de tout ce qui devoit arriver dans les Siecles les plus reculés, un des aſſiſtans qui avoit apperçu le Voleur, l'interrompit. Et le moyen, lui dit-il, de croire que tu ſçais l'Avenir, quand je vois, à n'en pouvoir douter, que tu ne ſçais pas même le préſent? Car enfin, mon Ami, ſi tu le ſçavois, tu courrois au plus vîte chez toi en chaſſer le Voleur que je viens d'y voir entrer.

Ce Fou qui ſuit ici les Aſtres dans leur route,
Voit clair au Firmament, & chez lui ne voit goutte :
Riez de ce Rêveur, & croyez que ſon Art,
S'il eût quelque ſuccès, ne les dut qu'au Haſard.

FABLE CLXVIII.

Jupiter & les Beſaces.

On dit que Jupiter, comme un joug aſſez doux,
A poſé de ſa main deux Beſaces ſur nous:
Devant eſt celle où ſont tous les défauts des autres,
Et derriere il a mis celle où ſont tous les nôtres.

APrès que les Hommes eurent été formés, Jupiter s'apperçut qu'ils avoient des défauts ſi grands, qu'ils ne pourroient eux-mêmes les ſouffrir, s'il ne leur en ôtoit la connoiſſance. Il jugea donc à propos de les éloigner de leur vûe; & pour cet effet, il prit tous ces défauts, & en emplit pluſieurs Beſaces; puis il les diſtribua, donna à chacun la ſienne, & la lui mit ſur le dos, de telle maniere que les défauts d'autrui pendoient dans la poche de devant, & ceux du Porteur dans celle de derriere.

C'eſt ainſi qu'ici-bas le Sot encor la porte;
Le Sage agit d'une autre ſorte,
Il la retourne, & met ſes défauts devant lui,
Tandis que ſur ſon dos il jette ceux d'autrui.

FABLE CLXIX.

La Poule trop graſſe.

Une Poule faiſoit chaque jour un œuf frais,
Vivant du peu de grain qu'une Poule ramaſſe;
Et quand pour la nourrir on ſe fut mis en frais,
Elle ne pondit plus à force d'être graſſe.

UNe Poule pondoit tous les jours un œuf à ſon Maître. Elle m'en pondra deux, diſoit celui-ci en lui-même, ſi je lui donne

double nourriture. Là-deſſus le voilà qui lui jette & rejette du grain d'heure en heure & en abondance. Mais qu'arriva-t-il ? La Poule, à force d'être bien nourrie, devint ſi graſſe, que bientôt elle pondit moins, & enfin ne pondit plus.

Diſette doit tenir un Auteur en haleine ;
On y gagne, dit-on : Deſſéchez donc ma Veine,
Et faites jeûner le Sçavant ;
Mais n'engraiſſez pas l'Ignorant.

FABLE CLXX.

Jupiter & la Tortue.

Des Bêtes Jupiter vit la race confuſe,
La Tortue arrivant trop tard, mal-à-propos,
Du ſoin de ſa maiſon compoſa ſon excuſe,
Et Jupiter lui mit ſa maiſon ſur le dos.

UN jour Jupiter manda les Animaux. Il vouloit, pour ſe récréer, les voir tous enſemble, & en conſidérer la diverſité. Ceux-ci obéirent, & accoururent à grande hâte. La Tortue ſeule ſe fit attendre, & ſi long-temps, qu'on crut qu'elle ne viendroit pas. Elle arriva pourtant, mais la derniere ; & ſur ce qu'on s'en plaignoit, elle voulut repréſenter qu'avant que de partir, il lui avoit fallu tranſporter ſa Maiſon en lieu de ſûreté, ce qui lui avoit fait, diſoit-elle, perdre beaucoup de temps. Mais l'excuſe fut ſi peu goûtée, qu'on ne lui donna pas le temps de la faire valoir. A peine eut-elle commencé à parler de ſa Maiſon, que Jupiter

qui vouloit être obéi, & ſans délai, la lui mit ſur le dos. De là vient qu'en punition de ſa faute, elle la porte encore aujourd'hui.

Au fond, tout bien peſé, la Tortue eut raiſon
De penſer en partant à cacher ſa Maiſon.
Et pourtant Jupiter veut que ſon Toit la couvre.
Dès qu'on vous a mandés, Petits, courez au Louvre.

FABLE CLXXI.

La Biche & la Vigne.

Une Vigne tenoit une Biche à couvert,
Qui ne ſe rendant pas de ſon aſyle digne,
Se met à la ronger, fait du bruit, & ſe perd
Par ſon ingratitude à l'égard de la Vigne.

DEs Chaſſeurs pourſuivoient une Biche: Celle-ci ſe ſauva dans une Vigne & s'y cacha ſi bien ſous le pampre, que les Chaſſeurs qui l'avoient perdue de vue, rebrouſſerent chemin. Cependant la Biche qui ſe croyoit hors de danger, rongeoit les ceps qui la couvroient. Ce fut pour ſon malheur: car dès qu'elle les eut dépouillés de leurs feuilles, elle parut tellement à découvert, que les Chaſſeurs l'apperçurent en ſe retirant. Alors ils retournerent ſur leurs pas, atteignirent la Biche, & la tuerent.

Perdre ſon Bienfaicteur, c'eſt ſe perdre ſoi-même;
Ingrats, convenez-en: L'imprudence eſt extrême,
De vouloir briſer ſon appui,
Tandis que l'on ne peut ſe ſoutenir ſans lui.

FABLE CLXXII.

Le Laboureur & le Renard.

Un Laboureur jaloux de la moiſſon d'autrui,
Prend un Renard, y lie un flambeau qu'il allume,
Chez ſon voiſin le pouſſe; il retourne chez lui,
Et ſa propre moiſſon par ſon art ſe conſume.

UN Laboureur enſemença ſes Terres, & tout y crût à merveille. Comme il étoit à la veille de couper ſes grains : Je t'empêcherai bien de ſerrer ta récolte, dit en lui-même un de ſes Voiſins qui le haïſſoit. Cela dit, il allume un flambeau, & l'attache à la queue d'un Renard qu'il avoit pris dans un terrier aux environs de ſon Champ. Enſuite il le traîne près de celui de l'autre, le pouſſe vers un Guéret tout couvert de bleds, & le lâche. Il penſoit par ce moyen réduire ſes bleds en cendre, mais voici ce qui arriva. Le Renard, au lieu d'aller en avant, rebrouſſa chemin pour retourner à ſon terrier, & comme il ne pouvoit le gagner, ſans paſſer ſur le Champ de celui qui cherchoit à ſe venger, il ſe lança tout au travers des bleds de ce dernier, & y mit le feu. Ainſi tout le mal tomba ſur le méchant Laboureur, qui vit tous ſes grains conſumés par ſon propre artifice.

Contre votre Ennemi vous armez un Voiſin;
Et votre imprudence eſt extrême,
Quand le Renard contre vous-même
Peut tourner le flambeau qu'il prit de votre main.

FABLE CLXXIII.

Le Palfrenier & le Cheval.

Jour & nuit réglément un Palfrenier pille
La moitié de l'avoine au Cheval qu'il étrille:
Le Cheval cependant ſembloit dire à part ſoi,
Tu mérites bien mieux d'être étrillé que moi.

UN Seigneur eut beſoin aux Champs d'un Cheval qu'il avoit laiſſé à la Ville, & manda à ſon Palfrenier qu'il eût à le lui amener au lieu où il étoit. Celui-ci, l'ordre reçu, partit avec le Cheval. Comme ils paſſoient tous deux aux travers du Pré de leur Maître, l'Homme s'apperçut que l'autre baiſſoit la tête & y broutoit à la dérobée quelque peu d'herbe. Larron, lui dit-il, en le frappant rudement, ne ſçais tu pas bien que cette herbe appartient à notre Maître, & que d'en prendre, comme tu fais, c'eſt lui faire du tort? Mais toi-même, repartit le Cheval, qui ne me donne jamais que la moitié de l'avoine qu'il m'achete, ignores-tu que cette avoine lui appartient; & que d'en dérober l'autre moitié, comme c'eſt ta coûtume, pendant que je maigris à vue d'œil, faute de nourriture, c'eſt lui faire un tort bien plus conſidérable que celui que tu me reproches? Ceſſe donc de me maltraiter. Si tu veux que je lui ſois fidele, commence par m'en donner le premier l'exemple.

Ce que dit le Cheval, plus d'un Commis, peut-être,
L'a dans le fond du cœur ſouvent dit à ſon Maître:
Si j'ai fait au Fiſc quelque tort,
Ce qu'on lui prend chez vous me ſemble un peu plus fort.

FABLE CLXXIV.

La Corneille & les Oiſeaux.

La Corneille étala toute ſa pauvreté,
Après qu'elle eut rendu ſon plumage emprunté.
N'en eſt il pas ainſi de la plupart des Belles,
Lorſque vous leur ôtez tout ce qui n'eſt pas d'elles ?

LA Corneille fournit un jour ſes ailes de plumes qu'elle avoit ramaſſées dans divers Nids d'Oiſeaux, & vint en faire parade devant ces derniers. Ceux-ci furent d'abord charmés de la bigarrure de ſon plumage ; mais dès qu'ils l'eurent conſidérée de plus près, chacun s'apperçut de la ruſe. Et les Oiſeaux tout indignés tomberent auſſi-tôt ſur elle, & lui arracherent à grands coups de

bec ; non-ſeulement les plumes qui leur appartenoient, mais encore les ſiennes propres. La Corneille ainſi déplumée ſe trouva ſi hideuſe, qu'elle courut ſe cacher, & n'oſa plus ſe montrer, même devant les Corneilles.

Avis à vous, Chercheurs de plumes,
Plagiaires Auteurs ; combien de gros Volumes
Fondroient chez vous en moins de rien,
Si chacun y venoit revendiquer le ſien ?

FABLE CLXXV.

Le Fermier & le Cygne.

Un Cygne qui connut que ſon Maître peu fin,
S'en alloit le tuer, le prenant pour une Oie,
Se ſauva par le chant qui préſage ſa fin :
Et ſon funeſte cri devint un cri de joie.

UN Fermier tenoit un Cygne, & croyoit tenir une Oie. Comme il alloit lui couper la gorge, le Cygne chanta ; & l'Homme qui le reconnut à la voix, retira auſſi-tôt le couteau. Cygne, lui dit-il en le careſſant, aux Dieux ne plaiſe que j'ôte la vie à qui chante ſi bien.

Ainſi l'Homme d'eſprit qu'on n'a point entendu,
Se voit avec le Sot quelquefois confondu,
Mais ouvre-t-il la bouche, un ſeul mot le déſigne,
Et qui d'abord fut Oie, eſt bientôt un vrai Cygne.

FABLE CLXXVI.

La Poule & le Chat.

La Poule indiſpoſée alloit traînant les ailes,
Le Chat trop curieux d'en ſçavoir des nouvelles,
S'approche ; elle lui dit, pour finir l'entretien,
Si vous vous en allez, je me porterai bien.

UNe Poule avalla par mégarde quelqu'inſecte venimeux, & en tomba malade. Comme elle n'alloit qu'en traînant l'aile, un Chat l'aborda : Ma Fille, lui dit-il d'un ton officieux, n'y auroit-il pas moyen de vous ſoulager ? Oui, repartit la Poule, il en eſt un des plus sûrs, il ne tiendra qu'à toi de l'employer. Et ce moyen quel eſt-il, ma chere, reprit le Chat ? C'eſt, répondit l'autre, de vouloir bien te tirer à quartier, & le plus loin qu'il te ſera poſſible.

La Poule près du Chat, n'eut pas tort de ſe plaindre ;
Toujours près du méchant l'on a ſujet de craindre ;
L'on eſt fort redevable à ſon honnêteté ;
Mais ſon éloignement fait notre sûreté.

FABLE CLXXVII.

Le Chaſſeur & le Berger.

N'as-tu pas vu le Lion, dit un Veneur timide
Au Berger qui le crut un des plus réſolus ?
Oui, répond le Berger, je ſerai votre guide,
Suivez-moi : Non, dit-il, je ne le cherche plus.

UN Chaſſeur alloit & revenoit d'un air empreſſé deçà, delà, tantôt dans la Forêt, puis dans la Plaine. Que cherchez-vous, lui dit un Berger qui le voyoit s'agiter ? Un Lion, répondit l'autre, qui m'a dévoré ces jours paſſés un de mes meilleurs Chiens. Que je le trouve, & je lui apprendrai à qui il ſe joue. Suivez-moi, reprit le Berger, & je vous montrerai la Caverne où il ſe retire. Ami, lui repartit l'autre, en changeant de

couleur, outre qu'il eſt un peu tard, je me ſens à préſent trop fatigué pour pouvoir m'y rendre aujourd'hui; mais compte que je reviendrai demain avant le point du jour te prier de m'y conduire. Ce jour venu, le Berger l'attendit & l'attend encore.

Que l'ennemi ſoit ſoin, l'on brûle de combattre,
On le cherche; & Dieu ſçait ſi l'on compte le battre:
On court; mais le voit-on, l'on s'en reviene ſans bruit,
Dire au camp, qu'on l'auroit bien frotté, ſans la nuit.

FABLE CLXXVIII.

L'Aſne chargé d'Eponges.

L'Aſne chargé de Sel dans un Fleuve ſe plonge,
Et ſe ſent ſoulagé, parce que le Sel fond.
Une autre fois le même étant chargé d'Eponge,
Se laiſſe choir dans l'eau, mais il demeure au fond.

UN Aſne chargé de Sel ſe plongea dans une Riviere, & ſi avant, que tout ſon Sel s'y fondit. Quelques jours après, comme il repaſſoit chargé d'Eponges près du même Gué, il courut s'y jetter, dans la penſée que le poids de ſa charge y diminueroit, comme il avoit diminué la premiere fois; mais le contraire arriva. L'eau emplit les Eponges, & de telle ſorte, qu'elles s'enflerent. Alors la charge devint ſi peſante, que le Baudet qui ne pouvoit plus la ſoutenir, culbuta dans le Fleuve, & s'y noya.

Princes, ſelon les temps, variez vos meſures,
Et peſez ſagement toutes les conjonctures;
Tel moyen aujourd'hui vous tire d'embarras,
Qui vous feroit demain perdre tous vos Etats.

FABLE CLXXIX.

L'Aigle percé d'une Fleche.

L'Aigle à ſa mort ſe plaint d'avoir contribué,
Ayant fourni la plume au trait qui l'a tué.
On ſouffre bien de l'amertume
A périr par ſa propre plume.

UN Aigle s'arracha quelques plumes, & les laiſſa tomber à terre. Un Chaſſeur les ramaſſa, enſuite il les ajuſta au bout d'une fleche, & de cette même fleche perça l'Aigle. Hélas ! diſoit l'Oiſeau, comme il étoit ſur le point d'expirer, je mourrois avec moins de regret, ſi je n'avois été moi-même, par mon imprudence, la premiere cauſe de ma mort.

L'Aigle mal-à-propos travaille à ſe détruire.
Hommes, ſoyez moins fous,
Peſez tout ce qui peut vous nuire ;
Et ne fourniſſez point des armes contre vous.

FABLE CLXXX.

Le Milan.

Autrefois le Milan chantoit contre le Cygne ;
Mais comme le Cheval ayant voulu hennir,
Il en a corrompu ſa mélodie inſigne,
Sans qu'au henniſſement il ait ſçu parvenir.

LE Milan eut autrefois la voix fort différente de celle qu'il a maintenant. Voici par quelle aventure, d'agréable qu'elle étoit, elle devint, par l'imprudence de cet Oiſeau, très-déplaiſante. Un jour il entendit un Cheval qui henniſſoit : alors il ſe mit en tête de hennir comme lui ; mais quelque peine qu'il ſe donnât pour y parvenir, il n'en put jamais venir à bout. Le mal fut qu'à force de vouloir contrefaire la voix du Cheval, il

gâta la ſienne, & s'enroua ſi fort, qu'il ne fit plus entendre qu'un cri rauque & effrayant.

Satisfaits des préſens que vous a fait le Ciel,
Ne ſortez point du naturel.
Hé, ſans porter envie aux qualités des autres,
Ridicules Milans, contentez-vous des vôtres!

FABLE CLXXXI.

Le Lion & les Chaſſeurs.

Aux autres Animaux le Lion en furie
D'un trait venu de loin étant frappé, s'écrie:
Comment venir aux mains avec nos agreſſeurs,
Si contre nous ils ont de pareils précurſeurs?

UN Lion ſe mit à la tête de quelques Animaux, & marcha contre les Chaſſeurs, à deſſein de les combattre. A ſon approche, ceux-ci décocherent leurs traits contre lui, & le bleſſerent d'un coup de fleche. Ami, dit le Lion, dès qu'il eut reconnu que la plaie étoit profonde, retirons-nous. Si nos Ennemis nous portent de loin de tels coups, quels ſeront ceux qu'ils nous porteront de près?

Fuis: Mais que dis-je? Hélas! la fuite eſt inutile;
Ce méchant te nuira de loin comme de près:
En quels lieux, & ſous quel aſyle
Ta vertu pourroit-elle échapper à ſes traits?

FABLE CLXXXII.

Le Lion, le Sanglier & les Vautours.

Un Sanglier au combat étoit opiniâtre,
Et d'un puiſſant Lion il ſoutenoit l'effort :
Des Vautours affamés les regardoient ſe battre,
Attendans pour dîner que l'un des deux fût mort.

LE Lion & le Sanglier acharnés l'un ſur l'autre s'entre-déchiroient. Cependant des Vautours regardoient attentivement le combat, & ſe diſoient les uns aux autres : Camarades, à bien juger des choſes, il n'y a ici qu'à gagner pour nous. Ces Animaux-ci ne quitteront point priſe, que l'un des deux ne ſoit par terre. Ainſi, ou Lion, ou Sanglier, voici de la proie qui ne peut nous manquer. Ils n'y comptoient pas à tort : car ils l'eurent en effet, & même plus groſſe qu'ils ne penſoient. Le Sanglier fut étranglé

ſur l'heure par le Lion ; & celui-ci, que l'autre avoit percé d'un coup de ſes défenſes, mourut quelques jours après de ſa bleſſure; de ſorte que les Vautours profiterent de l'un & de l'autre.

Damon plaide Alidor, Dieu veuille qu'ils perſiſtent,
Diſent certains Vautours, C'eſt par-là que ſubſiſtent
Le Procureur & le Sergent :
Nos deux fous ſont aux mains, comptons ſur leur argent.

FABLE CLXXXIII.

L'Aſne qui porte une Idole.

Un Aſne alloit chargé d'une Idole de bois :
Comme il voit à genoux des gens de toutes ſortes,
Prenant pour lui ces vœux ; il ouit une voix
Qui lui dit : Ces vœux-là ſont pour ce que tu portes.

UN Aſne chargé d'une Idole paſſoit au travers d'une foule d'hommes, & ceux-ci ſe proſternerent à grande hâte devant l'effigie du Dieu qu'ils adoroient. Cependant l'Aſne, qui s'attribuoit ces honneurs, marchoit, en ſe carrant d'un pas grave, levoit la tête & dreſſoit ſes oreilles tant qu'il pouvoit. Quelqu'un s'en apperçut, & lui cria : Maître Baudet, qui croyez ici mériter nos hommages, attendez qu'on vous ait déchargé de l'Idole que vous portez, & le bâton vous fera connoître ſi c'eſt vous ou lui que nous honorons.

Quand je m'empreſſe autour d'un Grand,
Je vois à ſes côtés s'enfler un Courtiſan :
Viendrois-je rendre hommage au dernier? Dieu m'en garde :
Ce n'eſt pas le Baudet, mais le Dieu qu'on regarde.

FABLE CLXXXIV.

Les Loups & les Brebis.

Aux Brebis une fois diſoient les Loups ſubtils,
Chaſſez tous ces Mâtins, à quoi vous ſervent-ils ?
Les Brebis obéirent,
Et les Brebis périrent.

UN jour les Loups dirent aux Brebis : Amies, en vérité nous ne ſçaurions concevoir comment vous pouvez ſupporter les mauvais traitemens que vos Chiens vous font à chaque moment. De bonne foi, à quoi vous ſervent ces Brutaux à la queue de votre troupeau ? A vous gêner continuellement, le plus ſouvent à vous mordre, & à vous faire mille violences. Croyez-nous, débarraſſez-vous-en, & ſur l'heure ; car enfin, que craignez-vous ?

N'êtes-vous pas aſſez fortes pour vous défendre ſeules, contre quiconque voudroit vous nuire ? Sur ces diſcours, les Brebis ſe crurent en effet fort redoutables, & dans cette penſée, l'on courut auſſi-tôt congédier les Chiens ; mais on ne tarda guere à s'en repentir. Les Loups n'eurent pas plutôt vu les Chiens éloignés, qu'ils ſe jetterent ſur les Brebis, & les étranglerent toutes.

Chaſſez-moi ces Soldats, vous dit un Loup habile,
Ce n'eſt ſur votre dos qu'un poids fort inutile :
As-tu par ſon conſeil chaſſé la Garniſon ?
Le Loup eſt le premier à brûler la Maiſon.

FABLE CLXXXV.

Le Fleuve & la Source.

Un Fleuve orgueilleux en ſa courſe,
Sembloit inſulter à ſa Source ;
Et la Source ſembloit répondre : Ingrat, hé bien !
Que ſerois-tu ſans moi, qui ne ſuis preſque rien ?

UN Fleuve s'élevoit contre ſa Source. Conſidere, lui diſoit-il, ce Lit large & profond : Vois de combien de Ruiſſeaux, de combien de Rivieres mes eaux ſont groſſies. Graces au Ciel, me voilà Fleuve. Mais toi, chétive Source, qu'eſt-tu ? Un maigre filet d'eau qu'un rayon de Soleil tariroit, ſi la Roche dont tu ſors ne t'en mettoit à l'abri. Inſolent, repartit la Source, il te ſied bien

bien vraiment de me mépriſer, toi, qui ſans moi, ſerois encore dans le néant.

Fleuves groſſis de nos Rivieres,
Partiſans, écoutez cette Source en courroux;
Vous qu'on voit inſulter au Chaume de vos Peres:
Parlez, riches Faquins, ſans eux que ſeriez-vous?

FABLE CLXXXVI.

La Femme qui tonde ſa Brebis.

La Brebis que tondoit ſa Maîtreſſe inhumaine,
Diſoit de temps en temps, ſe ſentant écorcher:
Si vous voulez ma vie, appellez le Boucher;
Appellez le Tondeur, ſi vous voulez ma laine.

UNe Femme tondoit ſa Brebis, ou pour mieux dire, l'écorchoit, tant elle s'y prenoit mal. Cependant la Brebis lui crioit: Et de grace, ſi vous voulez avoir ma Peau, mandez le Boucher; mais ſi vous n'en voulez qu'à ma Laine, faites venir le Tondeur.

On avoit ſujet de crier.
Dans le Métier d'autrui nul n'eſt bon Ouvrier;
Que chacun donc toujours renfermé dans ſa Sphere,
Ne ſe mêle jamais que de ce qu'il ſçait faire.

FABLE CLXXXVII

Le Bouvier & la Chevre.

Un Bouvier rompt la corne à ſa Chevre, & le traître
La priant de ne point en parler a leur Maître :
Eh, lui dit elle, pauvre Sot !
Le verra-t-il pas bien, quand je n'en dirois mot ?

UN Bouvier frappa une Chevre à la tête, & ſi rudement, qu'il lui rompit une de ſes cornes. Il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il s'en repentit, & pria la Chevre de n'en point parler au Maître du Troupeau. Hé, pauvre Sot ! repliqua l'autre, quand je ſerois aſſez bonne pour ne lui en rien dire, n'a-t-il pas des yeux pour voir qu'il me manque une corne ?

C'eſt en vain que le Sot veut couvrir ſa bévue,
Dans le temps qu'elle eſt claire, & frappe notre vue :
Sans y perdre ſon temps, il ſeroit beaucoup mieux
De convenir d'abord de ce qui ſaute aux yeux.

FABLE CLXXXVIII.

Le Pilote.

Un Pilote diſoit : Le vent n'eſt plus contraire,
Le calme eſt revenu ; mais il faut s'abſtenir
De trop de confiance, & toujours on doit faire
Comme ſi la tempête avoit à revenir.

LE Vent étoit favorable, & la Mer tranquille, & cependant un Pilote y viſitoit ſon Vaiſſeau, plaçoit ſon ancre, préparoit ſes cordages, alloit deçà, delà autour de ſes voiles, & prenoit garde à tout. Un de ſes Paſſagers s'en étonna. Patron, lui dit il, à quoi bon vous empreſſer ſi fort ? A voir cette agitation, qui ne croiroit que nous ſerions à la veille de périr ? Et cependant la Mer & le Vent tout nous rit. Que craignez-vous ? Rien pour le préſent, répondit le ſage Pilote ; mais pour l'avenir, je crains toujours. Lorſque nous y penſerons le moins, une tempête peut s'élever. Où en ſerions-nous, je vous prie, ſi elle venoit nous ſurprendre au dépourvu ?

Ce Pilote aviſé, qui dans le calme veille,
Et du flot inconſtant craint la malignité,
Nous dit qu'il faut de loin prévoir l'adverſité,
Craindre quand tout nous rit ; c'eſt ce qu'il nous conſeille.

FABLE CLXXXIX.

Le Corroyeur & le Financier.

Le délicat Voiſin d'un puant Corroyeur
Plaida pour l'éloigner ; & gagna ſon affaire ;
Pendant qu'à déloger le Corroyeur differre,
Le Voiſin s'accoutume à la mauvaiſe odeur.

UN Corroyeur vint ſe loger proche d'un Financier. Celui-ci qui ne pouvoit ſupporter la mauvaiſe odeur des Peaux de ſon Voiſin, lui intenta Procès, & voulut l'obliger à s'éloigner de ſon voiſinage. L'autre ſe défendit, appella de vingt Sentences, chicana; en un mot, il fit ſi bien, que l'affaire traîna en longueur. Cependant le Financier s'accoutuma à l'odeur, & ſi bien, qu'après avoir regretté l'argent qu'il avoit conſumé mal-à-propos à plaider, il ſouffrit ſon Voiſin, & ne s'en plaignit plus.

Bientôt le délicat Plaideur
Des Peaux de ſon Voiſin ne ſentit plus l'odeur :
Que conclure de là ? Que ce qui ſemble rude,
Devient, avec le temps, plus doux par l'habitude.

FABLE CXC.

Le jeune Homme & sa Maîtresse.

Un Galant s'en alloit plumé par sa Maîtresse,
Qui dit à sa Voisine en la tirant à part :
Je ne pleure pas son départ,
Je pleure son manteau qu'à regret je lui laisse.

UN jeune Cavalier accourut au Logis d'une Femme qu'il aimoit éperdument. Si tôt qu'il y fut entré, il quitta son Manteau, puis il se mit à parler de son amour, & passa ainsi la journée avec sa Belle. Le soir, comme il se retiroit, l'autre lui fit entendre qu'elle avoit besoin de quelqu'argent, pour faire certaines emplettes : le Galant lui ouvrit sa bourse, aussitôt on la lui prit toute entiere. Un moment après, la Dame eut si grande envie de la Bague qu'il portoit au doigt, qu'elle la lui demanda & l'eut. Alors le Cavalier qui n'avoit plus rien à donner, remit son Manteau sur ses épaules, prit congé d'elle & sortit. Cependant la Belle fondoit en larmes, & se désespéroit. A ses cris une de ses Voisines qui avoit remarqué le départ du jeune Homme, accourut, & crut la consoler, en lui disant que son Amant ne tarderoit guere à revenir. Eh, ma chere Voisine, l'autre toute désolée, ce n'est pas sa personne que je regrette, c'est ce Manteau que je lui voit emporter.

L'Amant eût il laissé Pourpoint, Veste & Manteau,
La Coquette eût pleuré, même en prenant sa Peau.
Belle a beau recevoir, mais pleine elle s'afflige,
Plus elle obtient, plus elle exige.

FABLE CXCI.

Le Chien du Maréchal.

Le Chien d'un Maréchal dormoit près de l'Enclume,
Comme il auroit pu faire abymé dans la plume :
A l'heure du repas il étoit diligent,
Et s'éveilloit au bruit qu'on faiſoit en mangeant.

LE Chien d'un Maréchal avoit coutume de s'endormir au pied de l'Enclume de ſon Maître. Celui-ci avoit beau y battre & rebattre ſon fer à grands coups de Marteau, jamais le Chien ne s'en éveilloit. Tout au contraire, le Maréchal avoit-il quitté ſon ouvrage, & commencé à prendre ſon repas, le Chien, au ſeul bruit qu'on faiſoit en mangeant, étoit d'abord ſur pied, & couroit vîte à la table.

Vous avez beau crier, lorſqu'à vous écouter
Je n'ai nul intérêt, mes oreilles ſe bouchent,
Je ſuis ſourd au Marteau ; mais vous pouvez compter,
Que j'entends, & fort clair, quand les choſes me touchent.

FABLE CXCII.

La jeune Veuve.

Un jeune Homme bien fait par moi t'eſt préparé,
Dit un Pere à ſa fille, au deuil qui la conſomme,
Pleurant ſon Epoux mort : quand elle eut bien pleuré,
A la fin elle dit : Mon Pere, & le jeune Homme !

UNe jeune Femme vit mourir ſon Epoux, & en parut inconſolable. Comme elle ſe déſoloit, ſon Pere, homme de ſens, l'aborda, & feignit qu'un de ſes Voiſins la demandoit en

Mariage. Il le lui repréſenta jeune, bien fait, ſpirituel : en un mot, ſi propre à lui faire oublier celui qu'elle venoit de perdre, qu'elle ouvrit l'oreille, écouta & pleura moins. Bientôt elle ne pleura plus. Enfin, comme elle vit que ſon Pere, content de la voir moins affligée, ſe retiroit, en gardant le ſilence ſur l'article qui l'avoit conſolée : Et ce jeune Homme ſi accompli que vous me deſtiniez pour Epoux, dit elle avec dépit, vous ne m'en parlez plus, mon Pere.

Qu'au nom d'un autre Epoux, la Belle ouvrant l'oreille,
Perde le ſouvenir de ſon premier Mari,
Et ceſſe de pleurer : Ce n'eſt grande merveille ;
Il n'eſt Veuve en ces lieux, qui dans tel cas n'eût ri.

FABLE CXCIII.

Le Berger & la Brebis.

Je vous donne ma laine, & vous donne mon lait,
Diſoit à ſon Paſteur la Brebis : Hé, pécore !
Je pourrois vous tuer, cependant l'ai-je fait ?
J'ai beau payer, dit-elle, hélas ! je dois encore.

UN Berger, ſa Houlette à la main, en frappoit rudement une de ſes Brebis. Je vous donne de la Laine & du Lait, s'écrioit celle-ci. Quand je ne vous fais que du bien, Ingrat, avez-vous bien le cœur de ne me faire que du mal ? Ingrate vous-même, repartit le Berger d'un ton hautain, vous qui

ne me tenez point compte de la vie que ma bonté vous laisse ; quand il ne tient qu'à moi de vous l'ôter à chaque instant.

Sacrifiez-vous pour un Grand,
N'épargnez ni vos biens, ni même votre sang ;
Quoi que vous ayiez fait, hélas ! Brebis, peut être
Vous devrez, en comptant, encore à votre Maître.

FABLE CXCIV.

L'Aigle & la Pie.

La Pie alloit entrer au service de l'Aigle,
Mais sa langue empêcha qu'elle n'en vînt à bout.
Encore que chez lui l'on vive dans la regle,
Il n'est pas bien qu'on sçache tout.

LEs Oiseaux n'eurent pas plutôt chargé l'Aigle du soin de les gouverner, que celui-ci leur fit entendre qu'il avoit besoin de quelqu'un d'entr'eux sur qui il pût se décharger d'une partie du fardeau qu'il avoit à porter. Sur quoi la Pie sortit des rangs de l'Assemblée, & vint lui faire offre de ses services. Elle représenta, qu'outre qu'elle avoit le corps léger & dispos pour exécuter promptement les ordres dont on la chargeroit, elle avoit avec une mémoire très-heureuse, un esprit subtil & pénétrant ; d'ailleurs, qu'elle étoit adroite, vigilante, laborieuse, & cela sans compter mille autres bonnes qualités : elle alloit en faire le détail, lorsque l'Aigle l'in-

terrompit. Avec tant de perfections, lui dit-il, vous ſeriez aſſez mon fait, mais le mal eſt que vous me ſemblez un peu trop babillarde. Cela dit, comme il craignoit que la Pie n'allât divulguer, lorſqu'elle ſeroit à la Cour, tout ce qui s'y paſſeroit de ſecret, il la remercia, & ſur le champ la renvoya.

Courtiſan indiſcret
N'eſt point le fait des Grands, chez eux plus d'une choſe
Demande le ſecret :
Au Temple, bouche ouverte, à la Cour, bouche cloſe.

FABLE CXCV.

Le Mourant & ſa Femme.

Pour ſon Epoux mourant une Femme éperdue
Veut mourir ; la Mort vient, & la Femme pâlit :
C'eſt pour lui, non pour moi, que vous êtes venue,
Lui dit-elle en tremblant, le voilà dans ſon lit.

UN Malade tiroit à ſa fin ; cependant ſa Femme s'en déſeſpéroit. O Mort ! s'écrioit-elle toute en larmes, viens finir ma douleur ; hâte-toi, viens terminer mes jours. Trop heureuſe, ſi contente de m'ôter la vie, tu voulois épargner celle de mon Epoux ! O Mort ! rediſoit-elle, que tu tardes à venir : Parois, je t'attends, je te ſouhaite, je te veux. Me voilà, dit la Mort, en ſe montrant. Que ſouhaites-tu de moi ? Hélas ! répondit

la Femme, toute effrayée de la voir ſi proche d'elle, que ſans prolonger les douleurs de ce Malade, tu daignes au plutôt mettre fin à ſa langueur.

C'eſt de grand cœur, dit-on dans le premier tranſport,
Qu'on voudroit vous ſauver aux dépens de ſa mort;
Mais eſt-on pris au mot, de près voit-on la vie,
Le tranchant de ſa faux en fait paſſer l'envie.

FABLE CXCVI.

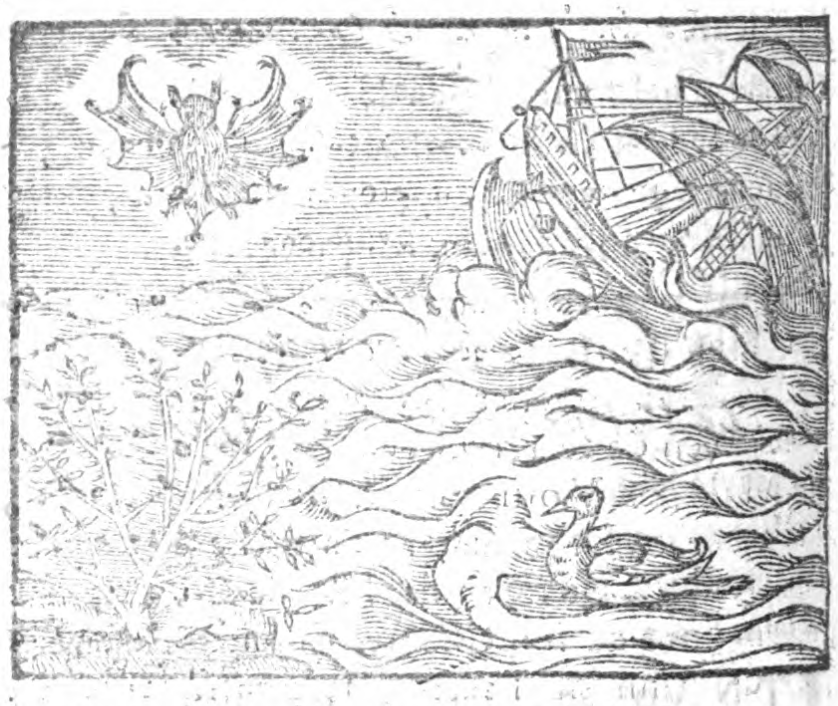
Le Voleur & le pauvre Homme.

Un pauvre Homme apperçut dans ſa chambre la nuit
Un Voleur, qui croyoit trouver là quelque ſomme:
Il fit un cri ſi grand, que le Voleur s'enfuit,
Et laiſſa ſon manteau, qui ſervit au pauvre Homme.

UN Voleur entra pendant la nuit dans la Chambre d'un pauvre Homme: au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, l'autre qui dormoit, s'éveilla, & jetta, d'épouvante, un tel cri, que toute la Maiſon en retentit. Le Voleur qui ne s'y attendoit pas, en fut lui-même ſi effrayé, que ſans penſer au Manteau qu'il cherchoit, il jetta celui qui étoit ſur ſes épaules, pour fuir plus vîte, & ſortit du Logis. Ainſi la perte tomba ſur celui qui croyoit gagner, & le gain ſur celui qui comptoit perdre.

Larrons au cri d'un ſeul, trembloient du temps d'Eſope;
Mais comptez qu'aujourd'hui tels ne ſont en Europe:
Thémis, pour certains cas, en a vu dans ſes fers,
Qui riroient, en prenant, des cris de l'Univers.

FABLE CXCVII.



L'Homme qui ne tient compte du Tréſor.

Quelqu'un trouve un Tréſor, & fier de ſa richeſſe,
Le fat ne daignant pas ſe charger de tant d'or ;
Un autre s'en chargea, qui partit de vîteſſe,
Et ne dédaigna pas d'emporter ce Tréſor.

UN Homme fort opulent trouva dans ſon chemin un Tréſor. Comme tout lui rioit alors, & qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'il dût jamais avoir beſoin de ce qu'il voyoit ſous ſa main, il ne daigna pas ſe baiſſer pour le prendre, & paſſa. Quelque temps après un Vaiſſeau qu'il avoit chargé de ſes meilleurs Effets, périt avec tout ce qu'il portoit, tandis

qu'un Marchand faiſoit banqueroute & lui emportoit une ſomme conſidérable. Enſuite le feu prit à ſon Logis, & le conſuma entierement, avec tous les meubles ; puis il perdit un Procès, qui acheva de le ruiner. Alors il ſe reſſouvint de ce qu'il avoit rejetté, & courut à l'endroit où il l'avoit laiſſé, mais il n'en étoit plus temps. Comme il n'étoit qu'à vingt pas du gîte, un Paſſant moins dégoûté, qui avoit découvert le Tréſor, l'emportoit, & couroit de toute ſa force.

Ce qu'on a rejetté, ſouvent on le regrette :
Ce parti qu'on vous offre, acceptez-le, Coquette ;
Si vous le rebutez, certain temps peut venir,
Où vous direz, trop tard, je voudrois le tenir.

FABLE CXCVIII.

Le Lievre & la Perdrix.

D'un Lievre pris une Perdrix ſe moque,
Puis elle eſt priſe, & l'Epervier la croque.
Il eſt cruel & dangereux
De ſe railler des malheureux.

UN Lievre ſe trouva pris dans les lacets d'un Chaſſeur : Pendant qu'il s'y débattoit, mais en vain, pour s'en débarraſſer, une Perdrix l'apperçut. L'Ami, lui cria-t-elle d'un ton moqueur, & que ſont donc devenus ces pieds dont tu me vantois tant la vîteſſe ? L'occaſion de s'en ſervir eſt ſi belle, garde-toi bien de la manquer. Allons, évertue-toi, tâche de me franchir cette plaine en quatre ſauts. C'eſt ainſi qu'elle le railloit ;

mais on eut bientôt ſujet de lui rendre la pareille ; car pendant qu'elle ne ſonge qu'à rire du malheur du Lievre, un Epervier la découvre, fond ſur elle, & l'enleve.

Rire du Malheureux & de ſon infortune,
Chez les cruels Humains c'eſt choſe fort commune :
On ne rit pas toujours : Tel l'inſulte aujourd'hui,
Qui dans deux jours ſera plus à plaindre que lui.

FABLE CXCIX.

Le Vieillard qui ſe marie à contre-temps.

Aſſez bizarrement un jeune Homme en uſa.
De Femme ſe paſſant tant qu'il en eut affaire :
Devenu vieux, il s'aviſa
D'en prendre une, & n'en ſçut que faire.

UN Homme ne ſongea point à ſe marier tant qu'il fut dans l'âge d'y penſer. Pendant qu'il pouvoit plaire, perſonne ne lui plut ; mais lorſque devenu vieux, il ſe vit, par le nombre de ſes ans, à charge à toutes les Femmes, il voulut en prendre une. Enfin, comme il étoit preſque décrépit, il fit choix d'une jeune beauté. Le Barbon fit ſi bien valoir ſes grands biens, & fit à la Belle des avantages ſi conſidérables, qu'il la fit conſentir à lui donner la main & l'épouſa : mais il ne tarda guere à s'en repentir. A peine eut-il prononcé le *Oui*, qu'il reconnut la faute qu'il venoit de faire. Hélas ! s'écrioit-il tout glacé, devois-je m'embarraſſer d'une choſe qui m'eſt à préſent ſi inutile, moi qui

n'ai jamais voulu m'en charger dans un temps où elle me convenoit ?

Ou n'épouſez jamais, ou dans votre Printemps ;
Quand malgré vous l'Amour vous trouble,
Faites-en la folie ; elle deviendroit double,
Si vous alliez, Barbons, la faire à contre-temps.

FABLE CC.

Le Lion amoureux.

D'une Fille un Lion fut un des Prétendans,
Pour elle il radoucit ſa mine formidable,
Juſqu'à ſe faire ôter les ongles & les dents ;
Et n'étant plus à craindre, il devint mépriſable.

UN Lion devint amoureux de la Fille d'un Chaſſeur, & ce fut ſi éperdument, qu'il courut chez le Pere, & la lui demanda en Mariage. Celui-ci, qui ne pouvoit s'accommoder d'un Gendre ſi terrible, la lui eût refuſée net, s'il eût oſé ; mais comme il le craignoit, il eut recours à la ruſe. Comptez ſur ma Fille, dit-il au Lion, je vous l'accorde ; mais avant que d'en approcher, ſongez que vous ne ſçauriez lui marquer votre tendreſſe, qu'elle ne ſoit en danger d'être bleſſée, ou par vos dents ou par vos ongles. Ainſi, Seigneur Lion, trouvez bon, s'il vous plaît, qu'après vous avoir limé les unes, on vous rogne encore les autres. Vos careſſes en ſeront moins dangereuſes, & par conſéquent plus agréables. Le Lion, que l'amour aveugloit, conſentit à tout ; & ſans

penser qu'il alloit se mettre à la merci de son Ennemi, se laissa désarmer. Dès qu'il le fut, les Chiens, le Chasseur, & la Fille même se jetterent sur lui, & le mirent en pieces.

Le Lion amoureux perdit ongles & dents,
Et vit ses Ennemis accabler sa foiblesse.
Hommes, quand vous aimez, êtes-vous plus prudents?
Ou ne vous réduit point une aveugle tendresse?

FABLE CCI.

Le Sçavant & le Sot.

Pouvez-vous tant aimer la retraite & l'étude?
Dit le Sot au Sçavant, qui d'un ton de mépris
Lui répond: Quand tu viens troubler ma solitude,
Tu m'en fais d'autant mieux reconnoître le prix.

UN Philosophe méditoit dans son Cabinet. Un Sot l'y trouva seul, & en fut tout surpris. La raison, lui dit-il, qui vous peut porter à tant aimer la retraite? Je ne la concevrois pas, je vous jure, en mille ans. Tu la concevrois en moins d'un instant, repartit l'autre en lui tournant le dos, si tu sçavois ce que ta présence, & celle de tous tes pareils, me fait souffrir.

Le Sçavant a toujours semblé trop solitaire;
Cessez de le blâmer, ridicule Vulgaire:
Il le seroit bien moins, s'il étoit moins de Sots;
Et s'il étoit un bien plus doux que le repos.

FABLE CCII.

Le Souhait de l'Envieux.

L'Oracle avoit prédit que ce que l'un voudroit,
L'autre l'auroit au double ; & par un vœu barbare
L'Envieux demanda qu'on lui crevât l'œil droit,
Afin que l'on crevât les deux yeux à l'Avare.

L'Envieux & l'Avare, tous deux proſternés aux pieds de Jupiter, le conjuroient de leur marquer ſa bonté par quelque bienfait. Le Dieu qui penſoit plutôt à les punir qu'à les récompenſer, y réuſſit par cette adreſſe. Parle le premier, dit il à l'Envieux, & ſois sûr d'obtenir ſur le champ ce que tu me demanderas ; mais en même temps compte que ce que je te donnerai, celui ci l'aura au double. Explique-toi donc : Que veux-tu ? Que vous me creviez un œil, dit l'Envieux, qui ne put jamais ſe réſoudre à faire un ſouhait qui doublât le profit de ſon Compagnon. Ainſi le Dieu qui ſe vit en droit de faire d'un ſeul coup un Borgne & un Aveugle, les punit l'un par l'autre. L'Envieux ſe conſola, parce que, diſoit-il, il avoit eu du moins le plaiſir, en perdant ſon œil, d'en faire perdre deux à l'Avare.

Celui-ci pour troubler les plaiſirs de l'Avare,
L'aveugle à ſes dépens. Le trait ſemble bizarre ;
Mais il ne perd qu'un œil ; & plus d'un Envieux,
Pour vous en ôter un, en voudroit perdre deux.

FABLE CCIII.

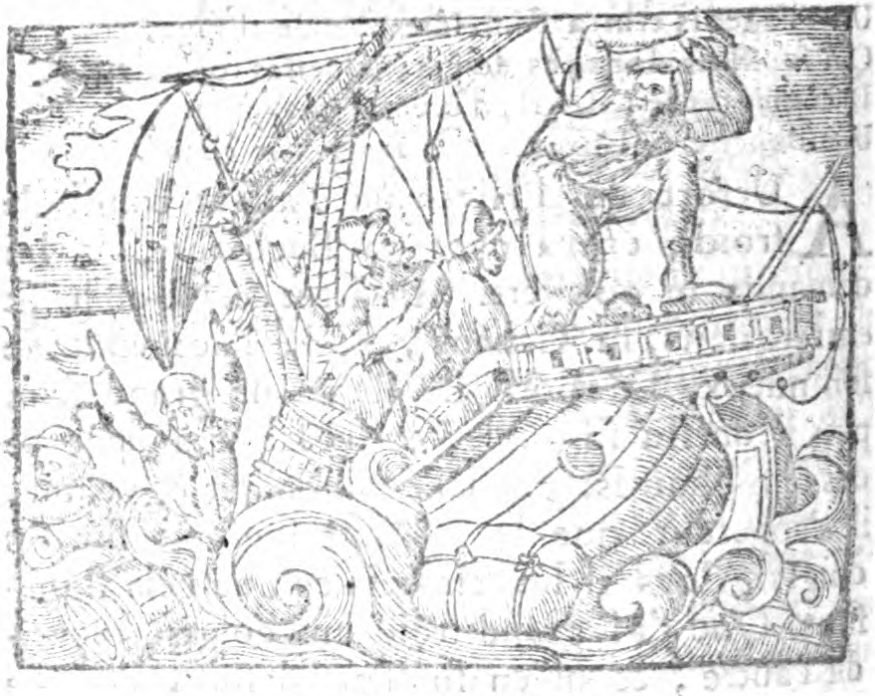
L'Homme qui ſouffle le froid & le chaud.

Un Villageois traita ſon Hôte comme il faut;
Qui ſouffloit dans ſes doigts, & deſſus ſon potage:
Dieu me garde, dit il, d'écouter davantage
Une bouche qui ſouffle & le froid & le chaud.

AU fort de l'Hiver un Paſſant tranſi de froid, entra chez un Bucheron, & lui demanda le couvert. Auſſi-tôt celui-ci le fit entrer dans ſa Cabane, & là l'accueillit de ſon mieux. D'abord il alluma un grand feu, puis il dreſſa ſa table, & lui ſervit un potage des plus chauds. Pendant qu'il alloit & venoit, il s'apperçut que le Paſſant ſouffloit ſur ſes doigts. Alors il lui demanda ce que cela ſignifioit. Que j'ai grand froid aux doigts, répondit l'autre, & qu'en ſoufflant deſſus, comme vous voyez, je les réchauffe. Un moment après il fit la même choſe ſur le potage. Eſt-ce pour le réchauffer que vous ſoufflez encore, dit l'Hôte? Tout au contraire, lui repartit-on, c'eſt pour le refroidir. Cela étant, reprit le Bucheron tout ſurpris, aux Dieux ne plaiſe que je ſouffre plus long-temps chez moi un Homme qui d'une même bouche ſouffle le froid & le chaud. Cela dit, il le mit hors de ſa Cabane, & en referma la porte au plus vîte.

A la Cour, au Barreau ſouffle tel eſt d'uſage;
Plus d'un Rimeur encor le reçut en partage,
Tel me chante au matin, qui me drape le ſoir;
Lorſque l'Oie a dit, *Blanc*, l'Epigramme dit, *Noir*.

FABLE CCIV.



Les Passagers & le Pilote.

Un Vaisseau périssoit, & comme en ce naufrage
Chacun faisoit des vœux au plus fort de l'orage,
Un de ceux qui nageoient cria : Ne laissons pas,
En faisant bien des vœux, de remuer les bras.

UN Vaisseau poussé par la tempête vint échouer sur la Côte, & là s'en ouvrit. Comme il étoit sur le point d'être submergé par les vagues, les Passagers qui s'y étoient embarqués, jettoient de grands cris, & se désespéroient. Ils auroient eu songer à chercher les moyens de se sauver ; mais la peur les troubloit à cet point, qu'ils ne pensoient, les mains levées vers le Ciel, qu'à implorer

le ſecours des Dieux. Cependant le Pilote leur crioit en quittant ſes habits : Amis, s'il eſt bon de montrer ſes bras à Jupiter, il ne l'eſt pas moins, dans le péril où nous ſommes, de les tendre à la Mer. Cela dit, il s'y jette, & fait ſi bien, qu'à force de nager il gagne la Côte : il ne s'y fut pas plutôt ſauvé, qu'il vit la Mer engloutir, avec le Vaiſſeau, ceux qui n'avoient eu d'autre reſſource que celle de leurs vœux.

Profitez de ceci, vous dont la nonchalance
Attend, les bras croiſés, tout de la Providence :
Des vagues, en nageant, celui ci ſe tira ;
Aide-toi, dit le Ciel, & le Ciel t'aidera.

FABLE CCV.

La mauvaiſe Voiſine.

Avecque ſes Voiſins une Femme en querelle
Crioit, ſans qu'un moment on pût vivre avec elle ;
Hélas ! dit le Mari, voyez donc où j'en ſuis ;
Moi qui paſſe avec elle & les jours & les nuits.

UNe Femme acariâtre cherchoit à tous momens querelle à ſes Voiſins, & toujours mal-à-propos. Ceux-ci s'en plaignoient à ſon Mari. Oh ! la méchante Femme, lui diſoient-ils, elle ne fait que gronder, crier, tempêter, & cela tant que le jour dure. Eh, le moyen qu'on puiſſe vivre avec cette Mégere ! Eh, le moyen, repliqua le Mari, que j'y puiſſe vivre, moi qui me vois obligé de

paſſer avec elle non ſeulement les jours, mais encore les nuits !

Le Ciel vous garde, Epoux, d'une Femme qui crie
Toujours mal-à propos ;
Et croyez qu'aux Enfers il n'eſt point de Furie
Près de qui l'on ne fût beaucoup plus en repos.

FABLE CCVI.

Le Pécheur & les Poiſſons.

Quelquefois la Grandeur incommode les Grands.
Un Pêcheur avoit pris des Poiſſons différens :
A travers le filet tous les menus paſſerent,
Au lieu que tous les gros dedans s'embarraſſerent.

UN Pêcheur n'eut pas plutôt jetté ſes filets dans la Mer, que les Poiſſons gros & petits y entrerent en foule. Dès qu'ils s'y

virent pris, ils chercherent à s'en retirer; mais tous n'eurent pas le bonheur d'échapper. Les petits paſſerent fort aiſément au travers des mailles, dont les ouvertures ſe trouvoient encore trop larges pour eux; mais les gros n'en purent faire autant. Comme ils ne trouvoient par-tout que des iſſues trop étroites, ils reſterent au fond des rets à la merci du Pêcheur, qui les y prit tous.

Aux Gros comme aux Menus le filet eſt ouvert;
Grandeur donc ici-bas nuit plus qu'elle ne ſert:
Sans embarras nos Gens en fuite,
Je me ſauve où le Chef périt avec ſa ſuite.

FABLE CCVII.

Le Loup & la Brebis.

Le Loup mordu du Chien dit au Mouton : De grace,
J'ai ſoif, apporte-moi de l'eau dans une taſſe :
Mais quand j'aurai, dit l'autre, eu ſoin de ta boiſſon,
Peut-être voudras-tu manger ton Echanſon.

UN Loup que des Chiens avoient long-temps pourſuivi, ſe trouva ſi recru de laſſitude, qu'il fut obligé de s'arrêter à quelque diſtance d'un Ruiſſeau, où une Brebis ſe déſaltéroit. Comme il mouroit de ſoif & de faim, & que les forces lui manquoient à tel point, qu'il ne pouvoit paſſer outre pour chercher ce qui lui étoit néceſſaire, il appella la Brebis, & la pria de lui apporter à boire. Son deſſein étoit de la croquer dès qu'il auroit

roit bu ; & par ce moyen de mettre remede à tout. Mais celle-ci qui s'en doutoit, ſe garda bien de ſortir de l'endroit où elle étoit. Ami, lui cria-t-elle, je te ſecourois, tout Loup que tu es, très-volontiers ; mais comme tu me parois avoir autant beſoin de chair que d'eau, je penſe que je ferai beaucoup mieux de m'éloigner de toi, que de m'en approcher. Cela dit, elle ſe retira à grande hâte, & laiſſa le Loup crier tout autant qu'il lui plut.

Tenez-vous loin du Loup ; ſouvent on ſe compoſe :
On vous mande ; l'on a, dit-on, beſoin de vous ;
Mais êtes-vous entré, l'on ferme les verrous,
Pour parler d'autre choſe.

FABLE CCVIII.

Les deux Chiens qui crevent à force de boire.

Au fond d'un Fleuve étoit un gros morceau de pain,
Chaque Chien affamé pour l'attraper s'abreuve,
Et par-là s'efforçans à tarir l'Eau du Fleuve,
Tous creverent de boire, & moururent de faim.

DEux Chiens paſſoient le long d'un Fleuve ; comme ils le regardoient, ils y apperçurent une piece de chair qui flottoit aſſez loin d'eux. Alors l'un dit à l'autre : Camarade, il nous faut bien garder de manquer cette proie, & pour l'atteindre, j'imagine un expédient qui me ſemble ſûr. Toute cette eau qui coule entre ce que tu vois, & la Rive où nous

ſommes, nous pouvons boire. Or, ſi-tôt que nous l'aurons bue, tu conçois bien qu'il faut que l'endroit où ce friand morceau flotte, reſte à ſec, & ainſi il nous ſera fort aiſé d'arriver juſqu'à lui. Compte, mon cher, qu'il ne peut nous échapper. Et cela dit, ils en burent tous deux de telle ſorte, qu'à force de ce gonfler d'eau, ils perdirent bientôt haleine, & creverent ſur la place.

Que fort mal-à-propos on ſe perd à vouloir
Se livrer ſans meſure à la fureur d'avoir;
Ces fous en fourniſſent la preuve:
Conquérans, c'eſt pour vous qu'ils crevent dans ce Fleuve.

FABLE CCIX.

Le Lion & la Mouche.

Une Mouche au combat un Lion provoqua,
Sa force en vint à bout, tant elle le piqua;
Et cette même force à ce point témoignée,
Ne ſçut rompre un filet tendu par l'Araignée.

UNe Mouche défia un Lion au combat, & le vainquit: elle le piqua à l'échine, puis aux flancs, puis en cent endroits; entra dans ſes oreilles, enſuite au fond de ſes naſeaux: en un mot, le harcela tant, que de rage de ne pouvoir ſe mettre à couvert des inſultes d'un inſecte, il ſe déchira lui-même. Voilà donc la Mouche qui triom-

phe, bourdonne, & s'éleve en l'air. Mais comme elle volle de côté & d'autre pour annoncer ſa victoire, l'Etourdie va ſe jetter dans une toile d'Araignée, & y reſte. Hélas ! diſoit-elle, en voyant accourir ſon Ennemi, faut-il que je périſſe ſous les pattes d'une Araignée, moi qui viens de me tirer des griffes d'un Lion ?

Tel a franchi cent Mers, qui dans un filet d'eau
Va ſe perdre, en voulant traverſer un Ruiſſeau :
On forcera ce Fort, puis contre une Bicoque
On échouera, ſi l'on la bloque.

FABLE CCX.

La Taupe & ſa Fille.

La Taupe faiſant vanité
De voir clair ; ſa Mere l'écoute,
Qui lui répond : En vérité,
Ma Fille, vous ne voyez goutte.

UN Laboureur pourſuivoit une Taupe, dans le deſſein de la tuer : Celle-ci, qui faute d'yeux, avoit peine à ſe conduire, fuyoit vers ſon trou du mieux qu'elle pouvoit. Ma Mere, lui cria ſa Fille, il eſt impoſſible que vous vous ſauviez, ſi quelqu'un ne vous conduit. Suivez-moi donc, & je vous menerai droit où vous voulez aller. Eh ! ma Fille, repliqua l'autre, comment pourrois-je

te prendre pour guide, quand je ſçais que tu ne vois pas toi même plus clair que moi ?

C'eſt ainſi que ſouvent qui ne voit rien chez lui,
S'imagine tout voir dans la Maiſon d'autrui :
Tel veut me démêler d'épineuſes affaires,
Qui vient, à ſon égard, d'embrouiller les plus claires.

FABLE CCXI.

Le Renard & le Bouc.

Tous deux au fond d'un Puits taciturnes & mornes,
De s'aſſiſter l'un l'autre avoient pris le parti :
Pour ſortir, le Renard ſe hauſſant ſur ſes cornes,
Fit les cornes au Bouc après qu'il fut ſorti.

LE Renard & le Bouc voyageoient enſemble. Un jour qu'ils étoient fort preſſés de la ſoif, ils trouverent un Puits ; alors ils

y deſcendirent, & s'y déſaltérerent. La difficulté fut d'en ſortir. Le Puits étoit aſſez profond, & le Bouc ne ſçavoit qu'imaginer pour en regagner le haut. Camarade, lui dit alors le Renard, il nous eſt fort aiſé de nous tirer tous deux d'ici; il ne faut pour cela que te dreſſer ſur les pieds de derriere, enſuite appuyer ceux de devant au mur, & te hauſſer le plus que tu pourras. Je commencerai par grimper le long de ton échine, puis du haut de tes cornes, je me lancerai fort aiſément ſur le bord de ce Puits; après quoi je t'aiderai de maniere que tu pourras en ſortir à ton tour. Le Bouc approuva l'expédient, & fit ſi bien, que le Renard ſortit; mais celui-ci ne ſe vit pas plutôt au large, qu'il ne penſa qu'à gagner pays. Tout ce qu'il fit pour l'autre, ce fut de rire, & de l'avertir en le quittant, qu'il penſât à ſe tirer d'affaire du mieux qu'il lui ſeroit poſſible.

Il ne le paya pas même d'un *grand merci.*
Qui s'eſt ſervi de toi, ſouvent en uſe ainſi:
Dans le Puits beaux diſcours tant qu'on eſt néceſſaire,
Mais mon Traité ſigné, le tien c'eſt ton affaire.

FABLE CCXII.

Le Milan & les petits Oiſeaux.

Le Milan une fois voulut payer ſa fête,
Tous les petits Oiſeaux par lui furent priés ;
Et comme à bien dîner l'aſſiſtance étoit prête,
Il ne fit qu'un repas de tous les conviés.

UN jour le Milan invita les petits Oiſeaux à ſe trouver chez lui au Feſtin qu'il leur y avoit, diſoit-il, préparé, pour ſolemniſer le jour de ſa Fête. Alors ils s'y rendirent à grande hâte, & ſe mirent ainſi follement à la merci du Milan. Celui-ci ne les eut pas plutôt vus arrivés, qu'il fondit ſur eux, & les croqua tous l'un après l'autre.

L'orſqu'à quelque Feſtin l'Ennemi te convie,
Prends ſoin de le payer d'un *je vous remercie* :
Peut-être eſt-il de bonne foi,
Mais ne t'y pas trouver c'eſt le plus ſûr pour toi.

FABLE CCXIII.

L'Homme, le Cheval & le Cerf.

Le Cheval eſt vaincu par le Cerf ; & ſoudain
L'Homme qu'imprudemment à ſon aide il appelle,
Lui met, pour le venger, & la ſelle & le frein,
Il eut toujours depuis & le frein & la ſelle.

UN jour le Cheval irrité de ce que le Cerf étoit venu troubler ſon eau, ſe battit contre lui, mais avec déſavantage. Comme il en étoit au déſeſpoir, il eut recours à l'Homme, & lui demanda ſon aſſiſtance. Celui-ci lui promit de le venger, pourvu qu'il voulût permettre qu'on lui mît un mors dans la bouche, & cela, diſoit-on, pour le pouſſer ou l'arrêter

à propos. Le Cheval s'y ſoumit très-volontiers. Alors l'autre le monta ; puis il pourſuivit le Cerf, l'atteignit, & le tua. Cela fait, le Cheval le remercia, & voulut ſe retirer ; mais l'Homme qui en avoit reconnu l'utilité, ſe garda bien d'y conſentir. Aux Dieux ne plaiſe, lui dit-il, que je laiſſe jamais partir un Animal, dont je puis tirer de ſi bons ſervices ! Cela dit, il ſe ſervit ſi bien du frein qu'il lui avoit mis, qu'il le força, malgré qu'il en eût, à prendre le chemin du Logis. Ainſi le Cheval, pour s'être trop abandonné à ſon reſſentiment, ſe vit enfin réduit à dépendre de celui dont il avoit imploré ſi follement le ſecours.

Vuide ſeul tes débats : Qui vient te ſecourir,
N'en veut d'abord qu'au Cerf, & cherche à te ſervir :
Le Cerf mort, ton Pays tente ; l'Homme regarde,
Trouve le Cheval, & ſi bon, qu'il le garde.

FABLE CCXLV.

Le Renard & le Loup.

Le Loup dit au Renard : Comment ſe peut-il faire
Que tu ſois dans ce Puits ? C'eſt une longue affaire,
Dit l'autre ; à m'en tirer fais d'utiles efforts ;
Je te conterai tout quand je ſerai dehors.

UN Renard ſortit de ſon Terrier pendant la nuit, & ſe mit aux Champs pour chercher proie. Comme il rodoit autour d'une Métairie, il tomba dans un Puits qu'on avoit creuſé aux environs. Sur ces entrefaites, un Loup vint à paſſer : Camarade, lui cria le Renard, eh, de grace, viens m'aider au plus vîte à me retirer d'ici ! Patience, répondit le Loup d'un ton poſé. Je meurs d'envie

de ſçavoir par quelle aventure tu te trouves engagé au fond de ce Puits. Fais-moi, je te prie, du tout le détail le plus exact que tu pourras. Hé! mon Ami, lui dit l'autre, quand tu m'auras tiré hors d'ici, je te ſatisferai ta curioſité. Eſt-il temps de me demander un récit, quand tu vois que je me noie?

Avis à vous, maudite Engeance,
Qui peuplez d'Importuns les trois quarts de la France;
Ennuyeux diſcoureurs, durs fléaux du bon ſens,
Nous étourdirez-vous toujours à contre-temps!

FABLE CCXV.

Le Lion malade & le Renard.

Près du Lion mal-ſain les Animaux ſe tiennent
Tous, hormis le Renard : Pour moi je n'y vais pas :
De ceux qui s'en vont là, dit-il, je vois les pas,
Et ne vois point les pas de ceux qui en reviennent.

LE Lion malade dépêchoit de toutes parts des Couriers aux Animaux, & invitoit chacun d'eux à venir adoucir par ſa préſence l'ennui que ſa langueur lui cauſoit. Et ceux-ci accoururent auſſi-tôt à grande hâte à la Caverne du Lion, qui les étrangloit à meſure qu'ils arrivoient. Le Renard ſeul ne jugea pas à propos de ſe mettre en chemin ; & voici la raiſon qu'il en rendit au Singe, qui étoit venu, & plus d'une fois, le prier de la part du Lion,

de venir rendre à celui-ci ſes devoirs, comme tous les autres l'avoient fait. J'ai, dit-il, obſervé avec ſoin les traces des Animaux qui ſont venus rendre viſite au Lion. Toutes me marquent bien qu'ils y ſont entrés; mais pas une ne me fait connoître qu'ils en ſoient ſortis.

Cela dit, il tient ferme,
Des plus belles raiſons ont eut beau ſe munir,
Il ne branloit non plus qu'un Terme,
Ce Renard ne partoit que sûr de revenir.

FABLE CCXVI.

Le Singe & le Chat.

Du Singe ici l'adreſſe éclate,
Mais celle du Chat paroît peu,
Quand il donne à l'autre ſa patte
Pour tirer les Marrons du feu.

LE Singe & le Chat méditoient au coin du feu, comme ils s'y prendroient pour en tirer des Marrons qui y rôtiſſoient. Frere, dit le premier à l'autre, ces Marrons que tu vois, il nous les faut avoir à tel prix que ce puiſſe être; & pour cela, comme je te crois la patte plus adroite que la mienne, tu n'as qu'à t'en ſervir, écarter tant ſoit peu cette cendre, & nous les amener ici. L'autre approuve l'expédient, range d'abord les charbons, puis la cendre, porte & reporte ſa patte au milieu du feu, en tire un, deux, trois; & pendant qu'il ſe grille, le Singe les croque. Un Valet vient ſur ces entrefaites

troubler la Fête, & les Galans prennent auſſi-tôt la fuite. Ainſi le Chat eut toute la peine, & l'autre tout le profit.

Fais valoir, me dit on, nos communs intérêts ;
Débrouille cette Affaire, agis ; & quant aux frais,
Avance-les encore. Ami, je crois t'entendre ;
Tu veux pour ton profit, que j'écarte la cendre.

FABLE CCXVII.

Le Lion & les Taureaux.

Contre quatre Taureaux unis & préparés
Les forces du Lion ayant été frivoles,
Il les ſépara tous par de belles paroles,
Et les déchira tous les ayant ſéparés.

QUatre Taureaux avoient coutume de paître toujours tous quatre enſemble ; ils ne ſe quittoient jamais, vu la néceſſité où

ils ſe trouvoient de ſe donner de garde d'un Lion, qui rodoit dans la Forêt voiſine, & là n'attendoit que l'occaſion de les ſurprendre. Celui-ci qui les voyoit ſur leurs gardes & toujours prêts à lui tenir tête, eut recours à la ruſe ; d'abord il feignit d'avoir abandonné le deſſein de les attaquer, enſuite il ſe retira aſſez loin du lieu où ils étoient : il ne l'eut pas plutôt fait, que les Taureaux, qui ſe crurent par cette retraite, hors de danger, ſe ſéparerent & s'écarterent dans la Prairie, qui deçà, qui delà. Le Lion revint auſſi-tôt ſur ces entrefaites, & fondit ſur eux. Comme il les trouva diſperſés, il lui fut fort aiſé, en les attaquant l'un après l'autre, de les mettre tous quatre en pieces.

Les Taureaux ſéparés, le Lion les accable.
Voiſin d'un Prince formidable,
C'eſt ainſi que vous périſſez,
Dès que mal-à-propos vous vous déſuniſſez.

FABLE CCXVIII.

Le Hériſſon & le Serpent.

Le Serpent trop civil, par une grace extrême,
Reçoit le Hériſſon, après il s'en repent :
Sortez d'ici, dit le Serpent ;
L'autre, comme un Ingrat : Sortez d'ici vous-même.

UN Hériſſon que des Chaſſeurs pourſuivoient, ſe coula ſous une Roche, où le Serpent ſe retiroit, & pria celui-ci de ſouffrir qu'il s'y cachât ; ce qu'on lui accorda

très-volontiers. Les Chaſſeurs retirés, le Serpent qui ſe trouvoit fort incommodé des piquans du Hériſſon, lui remontra qu'il pouvoit ſe retirer, ſans péril, où bon lui ſembleroit; enſuite il le pria de ſortir de ſon trou. Moi ſortir, repartit l'autre? les Dieux m'en gardent. Apprenez, inſolent, que j'ai ici autant & plus de droit que vous. Comme celui-ci étoit le plus fort, il ne lui fut pas difficile de prouver net ce qu'il avançoit.

L'autre eût pu repliquer; mais s'il l'eût fait, ſur l'heure
On vous l'auroit encor chaſſé de ſa demeure;
Il ſe tut, & fit bien: Songez à l'imiter;
Raiſons chez le Méchant ne font que l'irriter.

FABLE CCXIX.

La Montagne en travail.

UNe Montagne en travail pouſſoit d'horribles mugiſſemens ; l'on y accourut de toutes parts, & chacun crut qu'elle alloit au moins produire quelque Monſtre d'une groſſeur énorme. Mais je laiſſe à penſer ſi l'on fut ſurpris, lorſqu'après les derniers efforts, la Montagne accoucha, (qui l'eût cru ?) d'une Souris.

Quand un Auteur vous dit : Mon Ouvrage s'imprime,
Eh, Dieu ſçait quel Ouvrage ! un Chef-d'œuvre ſublime,
On le croit ; mais au jour a-t-il mis ſes Ecrits,
La Montagne en travail enfante une Souris.

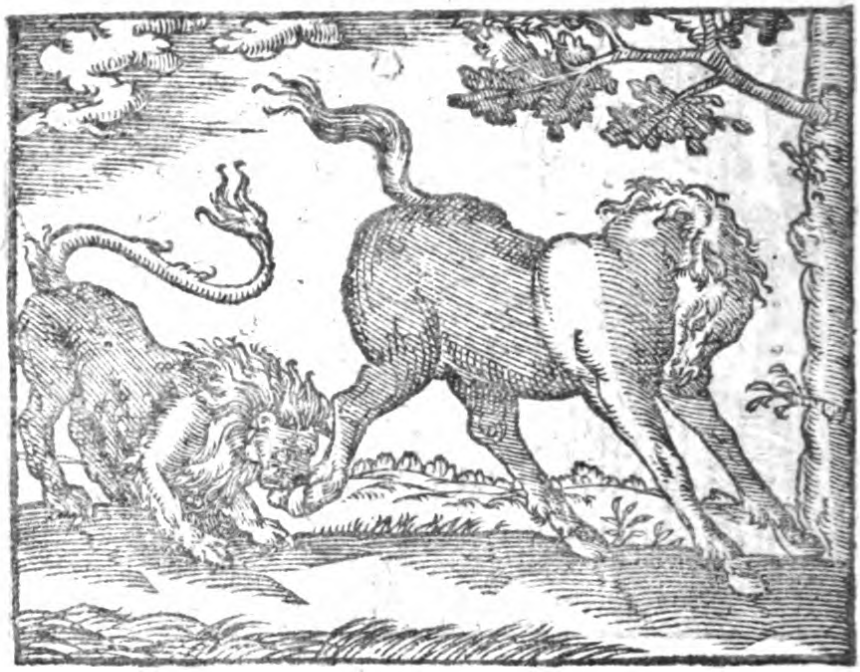
FABLE CCXX.

Le Milan & ſa Mere.

LE Milan malade, & réduit à l'extrémité, diſoit à ſa Mere : Hélas ! priez les Dieux qu'ils me rendent la ſanté. Mon Fils, lui répondit-elle, j'aurai beau les invoquer, ils ne s'emploieront point pour vous, vous qu'on a vu tant de fois, au mépris de leurs Autels, dérober les Victimes qu'on leur y offroit en ſacrifice.

Ne crois pas en mourant émouvoir par tes cris,
Ces Dieux que tant de fois ont bravé tes mépris ;
Rien ne les touche, impie : ils ſe bouchent l'oreille,
Et, ſe jouant de toi, te rendront la pareille.

FABLE CCXXI.



Le Cheval & le Lion.

UN vieux Lion, ne pouvant plus chaſſer avec la même vîteſſe & le même ſuccès, eut envie de manger un Cheval qu'il trouva en ſon chemin. Il s'aviſa de contrefaire le Médecin, & de lui demander des nouvelles de ſa ſanté. Le Cheval qui comprit à peu près la mauvaiſe intention du Lion, lui répondit qu'il ne ſe portoit pas trop bien, & que depuis peu il s'étoit mis une Epine au pied, dont il ſe ſentoit fort incommodé. Le Lion s'offrit ſur le champ à la lui tirer:

le Cheval accepta l'offre, & ſe mit en poſture. Quand le Lion ſe fût approché pour tirer l'Epine, le Cheval alongeant le pied, frappa rudement le Lion au milieu du front, & ſe mit à fuir de toute ſa force, laiſſant le Lion dans un état pitoyable, & déſeſpéré d'avoir manqué ſon coup.

Quand on ſe peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'Ennemi qui cherche notre perte,
Si l'on en voit l'occaſion offerte,
Il eſt bien mal-aiſé de ne s'en ſervir pas.

FABLE CCXXII.

L'Aſne & le Cheval.

UN Homme avoit un Cheval & un Aſne, & comme ils voyageoient enſemble, l'Aſne qui étoit beaucoup chargé, pria le Cheval de le ſoulager, & de prendre une partie de ſon fardeau, s'il vouloit lui ſauver la vie; mais le Cheval lui refuſant ce ſervice, l'Aſne tomba, & mourut ſous ſa charge: ce que voyant le Maître, il écorcha l'Aſne, & mit ſur le Cheval toute ſa charge avec ſa peau; alors le Cheval s'écria, diſant: O que je ſuis malheureux! je n'ai pas

voulu prendre une partie de ſa charge, & maintenant il faut que je la porte toute entiere, & même ſa peau.

En ce monde il ſe faut l'un l'autre ſecourir;
Si ton Voiſin vient à mourir,
C'eſt ſur toi que le fardeau tombe;
Que ne l'aſſiſtois-tu quand il étoit au Monde?

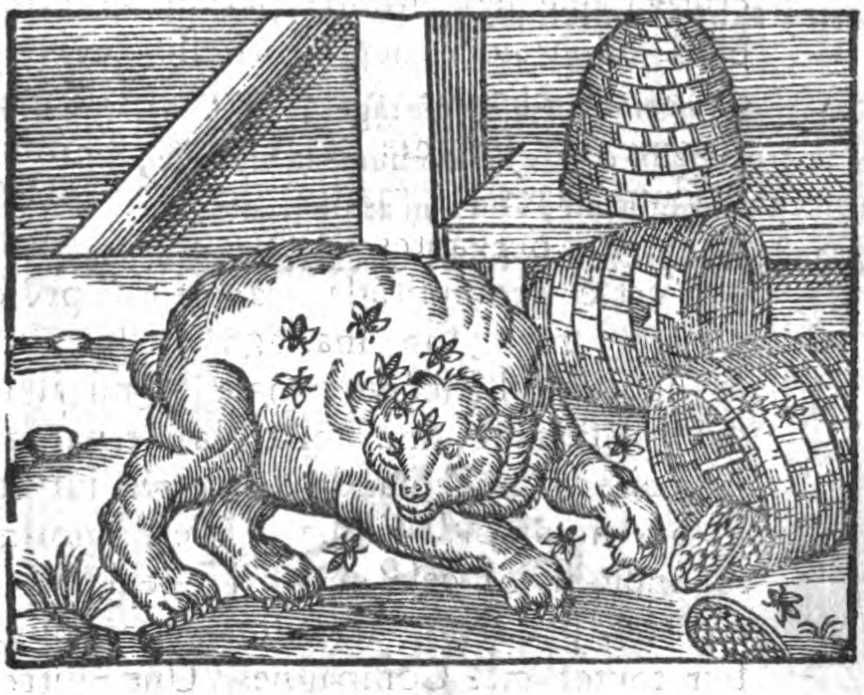
FABLE CCXXIII.

Le Cerf.

LE Cerf étant vivement preſſé par les Chaſſeurs, ſe ſauva dans l'Etable des Bœufs; mais l'un d'eux lui dit: que fais-tu, malheu-

reux ? C'eſt t'expoſer à une mort certaine, que de te mettre ici à la merci des hommes. Pardonnez-moi, dit le Cerf, ſi vous ne dites mot, je pourrai peut-être me ſauver ; cependant la nuit vint, & le Bouvier apporta des herbes pour repaître les Bœufs, & ne vit point le Cerf. Les Valets de la Maiſon, & le Métayer même entrerent, & ſortirent de l'Etable ſans l'appercevoir. Alors le Cerf ſe croyant être hors de danger, ſe mit à complimenter les Bœufs, & à les remercier de ce qu'ils l'avoient voulu cacher parmi eux : ils lui répondirent qu'ils deſiroient bien tous qu'il ſe pût ſauver ; mais qu'il prît garde de tomber entre les mains du Maître, car ſa vie ſeroit en grand danger. En même temps le Maître qui avoit ſoupé chez un de ſes amis, revint au Logis ; comme il avoit remarqué depuis peu de jours, que ſes Bœufs devenoient maigres, il voulut voir comme on les traitoit. Entrant donc dans l'Etable, & s'approchant de la Crêche : D'où vient, dit-il à ſes gens, que ces pauvres Bœufs ont ſi peu à manger, & que leur Litiere eſt ſi mal-faite, avec ſi peu de paille ? Enfin, comme il regardoit exactement de tous côtés, il apperçut le Cerf avec ſes grandes cornes ; & appellant toute ſa Famille, commanda qu'on le tuât.

FABLE CCXXIV.



L'Ours & les Mouches à Miel.

UN Ours preſſé de la faim ſortit du Bois pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en ſon chemin des Ruches à Miel, il ſe mit à les lécher. Une Abeille ſortit de la Ruche, & fit une piquure très-douloureuſe à l'oreille de l'Ours, qui de rage renverſa toutes les Ruches à Miel. Alors les Abeilles irritées de cet outrage, ſortent en foule de leurs Ruches, s'acharnent ſur l'Ours, & le piquent juſqu'au ſang, pour ſe venger de leur ennemi, & du dégât qu'il avoit

fait à leurs Ruches ; de ſorte que l'Ours honteux & enragé, fut contraint de ſonger à la retraite, condamnant en lui-même ſa brutalité & ſon emportement, qui lui avoit attiré tant d'ennemis.

Si quelqu'un oſe t'outrager,
N'en crois point contre lui ton humeur violente,
Au lieu d'un Ennemi, l'on s'en attire trente,
Quand, ſans prévoir la ſuite, on cherche à ſe venger.

FABLE

FABLE CCXXV.

Le Cuiſinier & le Chien.

UN Chien étant entré dans la Cuiſine, & épiant le temps que le Cuiſinier l'obſervoit moins, emporta un Cœur de Bœuf, & ſe ſauva. Le Cuiſinier le voyant fuir après le tour qu'il lui avoit joué; lui dit ces paroles : Tu me trompes aujourd'hui impunément; mais ſois bien perſuadé que je t'obſerverai avec plus de ſoin, & que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir, car tu ne m'a pas emporté le Cœur, au contraire,

tu m'en a donné. Les pertes & la mauvaiſe fortune ouvrent l'eſprit, & font que l'Homme prend mieux ſes précautions pour ſe garantir des diſgraces qui le menacent.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES
contenus dans la Vie d'Ésope.

CHAP. I. *DU Pays, de la Condition, de la Figure & de la vivacité d'esprit d'Esope*, page j

II. *L'innocence d'Esope injustement attaquée ; il se justifie auprès de son Maître, à qui il fait connoître celui qui avoit mangé les Figues*, iv

III. *Par quelle aventure la liberté de la parole fut rendue à Esope*, vij

IV. *Esope est vendu en qualité d'Esclave*, ix

V. *L'adresse que fit paroître Esope dans les fardeaux dont il se chargeoit*, x

VI. *Esope est vendu une seconde fois*, xiij

VII. *Xantus retourne à son logis, & donne Esope à sa Femme*, xxij

VIII. *L'agréable réponse que fit Esope à un Jardinier*, xxvij

IX. *D'un seul Grain de Lentille qu'Esope fit bouillir dans un pot, & de quelques autres aventures plaisantes*, xxxj

X. *Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même*, xxxiv

XI. *Des viandes & des ragoûts que Xantus envoya à son Epouse par Esope*, xxxvj

XII. *De quelle adresse se servit Esope pour appaiser la Femme de Xantus, pour l'obliger à retourner avec son Mari*, xl

XIII. *Quelles viandes servit Esope à ceux que Xantus avoit invités*, xliij

XIV. *Xantus ordonne de faire une second festin, qui ne fut encore servi qu'en Langues*, xlv

XV. *Eſope amene à ſon Maître un Homme mal-habile & indolent*, xlviij
XVI. *De la réponſe qu'Eſope fit à un Juge*, liij
XVII. *Ce que répondit Eſope touchant les ſuperfluités que la nature rejette*, lv
XVIII. *Xantus oubliant les bienfaits d'Eſope, lui manque de parole*, lix
XIX. *Eſope ne laiſſe entrer dans le logis qu'un ſeul des Conviés*, lxj
XX. *Du Tréſor que trouva Eſope, & de l'ingratitude de Xantus*, lxiv
XXI. *De quelle maniere Eſope fut mis en liberté*, lxvij
XXII. *Du départ d'Eſope, pour ſe rendre auprès de Créſus, Roi de Lydie*, lxxiij
XXIII. *En quel temps Eſope écrivit ſes Fables*, lxxv
XXIV. *Eſope adopte Ennus, qui lui fit de grands outrages*, lxxvij
XXV. *Des préceptes qu'Eſope donna à Ennus*, lxxxj
XXVI. *De quelle maniere Eſope nourrit & dreſſa quatre petits Aiglons*, lxxxiv
XXVII. *Du Voyage que fit Eſope en Grece & à Delphes*, xcj
XXVIII. *Eſope eſt livré pour être précipité du haut d'un rocher*, xcv

TABLE DES FABLES
contenues dans ce Volume.

FABLE I. *Le Coq & la Perle*, page 1
II. *Le Loup & l'Agneau*, 2
III. *La Grenouille, le Rat & le Milan*, 4
IV. *Le Cerf & la Brebis*, 5
V. *Le Chien & l'Ombre*, 7
VI. *Le Lion allant à la Chaſſe avec les Animaux*, 8

VII. *Le Loup & la Grue*, 10
VIII. *Le Laboureur & la Couleuvre*, 12
IX. *Le Sanglier & l'Aſne*, 14
X. *Le Rat de Ville & le Rat des Champs*, 15
XI. *L'Aigle & la Corneille*, 17
XII. *Le Renard & le Corbeau*, 19
XIII. *Le Renard & l'Aigle*, 21
XIV. *Le Lion accablé de vieilleſſe*, 23
XV. *L'Aſne & le petit Chien*, 24
XVI. *Le Lion & le Rat*, 26
XVII. *L'Hirondelle & les Oiſeaux*, 27
XVIII. *Les Grenouilles qui demandent un Roi*, 29
XIX. *Les Colombes & le Milan*, 32
XX. *Le Voleur & le Chien*, 33
XXI. *La Truie & le Loup*, 34
XXII. *Le Chaſſeur & le Chien*, 35
XXIII. *Les Lievres*, 37
XXIV. *Le Chevreau & le Loup*, 39
XXV. *La Brebis & le Chien*, 40
XXVI. *Le Serpent & le Laboureur*, 42
XXVII. *Le Renard & la Cicogne*, 44
XXVIII. *Le Loup & le Buſte*, 46
XXIX. *Le Geai paré des plumes du Paon*, 47
XXX. *La Mouche & le Chariot*, 49
XXXI. *La Mouche & la Fourmi*, 50
XXXII. *Le Singe & le Renard*, 52
XXXIII. *La Grenouille & le Bœuf*, 54
XXXIV. *La Chauve-Souris & les Oiſeaux*, 55
XXXV. *La Colombe & l'Epervier*, 57
XXXVI. *Le Renard & le Loup*, 58
XXXVII. *Les Loups & les Brebis*, 60
XXXVIII. *Le Bucheron & la Forêt*, 62
XXXIX. *Le Renard & les Raiſins*, 63
XL. *Le Loup & le Chien*, 65
XLI. *Les Membres & le Ventre*, 67
XLII. *Le Singe & le Renard*, 69
XLIII. *Le Cheval & l'Aſne*, 70
XLIV. *Le Cerf regardant dans l'eau*, 72

XLV. *Le Serpent & la Lime*, 74
XLVI. *La Belette & le Renard*, 75
XLVII. *Le Paon & le Roſſignol*, 77
XLVIII. *Le Bucheron & le Loup*, 79
XLIX. *Le Merle & l'Oiſeleur*, 81
L. *Le Lion, l'Aſne & le Coq*, 82
LI. *L'Aſne malade*, 84
LII. *Le Chat & les Rats*, 86
LIII. *Le Lion & le Chevreau*, 88
LIV. *L'Homme & le Lion*, 89
LV. *L'Homme & la Puce*, 91
LVI. *La Perdrix & les Coqs*, 92
LVII. *La Cigale & la Fourmi*, 94
LVIII. *Le Mouton & le Corbeau*, 96
LIX. *Le Chêne & le Roſeau*, 97
LX. *Le Mulet & le Loup*, 99
LXI. *Les Dragons*, 101
LXII. *La Tortue & le Lievre*, 102
LXIII. *Le Porc-épic & le Loup*, 104
LXIV. *Le Renard & le Coq*, 105
LXV. *Le Renard & le Chat*, 107
LXVI. *Le Coq & le Coq-d'Inde*, 109
LXVII. *Le Bœuf & le Chien*, 111
LXVIII. *Le Duc & les Oiſeaux*, 112
LXIX. *Le Loup & les Chiens*, 114
LXX. *L'Aigle & le Corbeau*, 115
LXXI. *Le Chat & le Coq*, 117
LXXII. *La Poule & ſes Pouſſins*, 119
LXXIII. *Le Singe & le Perroquet*, 120
LXXIV. *Le Loup, le Renard & le Singe*, 121
LXXV. *Le Renard & le Buiſſon*, 122
LXXVI. *L'Homme & l'Idole*, 123
LXXVII. *L'Homme & les deux Femmes*, 125
LXXVIII. *Le Pere de Famille & ſes Enfans*, 126
LXXIX. *Le Berger menteur*, 128
LXXX. *Le Milan & le Roſſignol*, 129
LXXXI. *Le Lion & le Renard*, 131
LXXXII. *La Fourmi, la Colombe & le Chaſ-*

ſeur, 133
LXXXIII. *La Mere & l'Enfant voleur*, 135
LXXXIV. *La Mouche*, 137
LXXXV. *Mercure & le Bucheron*, 138
LXXXVI. *La Mere & l'Enfant qui crie*, 140
LXXXVII. *La Tortue & l'Aigle*, 141
LXXXVIII. *L'Ecreviſſe & ſa Fille*, 143
LXXXIX. *L'Aſne revêtu de la peau du Lion*, 144
XC. *La Grenouille & le Renard*, 146
XCI. *Le Chien qui porte un bâton au cou*, 148
XCII. *Le Chameau qui ſe plaint à Jupiter*, 149
XCIII. *Les deux Amis qui vendent la peau de l'Ours*, 151
XCIV. *Le Pot de fer & le Pot de terre*, 153
XCV. *Les Rats tenans Conſeil*, 155
XCVI. *Le Taureau & le Bouc*, 157
XCVII. *Jupiter & les Animaux*, 158
XCVIII. *Le Paon & la Grue*, 160
XCIX. *Le Tigre & le Loup*, 162
C. *Le Sapin & le Buiſſon*, 164
CI. *Le Pêcheur & le petit Poiſſon*, 166
CII. *L'Aigle & l'Eſcarbot*, 168
CIII. *Le jeune Homme & le Voleur*, 169
CIV. *Le Lion & la Chevre*, 171
CV. *La Corneille preſſée de la ſoif*, 173
CVI. *Le Taureau & le Rat*, 174
CVII. *Le Souriceau & ſa Mere*, 175
CVIII. *Le Laboureur & le Taureau*, 177
CIX. *La Chatte métamorphoſée en Femme*, 178
CX. *Le Fermier & l'Oie*, 180
CXI. *Le Léopard & le Renard*, 181
CXII. *Les deux Médecins & le Malade*, 182
CXIII. *Le Charbonnier & le Teinturier*, 184
CXIV. *Le Buiſſon, le Plongeon & la Chauve-Souris*, 185
CXV. *Les deux Hommes & l'Aſne*, 187
CXVI. *Le Loup & le Chien maigre*, 188
CXVII. *Le Singe & ſon Fils*, 190

CXVIII. *L'Aſſaſſin qui ſe noie*, 191
CXIX. *Les Bœufs & l'Eſſieu*, 192
CXX. *Le Coq & le Renard*, 193
CXXI. *La Roſe & les Fleurs*, 195
CXXII. *Le Cygne & la Grue*, 196
CXXIII. *La Canne & le Barbet*, ibid.
CXXIV. *L'Homme décoëffé*, 197
CXXV. *Les Voyageurs & le Plane*, 198
CXXVI. *Le Pêcheur & les Poiſſons*, 199
CXXVII. *Le Crocodile & le Renard*, 200
CXXVIII. *Le Vœu du Malade*, 201
CXXIX. *Les Pêcheurs*, 202
CXXX. *Les Grenouilles*, 203
CXXXI. *Les deux Ennemis*, 204
CXXXII. *Le Lion, l'Ours & le Renard*, 205
CXXXIII. *L'Aſtrologue*, 206
CXXXIV. *Le Dauphin & le Thon*, 207
CXXXV. *Le Foſſoyeur & le Médecin*, 208
CXXXVI. *L'Oiſeleur & la Vipere*, 209
CXXXVII. *L'Aſne qui change de Maître*, 210
CXXXVIII. *Le Lion & la Grenouille*, 211
CXXXIX. *Le More*, 212
CXL. *Le Marchand & la Mer*, 213
CXLI. *Les deux Coqs & le Faucon*, 214
CXLII. *Le Caſtor & les Chaſſeurs*, 215
CXLIII. *Le Berger & le Chien*, 216
CXLIV. *L'Avare & le Paſſant*, 217
CXLV. *Le Cerf & le Faon*, 219
CXLVI. *Le Renard & le Sanglier*, 220
CXLVII. *Le Savetier Médecin*, 221
CXLVIII. *Les Lievres & les Grenouilles*, 223
CXLIX. *Le Trompette*, 224
CL. *Le Laboureur & ſes Chiens*, 225
CLI. *Le Lion, le Renard & l'Aſne*, 226
CLII. *La Vieille & ſa Servante*, 228
CLIII. *Le Cheval & l'Aſne*, 230
CLIV. *Le Laboureur & la Cicogne*, 232
CLV. *Le Paon & la Pie*, 233

CLVI. *Le Dauphin qui porte un Singe*, 234
CLVII. *Le Berger & le Louveteau*, 236
CLVIII. *Le Serpent conduit par la Queue*, 237
CLIX. *Jupiter, Apollon & Momus*, 238
CLX. *Le Bœuf & la Vache*, 240
CLXI. *Le Renard qui a perdu ſa Queue*, 241
CLXII. *Le Vigneron & ſes Enfans*, 242
CLXIII. *Les deux Chiens*, 243
CLXIV. *La Mule*, 244
CLXV. *Le jeune Homme & la Fortune*, 245
CLXVI. *Le jeune Homme & l'Hirondelle*, 246
CLXVII. *L'Aſtrologue volé*, 247
CLXVIII. *Jupiter & les Beſaces*, 248
CLXIX. *La Poule trop graſſe*, ibid.
CLXX. *Jupiter & la Tortue*, 249
CLXXI. *La Biche & la Vigne*, 250
CLXXII. *Le Laboureur & le Renard*, 251
CLXXIII. *Le Paſſenger & le Cheval*, 252
CLXXIV. *La Corneille & les Oiſeaux*, 253
CLXXV. *Le Fermier & le Cygne*, 254
CLXXVI. *La Poule & le Chat*, 255
CLXXVII. *Le Chaſſeur & le Berger*, 256
CLXXVIII. *L'Aſne chargé d'Eponges*, 257
CLXXIX. *L'Aigle percé d'une Fleche*, 258
CLXXX. *Le Milan*, 259
CLXXXI. *Le Lion & les Chaſſeurs*, 260
CLXXXII. *Le Lion, le Sanglier & les Vautours*, 261
CLXXXIII. *L'Aſne qui porte une Idole*, 262
CLXXXIV. *Les Loups & les Brebis*, 263
CLXXXV. *Le Fleuve & la Source*, 264
CLXXXVI. *La Femme qui tond ſa Brebis*, 265
CLXXXVII. *Le Bouvier & la Chevre*, 266
CLXXXVIII. *Le Pilote*, 267
CLXXXIX. *Le Corroyeur & le Financier*, 268
CXC. *Le jeune Homme & ſa Maîtreſſe*, 269
CXCI. *Le Chien du Maréchal*, 270
CXCII. *La jeune Veuve*, ibid.
CXCIII. *Le Berger & la Brebis*, 271

CXCIV. *L'Aigle & la Pie*, 272
CXCV. *Le Mourant & ſa Femme*, 274
CXCVI. *Le Voleur & le pauvre Homme*, 275
CXCVII. *L'Homme qui ne tient compte du Tréſor*, 276
CXCVIII. *Le Lievre & la Perdrix*, 278
CXCIX. *Le Vieillard qui ſe marie à contre-temps*, 279
CC. *Le Lion amoureux*, 280
CCI. *Le Sçavant & le Sot*, 281
CCII. *Le Souhait de l'Envieux*, 282
CCIII. *L'Homme qui ſouffle le froid & le chaud*, 283
CCIV. *Les Paſſagers & le Pilote*, 284
CCV. *La mauvaiſe Voiſine*, 285
CCVI. *Le Pêcheur & les Poiſſons*, 286
CCVII. *Le Loup & la Brebis*, 288
CCVIII. *Les deux Chiens qui crevent à force de boire*, 289
CCIX. *Le Lion & la Mouche*, 290
CCX. *La Taupe & ſa Fille*, 291
CCXI. *Le Renard & le Bouc*, 292
CCXII. *Le Milan & les petits Oiſeaux*, 294
CCXIII. *L'Homme, le Cheval & le Cerf*, 295
CCXIV. *Le Renard & le Loup*, 297
CCXV. *Le Lion malade & le Renard*, 299
CCXVI. *Le Singe & le Chat*, 300
CCXVII. *Le Lion & les Taureaux*, 301
CCXVIII. *Le Hériſſon & le Serpent*, 302
CCXIX. *La Montagne en travail*, 304
CCXX. *Le Milan & ſa Mere*, 305
CCXXI. *Le Cheval & le Lion*, 306
CCXXII. *L'Aſne & le Cheval*, 308
CCXXIII. *Le Cerf*, 309
CCXXIV. *L'Ours & les Mouches à Miel*, 311
CCXXV. *Le Cuiſinier & le Chien*, 313

Fin de la Table.

PERMISSION SIMPLE.

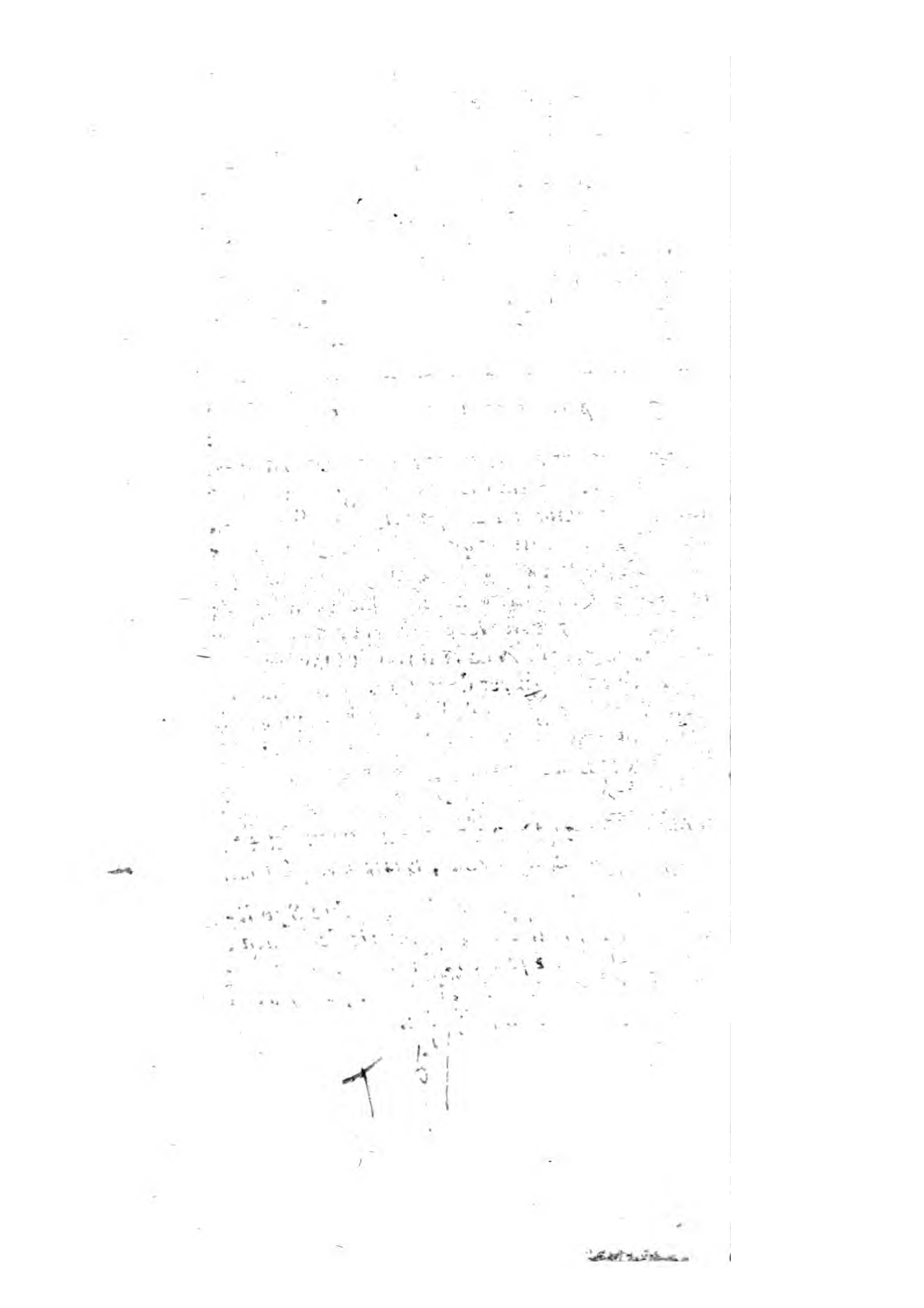
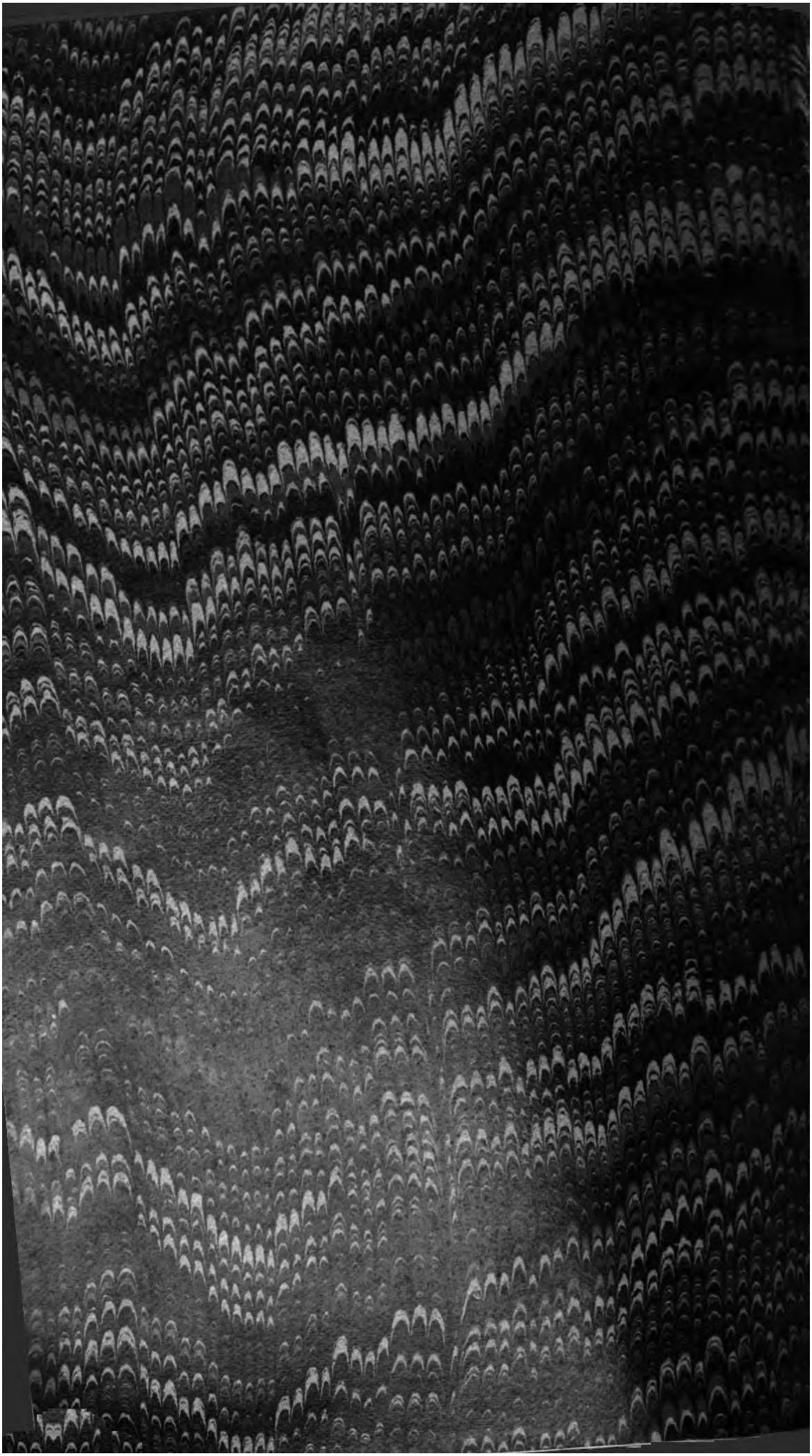
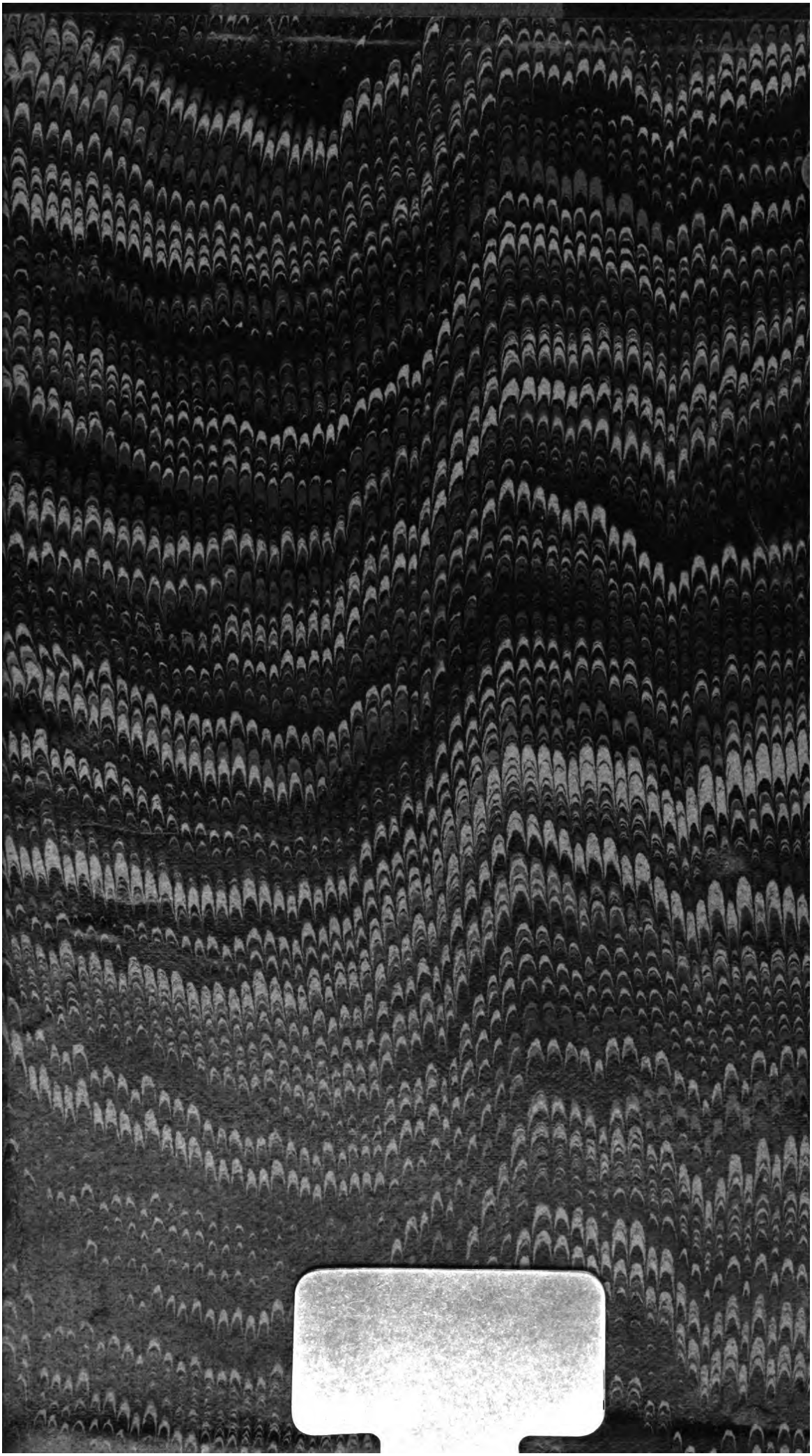
PIERRE-CHARLES-LAURENT DE VILLEDEUIL, Chevalier, Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, Maître des Requêtes ordinaire de ſon Hôtel, Directeur général de la Librairie & Imprimerie.

VU l'Art. VII. de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, *portant Réglement pour la durée des Privileges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt: NOUS permettons au Sieur Lallemant à Rouen, de faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Les Fables d'Eſope miſes en françois, avec le Sens moral en quatre Vers, &c.* laquelle édition ſera tirée à 1200 exemplaires, & ſera abſolument conforme à celle de Rouen 1781 ; à la charge par ledit Sieur Lallemant d'imprimer la préſente Permiſſion à la fin dudit Ouvrage, & de la faire enregiſtrer dans deux mois pour tout délai, ſur les regiſtres de la Chambre Syndicale de Rouen ; le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris le 10 Juin 1785.

DE VILLEDEUIL.

PAR M. LE DIRECTEUR GÉNÉRAL.

DE SANCY, Secretaire général.

Regiſtré ſur le regiſtre de la Chambre Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Rouen, fol. 25, num. 171, conformément aux Réglemens de la Librairie. A Rouen, le 17 Juin 1785. L. OURSEL, Syndic.